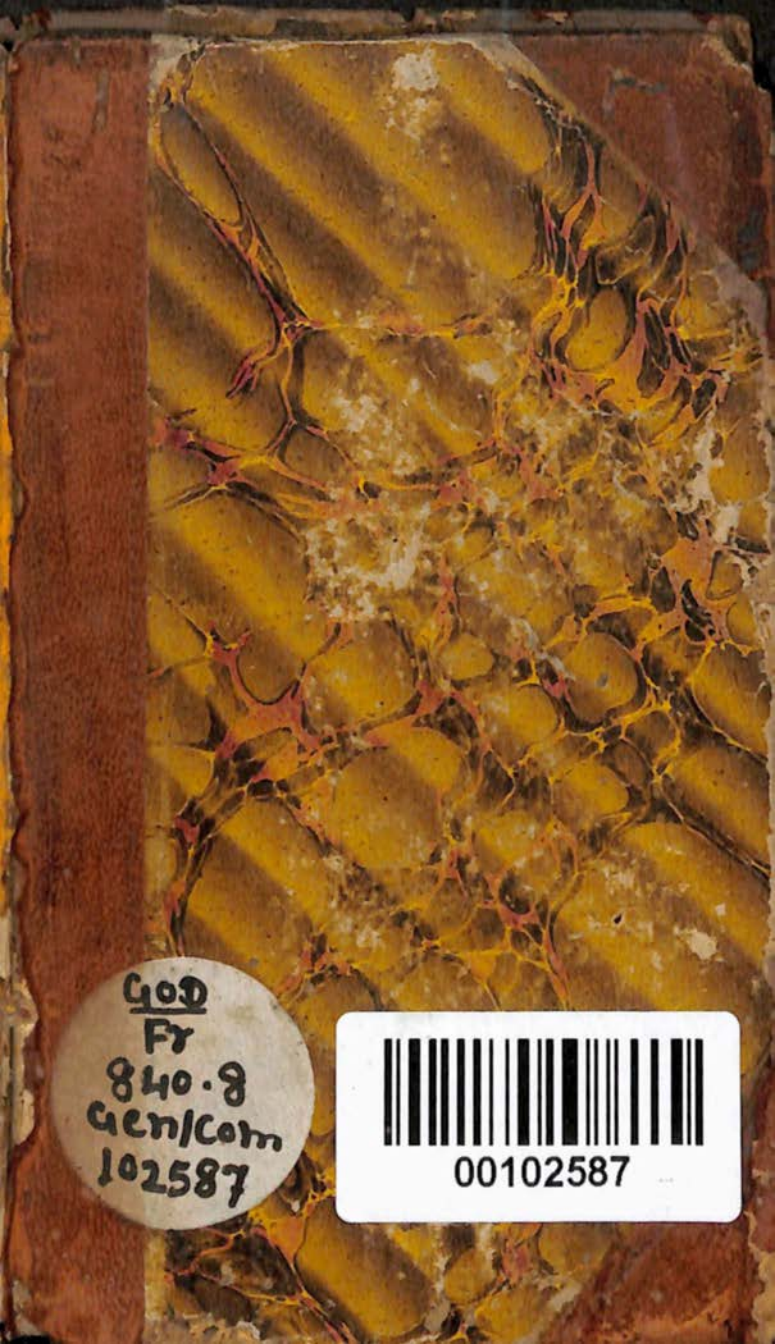
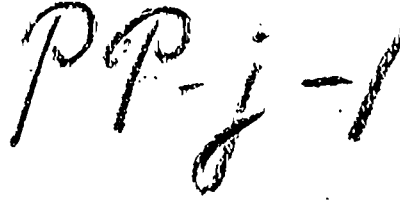

4°D
Fr
840.8
Gen/Com
102587

00102587

BOMBAY BRANCH
OF THE
Royal Asiatic Society.
CLASS

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 28 September, 2015



LE

COMTE DE CORKE,

SURNOMMÉ LE GRAND,

OU

LA SÉDUCTION SANS ARTIFICE.

IMPRIMERIE DE BAUDOUIN FILS,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36, PRÈS LA CHAMBRE DES PAIRS.

865

LE

COMTE DE CORKE,

SURNOMMÉ LE GRAND,

OU

202587

LA SÉDUCTION SANS ARTIFICE;

SUIVI DE SEPT NOUVELLES;

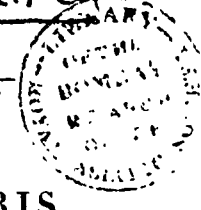
PAR MADAME DE GENLIS.

TOME SECOND.

Vol-II

QUATRIÈME ÉDITION.

4th ed



A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 9.

1819.

Gud
Fr 840.8
Gen/Com
102587

ZUMELINDE,

OU

LA JEUNE VIEILLE,

CONTE DE FÉE.

00102587

AVERTISSEMENT.

PARMI les jolis Contes de madame Daulnoy, il en est un fort agréable, intitulé *Béline*, ou *la Jeune Vieille*. Je n'en ai pris que le titre et la *métamorphose* qui en produit les incidens, et j'ai tiré de cette idée des résultats non-seulement différens, mais absolument opposés à ceux que madame Daulnoy a présentés. Mon Conte, d'ailleurs, sur tous les autres points (personnages, intrigue, caractères, dénouement), n'a pas le moindre rapport avec le sien.

ZUMELINDE.

Murzilie, la plus spirituelle des fées, et Théagène, le plus savant des génies, étoient unis ensemble par une tendre amitié. Murzilie avoit élevé une jeune princesse, nommée Zumelinde, destinée à épouser Nelphis, un prince charmant, disciple du génie.

Les fées et les génies avoient de grandes facilités pour remplir avec succès l'emploi difficile d'instituteurs; ils pouvoient douer leurs élèves et les préparer, dès le berceau, à recevoir une excellente éducation: ils leur donnoient, outre les agrémens extérieurs, toutes les facultés de l'esprit, l'intelligence, la mémoire; mais il est constaté par l'histoire la plus approfondie de ces temps mer-

veilleux, qu'ils n'avoient aucune influence sur les qualités de l'ame : ils ne préservoient leurs protégés ni des passions, ni de l'orgueil, car ils ne pouvoient changer leur nature.

On se doute bien que la jeune Zumelinde étoit l'une des plus belles princesses de l'Univers, et qu'elle possédoit autant de graces, d'esprit et de talens que de charmes ; la nature lui avoit donné une ame généreuse et sensible : elle avoit reçu l'éducation la plus brillante ; et, comme les fées n'ont pas besoin de charlatanerie, on doit convenir que la princesse avoit véritablement beaucoup d'instruction ; ses dessins et ses tableaux n'étoient point retouchés ; elle savoit parfaitement l'histoire et la géographie, et elle écrivoit avec beaucoup d'agrément et de pureté ; enfin, elle étoit bonne, affable, bienfaisante, accessible, toujours disposée à secourir les infortunés, et, ce qui est plus rare et plus méritoire dans une princesse, elle étoit toujours

prête à les écouter : jamais les plaintes du malheur ne l'importunèrent; jamais elle n'eut l'air de les trouver fatigantes : les malheureux l'abordèrent toujours avec confiance, et ne la quittèrent jamais sans consolation. Zumelinde étoit orpheline, et l'héritière d'un royaume florissant. Aussitôt qu'elle eut atteint sa dix-huitième année, la fée la plaça sur le trône, et le génie lui présenta son élève, le prince Nelphis, que la princesse et la fée ne connoissoient point. Il fut décidé, entre le génie et la fée, que Nelphis passeroit un an à la cour de la jeune reine, et qu'au bout de ce temps on les uniroit ensemble, s'ils se convenoient mutuellement, et si le génie et la fée y consentoient. Dès le premier jour, le prince devint amoureux de la reine, qui, de son côté, parut touchée de l'effet qu'elle produisoit sur lui. Vers ce même temps parut à la cour un autre prince nommé Zoram, âgé de vingt-huit ans. Il étoit un peu moins jeune et

beaucoup moins brillant que Nelphis. La reine s'aperçut bientôt qu'il étoit en secret le rival de Nelphis ; mais, quoiqu'il eût un extérieur agréable et des manières douces et nobles, elle le trouva froid et silencieux, et elle dédaigna cette conquête.

Zumelinde étoit sur le trône depuis trois mois, lorsqu'un jour le génie et la fée, se trouvant tête-à-tête, parlèrent de leurs élèves, et commencèrent par se faire beaucoup de complimens mutuels ; ensuite la conversation tomba sur l'éducation en général, et Théagène prétendit qu'il falloit beaucoup plus de talens pour bien élever un homme que pour former une femme aimable et vertueuse. On imagine bien que Murzilie ne fut pas de cette opinion. « C'est précisément tout le contraire, s'écria-t-elle ; rien de plus simple que l'éducation d'un homme ; s'il est instruit, humain, courageux ; s'il joint la probité à ces qualités, voilà une

excellente éducation. Mais l'éducation d'une femme peut se comparer à une machine compliquée, toute composée de contre-poids; si les ressorts en sont trop délicats ou trop forts, les contre-poids se rompent, ou deviennent inutiles; il faut la combinaison la plus ingénieuse et la plus savante pour que tout se maintienne dans un équilibre parfait. On veut qu'une femme ait de la grace, de l'instruction et des talens, et l'on veut qu'avec tous les moyens de séduire et de subjuguer, elle n'ait qu'un desir modéré de plaire, et qu'elle ne se livre jamais à celui de dominer. Il faut qu'elle soit douée d'une extrême douceur, d'une grande sensibilité, et qu'elle sache surmonter l'attendrissement et la pitié: l'orgueil la rend odieuse, et il faut cependant qu'elle ait de la fierté; on exige qu'elle soit docile, qu'elle ait toutes les graces légères de la frivolité, et la raison lui prescrit aussi de penser solidement,

et, dans mille occasions, de *résister* avec force et persévérance. Enfin, malgré sa foiblesse physique, destinée à devenir mère, de quel courage n'a-t-elle pas besoin? Voyez donc que de nuances, que de difficultés dans l'éducation d'une femme! Il faut réunir tous les contraires, peser les vertus, les tempérer l'une par l'autre, les réduire avec précision au degré nécessaire! quel travail! Tandis qu'un instituteur n'a qu'une route unie et facile à suivre, il ne saurait rendre son élève trop courageux, trop sensible, trop humain. Si l'élève devient pédant, on l'excusera s'il est instruit; s'il n'a point de graces, il pourra s'en passer; s'il prend un esprit dominateur, n'est-il pas fait pour dominer? A-t-il de l'ambition, tant mieux s'il a du mérite. » Ces réflexions blessèrent un peu l'amour-propre du génie. « Hé bien, dit-il, vous avez employé dans l'éducation de Zumelinde *un contre-poids* beaucoup trop léger,

pour balancer sa vanité...—Comment? —Oui, Zumelinde est charmante, j'en conviens, mais elle est d'une coquetterie!.... —Point du tout... —Allons, soyez de bonne foi. —Non, elle n'est point coquette; j'avoue cependant qu'elle a un défaut, elle aime trop les louanges. —Oui, la flatterie peut tout sur elle. —Mais la flatte-t-on quand on l'admire? —Ainsi l'orgueil n'est donc pas un vice pour elle? —Comme vous êtes sévère! Et votre prince, est-il sans défaut? il me paroît bien léger, et je le crois peu sensible.—Moi, je le trouve un prince accompli; mais nous pouvons nous abuser sur nos élèves: mettons-les à l'épreuve. —Je n'ai pas besoin d'éprouver Zumelinde: je reconnois en elle un défaut. Il s'agit d'imaginer un moyen de la corriger, qui puisse en même temps servir à dévoiler le caractère de votre prince. Il faut pour cela composer un roman ingénieux et vraisemblable. Ce n'est pas une chose

difficile pour une fée.—Et même pour une femme ordinaire. »

En effet, Murzilie imagina promptement la fable qui pouvoit servir à ses desseins : le génie approuva son plan ; desirant lui-même s'éclairer sur les sentimens de Nelphis, il promit sans effort un secret inviolable, et il tint parole. Quand la fée se trouva seule avec la jeune reine, elle mit la conversation sur la flatterie et sur les courtisans, et elle tâcha d'éclairer Zumelinde sur l'extrême exagération des louanges qu'on lui donnoit ; elle voulut lui faire sentir que la dignité même ne permet pas aux souverains de tolérer une flatterie si grossière, et qu'oser les louer en face, c'est leur manquer de respect. La reine écoutoit ce discours avec un dépit assez visible. Murzilie s'y prenoit un peu tard pour donner de tels conseils à une élève placée depuis quelques mois sur le trône ; et sans le pouvoir imposant d'une fée, les droits d'une

gouvernante, n'eussent peut-être pas suffi pour faire supporter un langage si sévère. Mais Zumelinde faisant un puissant effort sur elle-même, se contenta de répondre qu'elle ne savoit pas réprimer la vérité. « La vérité! reprit la fée : quoi! de bonne foi, Zumelinde, vous ne rabattez rien des éloges inouis qu'on vous donne en vers et en prose? — Il m'est permis de les croire sincères, sans me flatter de les mériter entièrement. — Comment! lorsqu'on vous compare aux fées, vous croyez qu'on est sincère? — Je sens, madame, combien alors on est injuste pour les fées, combien cette comparaison doit les blesser; mais je vois qu'on a la simplicité de penser une chose si extravagante. — Vous ne trouvez que de la *simplicité* dans les courtisans! Vous avez fait là une observation bien profonde! du moins elle est très-neuve. Ah! croyez le peuple quand il vous applaudit, croyez les infortunés qui

vous bénissent, croyez à l'attachement de ceux qui vous donnent d'utiles conseils, au risque même de vous déplaire ; voilà ce qui ne trompe jamais. En même temps méfiez-vous des courtisans qui ne peuvent vous approcher un moment sans vous louer ouvertement, ou d'une manière indirecte : éprouvez-les, et vous connoîtrez qu'ils ne sont dirigés que par l'ambition ou par la vanité. Vous êtes persuadée que Nelphis vous adore, parce qu'il a toujours l'air de vous admirer ; et moi, je vous déclare qu'il est incapable d'aimer, tandis que Zoram, que vous dédaignez, ce Zoram, timide et silencieux, a pour vous une véritable passion. — Cela peut être ; mais Nelphis a pour moi le sentiment le plus vrai, le plus passionné !.... Que ne puis-je le mettre à l'épreuve, non pour m'assurer de lui, je n'ai pas le moindre doute, mais pour vous convaincre !..... — Le voulez-vous ? il ne tient qu'à vous de me

donner cette certitude. — Ah! de tout mon cœur; parlez, je ferai tout ce que vous me prescrirez. — Écoutez-moi avec attention. Vous savez que vous aviez une tante qui, dès sa première jeunesse, se fit un parti puissant dans ce royaume, excita de grands troubles, et fut au moment de s'emparer du trône. Je protégeai vôtre père; Mélide, votre tante, fut chassée; je la reléguai dans une autre partie du monde: elle étoit ambitieuse et belle; elle épousa un grand roi; elle régna vingt-cinq ans, et elle mourut, sans laisser d'enfans, il y a peu de mois: elle auroit aujourd'hui cinquante ans. Si vous y consentez, je déclarerai publiquement que non-seulement elle existe, mais qu'elle vient à la tête d'une formidable armée pour faire valoir ses anciennes prétentions; que néanmoins elle se contentera de partager le trône avec sa nièce; qu'elle vous offre de régner alternativement avec elle six mois

de l'année. Vous accepterez cette proposition. Alors je dirai que par le pouvoir de mon art, je transporterai Mélide dans ce palais, et que je vous emmènerai dans le mien, pour y passer les six mois du règne de votre tante. Je vous donnerai les traits et toute la figure d'une femme de cinquante ans; sous cette forme et sous le nom de Mélide, vous pourrez savoir au vrai ce qu'on pense de vous.—Ce projet est parfait, s'écria Zumelinde, et je brûle de l'exécuter. Je jouirai du bonheur de vous ôter des préventions qui m'affligent; vous verrez, madame, comme je suis aimée, comme on me regrettera, comme on sera froid pour cette vieille Mélide! Cependant il est un peu fâcheux d'être revêtue pendant six mois de la forme d'une femme de cinquante ans: c'est une triste métamorphose.—Qu'est-ce que six mois à dix-huit ans? Cela sera bientôt passé.—Laide et vieille, le temps ne passe pas si vîte. N'importe,

je m'y soumets. Du moins, ne me donnez pas une figure ignoble. — Non, je vous donnerai exactement la figure que vous aurez à cinquante ans; ne craignez pas qu'on vous reconnoisse. D'ailleurs, si par hasard on vous trouvoit avec ce que vous êtes maintenant quelque trait de ressemblance, on n'en seroit pas étonné; il n'est pas extraordinaire qu'une nièce ressemble à sa tante. — Est-il possible d'avoir encore quelques restes de beauté à cinquante ans? — Toutes les femmes de quarante vous assureront qu'on peut encore être fort belle à cet âge, elles vous en citeront mille exemples..... — Mais, madame, croyez-vous que je ne sois pas tout-à-fait défigurée dans trente-deux ans? — Non, point du tout; vous ne serez plus jolie, vous serez même méconnoissable, mais vous n'aurez rien de choquant, et vous conserverez toujours une physionomie agréable. — Allons, mon parti est pris. »

D'après cette décision de la reine, tout fut exécuté comme la fée l'avoit proposé; et le jour suivant, la fée entrant à huit heures du matin dans l'appartement de la reine, et s'enfermant avec elle : « Maintenant, lui dit-elle, je n'ai plus à faire que votre métamorphose. » A ces mots Zumelinde pâlit. « Au moins, madame, répondit-elle, êtes-vous bien sûre de pouvoir me rendre ma première forme? — Comment! reprit Murzilie, vous avez ce doute injurieux sur un prodige qui n'est qu'une bagatelle pour la fée la plus vulgaire? vous, à qui j'ai vu jusqu'ici une si haute idée de mon pouvoir? — Non, non, reprit Zumelinde, ma confiance en votre art, ainsi qu'en vous, est sans bornes.... — Allons, interrompit la fée, ne différons plus, car j'ai annoncé que votre tante paroîtroit à midi, et qu'à cette heure je la placerois moi-même sur le trône. » En disant ces paroles, la fée lève en l'air sa

redoutable baguette, et la tremblante Zumelinde tombe dans un fauteuil. La fée, sans avoir l'air de remarquer son trouble, poursuit gravement son opération magique, et en moins de trois minutes, Zumelinde, dépouillée de tous ses charmes, n'offrit plus aux regards de Murzilie que la figure d'une femme majestueuse, âgée de cinquante ans. « C'en est fait, dit la fée, vous voilà pour six mois privée de la jeunesse, et par conséquent de la beauté. Songez toujours, durant l'épreuve que vous allez faire, que Nelphis et tous les courtisans ont naturellement plus d'intérêt de s'attacher à la jeune reine de dix-huit ans, qu'à celle de cinquante, et que cette idée influera beaucoup sur les regrets qu'on montrera pendant les premiers jours. Mais, malgré cette considération, vous verrez avec quelle facilité on vous oubliera, et avez quelle souplesse on se tournera vers la reine régnante ; vous pouvez dans ce premier

moment faire d'utiles réflexions sur les agrémens frivoles auxquels vous attachez tant de prix : je ne veux point troubler cette méditation ; levez les yeux, et regardez-vous dans cette glace; vous n'êtes point encore habillée suivant l'âge que vous paroissez avoir ; mais vous trouverez dans une corbeille que je vous laisse, des vêtemens magnifiques et convenables à votre nouvelle situation. Adieu, ma chère Zumelinde; je reviendrai dans trois heures. » A ces mots, la fée disparut, et la reine fut effrayée de se trouver seule devant ce terrible miroir, que pour la première fois de sa vie elle craignoit de consulter..... Elle avoit toujours les yeux baissés, et elle aperçut, en tressaillant, deux mains sèches, d'un blanc jaunâtre. « Grand Dieu! dit-elle, ce sont là mes mains! ces mains auxquelles on a prodigué tant d'éloges!.... Oh! quel visage ces mains décrépites annoncent!.... » En disant ces paroles, la reine rassem-

blant toutes ses forces, jette enfin les yeux sur la glace, et reste pétrifiée en apercevant son image. Non-seulement elle ne retrouvoit plus sur ce visage flétri la moindre trace de fraîcheur, mais le temps et la maigreur en avoient changé tous les traits. Au lieu de ces yeux d'une si jolie coupe, elle ne voyoit plus que des yeux cavés, cerclés de noir, et devenus presque ronds; ce nez si délicat avoit perdu sa forme; celles du menton et du visage étoient allongées; enfin la bouche agrandie, les dents ternies et en désordre, les joues enfoncées, les cheveux blanchis, le cou ridé, la gorge effacée et brunie, le dos un peu voûté, achevoient de rendre cette triste figure absolument méconnoissable; et ce qui contribuoit à l'enlaidir encore, étoit le costume devenu si ridicule, fait pour parer une taille et une tête de dix-huit ans. Zumelinde, arrachant la guirlande de fleurs entrelacée dans ses cheveux gris: « Juste

ciel! dit-elle, voilà donc ce que je serai un jour, et cet affreux changement se fera par gradation; il commencera à s'opérer insensiblement dans dix ans, et plus tôt peut-être, si ma santé s'altère!... Ah! combien il est nécessaire de se préparer d'honorables ressources pour cet âge où tous les agrémens sont évanouis!... La fée ne pouvoit rien imaginer de mieux pour me guérir d'une vanité puérile, et pour m'apprendre à connoître le prix des dons acquis ou naturels que le temps ne sauroit nous ravir: du moins mon esprit me reste; grace aux soins de la fée, il est cultivé. Cet avantage n'est-il pas mille fois plus précieux que celui d'une jolie figure?... Oui, je sens que je commence à mépriser la beauté. Durant les six mois que je suis forcée de passer sous cette forme, que de lectures solides je vais faire! On peut encore plaire et charmer par l'esprit; jusqu'ici j'ai trop négligé le mien... Oh! comme je vais perfectionner mon

instruction! Et puis alors je reprendrai ma figure, et avec un esprit tout à fait mûri par l'étude; car il est si facile de méditer avec un semblable visage!... » Après avoir fait toutes ces réflexions morales, la reine s'habilla; elle se coiffa négligemment, et mit un voile qui cachoit tous ses cheveux et une partie de son visage; ensuite elle chercha un livre. Un roman lui tomba sous la main; elle le rejeta avec dédain, et, fière de se trouver si subitement tant de raison, elle se mit à lire un gros volume divisé savamment par chapitres et par *sections*. A midi, la fée vint la chercher. Zumelinde, qui jusqu'alors avoit éprouvé tant de plaisir à se montrer, n'avoit aucun empressement de se produire en public sous une forme si peu agréable; mais il fallut suivre la fée. Zumelinde remarqua avec satisfaction que tous les courtisans, et même les plus brillans et les plus légers, avoient un air grave et composé, qu'elle prit pour

de la consternation. Elle monta sur son trône, et elle fit un très-long discours; car elle y mit une prétention qu'elle n'avoit jamais eue, et (si l'on ose le dire) une pédanterie qui surprit beaucoup la fée. Mais en sortant de la salle d'audience, Zumelinde entendit tous les courtisans se récrier sur son éloquence : « Assurément, se dit-elle, ces louanges-là ne sont pas suspectes; ce n'est pas l'amour qui les donne, ou la séduction qui les arrache; c'est la vérité qui s'exprime, en dépit du chagrin et de la prévention la plus défavorable; enfin, voilà un succès flatteur et glorieux. »

Le lendemain matin une de ses femmes, âgée de cinquante-deux ans, présida à sa toilette, qui fut plus longue et plus soignée que celle de la veille. La reine remarqua que cette femme avoit les cheveux d'un très-beau noir, et en s'en étonnant, la femme-de-chambre lui avoua qu'elle se les teignoit avec une eau dont elle possédoit

le secret. La reine fut enchantée de cette découverte, et voulut en profiter sur-le-champ : on lui peignit les cheveux ; elle mit un peu de rouge, et quand sa toilette fut achevée, elle trouva avec autant de surprise que de plaisir, que cette figure-là pouvoit fort bien plaire encore ; elle pensa même que sa maigreur embellissoit sa taille en la rendant plus mince ; elle demanda à ses femmes si elles lui trouvoient quelque ressemblance avec la jeune reine, sa nièce, et elles répondirent que sa majesté avoit beaucoup plus de noblesse dans la figure, et une taille infiniment plus dégagée ; et la reine intérieurement fut de leur avis. Le soir, à son cercle, elle montra la plus grande affabilité ; on la regarda beaucoup. Toutes les femmes sont disposées à confondre la curiosité avec l'admiration, et cette méprise étoit plus naturelle encore dans une personne qui, deux jours auparavant, étoit la plus

charmante princesse de l'univers. Zumelinde, enchantée de ces succès inattendus, s'accoutuma chaque jour davantage à sa figure, à laquelle, malgré la sagesse de ses premières réflexions, elle s'attachoit infiniment, et parce qu'elle la portoit (et le moment présent est tout pour les coquettes), et parce qu'elle devoit l'avoir véritablement un jour. « Il est certain, se disoit-elle, que j'ai si peu l'air d'avoir cinquante ans, que je ne m'en donnerai que quarante-trois, et même, avec un peu plus d'art, si l'on ne savoit pas que la reine Mélide doit avoir au moins quarante et quelques années, je pourrois ne m'en donner que trente-cinq. » En effet, la reine, en assurant qu'elle ne concevoit pas qu'on eût la manie de cacher son âge, confia à tout ce qui l'entouroit qu'elle avoit quarante-trois ans. Tout le monde montra le même étonnement; chacun protesta, avec une égale candeur, qu'aux lumières, quand la reine avoit passé

une bonne nuit, qu'elle étoit parée, qu'elle avoit de la gaieté, il étoit impossible de lui donner plus de vingt-cinq ou vingt-huit ans, et qu'elle effaçoit toutes les jeunes personnes. D'après cette opinion si générale, la reine rajeunit prodigieusement sa parure, et elle finit par orner sa tête d'une guirlande de fleurs, pareille à celle qui lui avoit paru rendre sa figure si ridicule dans les premiers instans de sa métamorphose.

Le prince Zoram, en voyant disparoître Zumelinde, se promit de ne rester à la cour qu'une huitaine de jours tout au plus. La reine étoit infiniment plus sensible aux hommages, et plus obligeante depuis sa métamorphose; elle pensoit qu'elle avoit plus de frais à faire : c'étoit au vrai tout l'effet que sa nouvelle situation avoit produit sur son caractère. Elle voulut engager Zoram à ne point quitter la cour; elle tâcha de l'y déterminer par toutes les graces qu'elle put mettre en usage.

Zoram lui dit, sans détour, que l'absence de Zumelinde lui rendoit la cour insupportable, et il partit. La reine, loin de lui savoir gré de cette conduite, en fut très-choquée. « Je vois, se dit-elle, qu'il n'aimoit en moi que la jeunesse et la fraîcheur passagère de cet âge; il est insensible aux charmes de l'esprit; jamais le sien ne me conviendra; il est trop frivole pour moi. » Cette idée frappa vivement la reine; car, depuis qu'elle avoit un visage de cinquante ans, elle ne trouvoit d'hommes *solides* et d'un mérite *supérieur*, que ceux qui paroissoient compter pour rien dans les femmes ce méprisable avantage de la jeunesse.

La reine fut très-satisfaite de ses favorites, et elle dut l'être. On ne vouloit pas hasarder un crédit assuré pour une faveur incertaine; Zumelinde devoit remonter sur le trône; et elle étoit dans toute la fleur de la première jeunesse. Ainsi les favorites, par intérêt

et par vanité, affichèrent de grands regrets et un extrême attachement. Elles ne parloient que de Zumelinde et de leur reconnoissance; elles étoient sûres de recevoir dans peu de mois le prix de toutes ces démonstrations. Néanmoins elles ne négligèrent pas les occasions de flatter la vieille Mélide, dont elles connurent facilement les foiblesses et la vanité; et par cette conduite elles charmèrent la reine sous tous les rapports.

Le génie avoit ordonné à Nelphis de rester à la cour jusqu'au retour de Zumelinde, et le jeune prince se promit de se conduire, durant ce temps, de manière à ne pas s'ennuyer. Il noua secrètement une intrigue avec une jeune et jolie femme de la cour; mais s'apercevant que la reine l'observoit avec soin, connoissant d'ailleurs par sa conversation qu'elle avoit de grandes prétentions à l'esprit, et voyant à sa parure qu'elle conservoit encore

celle de plaire, il résolut d'échapper à sa pénétration en la séduisant par la flatterie, bien certain qu'en feignant de devenir amoureux d'elle, Zumelinde, à son retour, ne prendroit point d'ombrage de ce qu'elle entendroit dire, et qu'elle ne le soupçonneroit pas d'une infidélité si ridicule. Il eut donc l'air de s'attacher à la reine, et surtout d'être enivré du charme de sa conversation; la reine le fut véritablement, en croyant produire une telle séduction; elle pensoit que ce n'étoit point de l'inconstance, que le prince ne pouvoit être enchaîné que par son ame et par son esprit; et que, retrouvant dans la prétendue Mélide ce charme irrésistible, il étoit forcé d'y céder. Cependant elle lui parla de Zumelinde « Ah! s'écria le prince, peut-on comparer son esprit au vôtre! Elle a du naturel, de l'agrément; mais vous avez du génie et une éloquence!..... » La reine ne vit aucune exagération dans

cette comparaison; car, parlant beaucoup plus, dissertant continuellement, et ne s'exprimant qu'avec une extrême recherche, elle imaginoit avoir gagné en profondeur tout ce qu'elle avoit perdu en simplicité; elle jugeoit des progrès de son esprit par ses nouvelles prétentions; et c'est, depuis son règne, ce qu'on a vu plus d'une fois. Zumelinde voulut compléter son triomphe par l'attrait séduisant des talens. La fée avoit eu la précaution de changer le son de sa voix, mais seulement lorsqu'elle parloit, certaine qu'on ne reconnoîtroit pas, en chantant, celle qu'elle devroit avoir à cinquante ans. La reine se remit à jouer du clavecin et à chanter; elle se trouva les doigts roides et lourds, mais elle renonça à l'exécution; elle mit beaucoup d'affectation dans son jeu, et l'on s'extasia sur son expression. Elle fut d'abord effrayée de l'aigreur et de la fausseté de sa voix; elle prit le sage parti de

ne plus filer de sons, de ne chanter que de la tête de petits airs chargés de broderies, et Nelphis loua avec emphase sa méthode parfaite et la grace de son chant. « Enfin, s'écrioit la reine quand elle étoit seule dans sa chambre, je puis donc envisager l'avenir avec moins de crainte : voilà donc ce que je serai dans trente-deux ans! Tout ce que le temps m'aura ravi sera remplacé par d'autres avantages, tout sera compensé, je n'aurai rien perdu ; je tournerai toujours toutes les têtes, j'inspirerai toujours de grandes passions, je serai adorée!.... Quelle heureuse découverte!.... »

Tandis que toutes ces choses se passoient à la cour, la fée voyageoit, et elle ne revint que vingt-quatre heures avant l'expiration des six mois de règne de la fausse Mélide. Elle voulut d'abord interroger le génie sur la conduite de Zumelinde et de Nelphis. Le génie avoit beaucoup de science et d'esprit, et ce-

pendant il étoit hors d'état de bien répondre aux questions de la fée : une femme seule auroit pu instruire Murzilie à cet égard. « J'avoue, dit bonnement le génie, que vous l'emportez sur moi : mon jeune prince n'est qu'un fat et qu'un étourdi, et Zumelinde, pour le démasquer, s'est conduite avec une adresse admirable : elle a joué le rôle d'une vieille coquette; Nelphis, comme un sot, donnant dans ce piége, lui a prodigué les flatteries les plus ridicules; il a poussé l'effronterie jusqu'à vouloir lui persuader qu'il est amoureux d'elle. Il ne faut pas beaucoup de pénétration pour juger qu'il s'est perdu sans retour dans son esprit. » Ce récit ne satisfit pas pleinement Murzilie; une inquiétude vague lui fit pressentir la vérité : elle courut chez la reine, qui, sachant son retour, l'attendoit seule dans son cabinet. La fée, en apercevant Zumelinde, ne put s'empêcher de rire de sa parure. « Quoi! lui dit-elle, des rubans cou-

leur de rose et des fleurs! Vous allez reprendre votre première forme. Vous êtes-vous donc déjà habillée pour demain? — Vous voyez, madame, dit Zumelinde, qu'avec un peu d'art j'ai pu braver la métamorphose. Ah! que ne vous dois-je pas pour m'avoir éclairée sur mon avenir, et pour m'avoir fait connoître à quel point, avec de l'esprit et des talens, on peut prolonger la jeunesse! Sous cette figure de cinquante ans, j'ai su plaire autant qu'avec la mienne.... — Quoi! Zumelinde, vous croyez avoir inspiré de l'amour avec cette figure! — J'ai bouleversé l'ame et toutes les résolutions de Nelphis; il aime Mélide avec passion... — Pouvez-vous croire une semblable folie; et quand cela seroit, que penseriez-vous de la légèreté extravagante de ce prince? — C'est la sympathie qui l'égare; il n'en chérira que plus Zumelinde, quand il saura qu'elle a pu le charmer sous une telle forme. — Avez-vous la même

illusion sur les courtisans, sur vos amis? — Que parlez-vous d'illusion, après une épreuve qui a dû me les ôter toutes? — Oui, madame, on ne m'a jamais flattée; tous mes admirateurs étoient sincères, tous mes amis sont fidèles. — Je vois, dit la fée en soupirant, que la vanité est incorrigible sur le trône; l'épreuve du malheur est la seule qui puisse vous ouvrir les yeux. Je vous propose encore une feinte, et ce sera la dernière: voulez-vous paroître déchue du trône et privée de ma protection? cette épreuve ne durera que deux heures. — J'y consens avec transport, s'écria la reine; c'est me préparer un triomphe éclatant. » Le lendemain toute la cour, par ordre de la fée, fut assemblée dans une salle immense; un fantôme, produit par la fée, y parut sous les traits de Mélide, et sur un trône; et un instant après, la fée survint. Elle étoit suivie de Zumelinde, qui avoit repris sa véritable

forme; et s'adressant aux grands du royaume : « Je viens vous déclarer, dit la fée, qu'après avoir mûrement examiné dans le conseil suprême des génies, les droits des deux reines, j'ai reconnu que le trône appartient sans partage à la reine Mélide; cette princesse a une fille de dix-sept ans qui doit lui succéder. Quant à Zumelinde, j'ai à me plaindre d'elle; je la relègue pour toujours à six cents lieues de cette contrée, dans une solitude; et je veux qu'elle vive dans une éternelle obscurité. Cependant je laisse à tous ceux de ses anciens sujets qui pourront le desirer, la liberté de la suivre. » A ces mots, un silence morne n'annonça que trop à la triste Zumelinde que ce discours venoit de glacer pour elle tous les cœurs. Nelphis, sans lui dire une parole, sortit précipitamment de la salle; tous les courtisans, toutes les dames de la cour restèrent immobiles, les yeux baissés et avec un air consterné. « Allons, dit

Zumelinde, il faut subir son sort...» Elle fit quelques pas pour sortir: dans cet instant, une jeune personne, l'une de ses amies, mais non la plus intime, s'élança vers elle en s'écriant: « Je vous suivrai, fût-ce au bout du monde!» Zumelinde la reçut dans ses bras; elle la serroit contre son sein, en versant un déluge de larmes; elle apprenoit à connoître le prix d'une amie!... « Allez, Zumelinde dit la fée d'un ton sévère, allez; vous trouverez dans la dernière cour du palais, mon char qui vous transportera en très-peu de minutes aux lieux sauvages où vous devez finir vos jours. »

Zumelinde obéissoit lentement, espérant, mais en vain, que d'autres personnes la suivroient, lorsque tout-à-coup on vit entrer précipitamment dans la salle le prince Zoram. « Que viens-je d'apprendre? s'écria-t-il; vous êtes détrônée; on vous exile dans un désert! Ah! vous y règnerez encore,

j'y veux vivre et mourir avec vous!... — Généreux Zoram, dit Zumelinde, j'accepte cet empire, et je sens qu'il fera mon bonheur. » A ces mots, la princesse donnant le bras à son amie, et s'appuyant sur celui de Zoram, sortit de la salle. En traversant les cours, elle vit un peuple immense forcer les portes du palais, et se précipiter vers elle; une foule d'infortunés, de vieillards et d'orphelins lui tendoient les bras en pleurant, et tous s'écrioient: *Nous ne voulons point d'autre reine que Zumelinde!* « Ah! dit la reine attendrie, voilà ceux dont il faut s'occuper!..... Heureuse que mon cœur me l'ait appris avant ce jour!...» Au milieu de ce tumulte on vit paroître Murzilie sur un balcon; elle demanda la parole, l'obtint, et s'adressant à la reine: « Zumelinde, dit-elle, quand on est aimée ainsi, on ne peut quitter le trône; l'amour et la reconnoissance du peuple sont les plus beaux droits pour y mon-

ter, et peuvent seuls donner la parfaite assurance de s'y maintenir. Venez, vous n'aurez plus de rivale, Mélide a disparu pour jamais. » Ce discours fut applaudi avec tous les transports de la joie et de l'enthousiasme ; on reporta en triomphe Zumelinde sur le trône. Elle épousa Zoram ; elle combla d'honneurs et de bienfaits sa fidèle amie ; elle diminua encore les impôts ; elle fit d'utiles fondations ; elle ne se laissa plus séduire par la flatterie ; enfin, elle apprit par cette dernière épreuve que l'amour du peuple est tout pour les souverains ; qu'on est sûr de l'obtenir en le méritant ; qu'il faut se défier des louanges données autour du trône ; et que néanmoins, sous l'éclat de la pourpre, on peut encore être aimée pour soi-même, et trouver à la cour une véritable amie.

LE TULIPIER.

CONTE ORIENTAL.

AVERTISSEMENT.

Une personne qui cultive, avec un égal succès, les sciences et son jardin, m'a demandé de faire un Conte sur son arbre favori, un Tulipier, le plus beau de la France, et peut-être de l'Europe; et c'est ce qui a donné lieu à la bagatelle qu'on va lire. On ne trouvera dans ce Conte que deux choses agréables: aussi ne sont-elles point de mon invention; l'une est la description du Tulipier, description très-exacte et que j'ai extraite d'un Mémoire imprimé, fait par le possesseur de ce bel arbre; l'autre est un trait historique et touchant, que j'ai trouvé dans les Voyages de Tavernier: je l'indiquerai dans une note.

LE TULIPIER.

Dans le plus beau royaume de l'Asie florissoit une nation aimable et brillante, aussi célèbre par ses exploits guerriers, que par son goût pour les sciences et pour les arts. A peu de distance des murs qui renfermoient le palais et les vastes jardins du roi, on voyoit un bois de palmiers, au bout duquel se trouvoient deux petites maisons remarquables par leur élégante simplicité. L'une appartenoit à un vieillard nommé Uglan, qui vivoit là solitairement depuis plusieurs années : son petit jardin étoit fameux par un arbre superbe, inconnu alors en Asie : c'étoit un tulipier (1) de soixante et dix pieds de haut, et qui, dans le temps de

(1) Arbre originaire d'Amérique.

la floraison, se couvroit de plus de deux mille tulipes d'une beauté merveilleuse. Uglan avoit fait pratiquer autour de cet arbre éblouissant un escalier circulaire qui s'élevoit jusqu'à la hauteur de trente pieds; là, se trouvoit un repos, une espèce de nid posé solidement sur deux grosses branches, qui lui servoient de charpente. Ce nid étoit assez grand pour contenir en même temps trois ou quatre personnes; et rien n'étoit plus singulier que de se voir, dans le mois de juillet, placé au milieu d'un arbre dont chaque rameau, chaque extrémité de branche, présentoient une superbe tulipe; on en étoit entouré, couronné, on en voyoit de tous les côtés et sous tous les aspects: au sein de ce réduit mystérieux, parfumé des plus douces odeurs, un poëte auroit pu se croire dans le bosquet chéri de Flore.

Uglan fuyoit la société; il n'admettoit personne dans sa solitude; il n'avoit

pu se dispenser de recevoir une fois la famille royale attirée dans son jardin par la curiosité qu'inspiroit le tulipier ; mais il trouva un prétexte pour empêcher de pénétrer dans l'arbre : on n'y monta point ; et depuis ce jour, le vieillard fit fermer sa porte à tous les curieux. On parla pendant quelque temps de sa misanthropie ; et comme elle se soutint avec inflexibilité, on finit par oublier Uglan aussi parfaitement que s'il eût vécu à cent lieues de la cour.

L'autre maison, qui avoit appartenu long-temps à un jardinier, venoit d'être achetée par Zéineb, jeune courtisan, qui se plut à l'embellir, mais en lui laissant toute sa simplicité champêtre. Zéineb démentoit, par sa conduite et par son aimable caractère, tous les lieux communs débités contre les courtisans par des philosophes caustiques et chagrins qui n'approchèrent jamais des cours, et qui n'eurent ni l'occasion, ni la possibilité d'étudier et

de connoître les princes et les gens en place.

Zéineb avoit conservé à la cour des goûts simples, de la gaieté, de la franchise, une extrême modération, une ame sensible et généreuse; il ne s'occupoit point de sa fortune : quoiqu'elle fût bornée; il la trouvoit faite, parce qu'elle suffisoit à ses desirs; il venoit se délasser dans sa petite maison du spectacle pompeux des grandeurs et de la gêne de l'étiquette, mais sans déclamer contre la magnificence de la cour; car il ne s'indignoit point du tout de ne pas trouver dans les palais des rois et des grands seigneurs la frugalité, le doux repos et la simplicité pastorale.

Devenu voisin d'Uglan, le jeune Zéineb apprit avec étonnement toutes les singularités de ce vieillard. Uglan passoit sa vie, perché dans son tulipier, renfermé dans ce nid de fleurs; il n'y lisoit jamais, et y restoit la plus grande partie de la journée dans une oisiveté

totale. D'ailleurs ce vieillard sauvage, inaccessible, étoit doux et charitable; sa porte, constamment fermée aux curieux, étoit toujours ouverte aux pauvres; il faisoit le bien sans éclat, et avec cette suite, ce détail et cette intelligence qui prouvent qu'on y réfléchit mûrement, et qu'on n'a point d'affaire plus intéressante. Zéïneb éprouva le plus grand desir de connoître Uglan et son tulipier, qu'il n'avoit jamais vu; mais toutes ses tentatives à cet égard furent infructueuses. Le mur qui séparoit les jardins des deux voisins étoit mitoyen; et, un jour que Zéïneb tailloit lui-même ses espaliers, il grimpa jusqu'au sommet du mur mitoyen, et il découvrit le superbe tulipier : « Ah! la belle chose, la belle chose! » s'écria-t-il. Uglan, par hasard, n'étoit pas dans son nid, il se promenoit dans ce moment; il entendit cette exclamation, il vit Zéïneb en veste, la tête nue, et tenant une serpe; il le prit pour un

garçon jardinier : sa physionomie agréable, qui exprimoit la douceur et la gaieté, lui plut ; il pensa qu'un homme de cette classe ne l'importuneroit pas, ou que du moins il pourroit facilement se débarrasser de lui ; et le regardant en souriant : « Hé bien, mon ami, lui dit-il, si tu veux admirer de près cet arbre, fais le tour par le petit pré, j'irai t'ouvrir ma porte. » A ces mots, Zéïneb enchanté, au lieu de prendre le chemin qu'on lui indiquoit, enjamba le mur, se laissa glisser de l'autre côté, et en un clin-d'œil se trouva dans le jardin d'Uglan. Aussitôt il courut se jeter au cou du vieillard, qui vit bien alors qu'il s'étoit trompé, et que ce jeune homme étoit Zéïneb, son voisin ; mais sa grace et sa gaieté lui gagnèrent le cœur, et il lui fit l'accueil le plus aimable. Arrivé près de l'arbre, Zéïneb voulut monter le petit escalier circulaire ; le vieillard s'y opposa avec force ; mais Zéïneb, avec sa vivacité

accoutumée, ne l'écouta pas ; il franchit en deux sauts l'escalier ; il entra dans le nid mystérieux ; le vieillard y arriva un instant après ; ils s'assirent tous deux sur une branche. Uglan regardoit fixement Zéïneb : « Ah ! qu'on est bien là ! s'écria ce dernier. — Quoi ! dit Uglan, réellement ? vous n'éprouvez point d'ennui ? vous ne sentez point de mal-aise ? — L'ennui ne vient pas si promptement, répondit Zéïneb en riant ; mais, au contraire, je suis enchanté ; je voudrois passer ici ma vie ; mille idées charmantes et des souvenirs délicieux viennent en foule s'offrir à mon imagination. O bon vieillard ! ne me parlez plus, laissez-moi rêver !..... » A ces mots, le visage vénérable d'Uglan se couvrit de larmes : « Excellent jeune homme ! s'écria-t-il en l'embrassant, désormais je n'aurai plus rien de caché pour vous ; venez dans ma maison, je vais vous apprendre des choses merveilleuses..... » Ces

paroles causèrent à Zéïneb une telle curiosité, que, malgré le charme secret qui l'attachoit à l'arbre, il se hâta d'en descendre et de suivre le vieillard. Ils entrèrent dans la maison; Uglan fit asseoir Zéïneb sur des coussins, et se plaçant à côté de lui : « Mon fils, lui dit-il, je vous connois maintenant comme si j'avois le bonheur d'être votre père; je sais que vous n'avez jamais trompé personne; donnez-moi votre parole de ne point révéler les choses que je vais vous dire, et vous saurez tous mes secrets. — Je vous la donne, dit Zéïneb. — Hé bien, reprit Uglan, écoutez donc ma singulière histoire.

» Je suis né dans la Suziane, province de Perse; Méhémet, roi de cette petite contrée, me choisit pour son visir : j'avois alors environ quarante ans. Je ne songeai point à me faire des partisans, et, sans le vouloir et sans le savoir, je me fis beaucoup d'ennemis; je crus qu'il me suffisoit, pour conserver

ma place, d'avoir de la droiture, de l'équité, de travailler sans relâche, de diminuer les impôts, et de faire fleurir l'agriculture. Je fis plusieurs petits voyages incognito et sans aucune suite dans différentes parties du royaume : je voulois tout voir et tout connoître par moi-même, chose très-possible dans un aussi petit état. Dans l'une de ces courses, je rencontrai un soir, dans un bois, une vieille femme couverte de haillons, assise sur une souche d'arbre, et pleurant avec amertume; je m'arrêtai pour l'interroger; elle me fit une peinture touchante de sa misère; je la pris en croupe sur mon cheval; je la conduisis dans un village : là, je me nommai, et j'établis cette infortunée dans une chaumière qui se trouvoit vacante par la mort du possesseur; je lui laissai de l'argent, et je promis de revenir la voir. Deux ou trois mois après j'y retournai en effet, et je trouvai Nixa (c'étoit le nom de la vieille)

en parfaite santé, et remplie de reconnoissance. Elle s'exprimoit en si bons termes, elle avoit des manières si nobles, que j'imaginai facilement qu'elle n'étoit point une personne ordinaire; mais je la questionnai vainement sur sa naissance et sur ses aventures; elle me répondit toujours si vaguement et avec tant d'embarras, que je crus devoir respecter son secret. La mystérieuse Nixa avoit un esprit infini; aucune femme ne causoit avec autant de charme; je pris pour elle une tendre amitié; je lui offris un asile dans mon palais; elle me refusa; elle voulut rester dans sa chaumière, que j'ornai avec soin de tout ce qui parut lui plaire; et comme elle m'avoua qu'elle étoit excessivement paresseuse, et qu'elle ne savoit absolument rien faire, je lui donnai deux esclaves intelligentes et un bon jardinier; alors elle m'assura qu'elle étoit parfaitement heureuse.

» Cependant mes ennemis, profitant de ma sécurité, parvinrent à me perdre entièrement dans l'esprit de Méhémet. Ce prince, en m'ôtant ma place, me fit dire néanmoins qu'il m'accorderoit, comme une récompense de mes services, la grâce que je demanderois : je lui écrivis que, sortant du ministère aussi pauvre que j'y étois entré, je ne desirois qu'un coin de terre en friche, pour le cultiver et m'y retirer. Le roi me fit offrir une belle terre en valeur; je la refusai, en disant que je voulois avoir le plaisir de créer, et je renouvelai ma première demande. Le roi donna des ordres en conséquence; et, après des recherches exactes, on vint lui dire qu'il n'existoit pas dans son royaume un seul arpent de terre inculte. « Qu'on rappelle Uglan, s'écria le roi : quoi! c'est ainsi qu'il a fait fleurir l'agriculture dans mes états! qu'on le rappelle, qu'il rentre dans le ministère, et pour ne le jamais quitter. »

En effet, Méhémet me rendit ma place, que je conservai jusqu'à sa mort (1). Son successeur me haïssoit personnellement ; il ne se contenta pas de m'ôter tous mes emplois, il me dépouilla inhumainement de tout ce que je possédois au monde. J'avois rendu tant de services importans, que je devois me flatter de jouir de toutes les consolations de l'amitié ; mais, dans cette situation déplorable, avec de la fierté, on n'implore point ses amis, on les attend : j'attendis en vain, je ne trouvai que des ingrats. Pénétré de douleur, je me rendis au village habité par ma vieille amie ; j'allai me réfugier chez Nixa, qui me reçut à bras ouverts : « Venez, seigneur, me dit-elle, venez sous ce toit de chaume, vous y trouverez de la reconnoissance. » J'embrassai Nixa avec une tendresse inexprimable. Oh ! dans la détresse, comme

(1) Voyage de Tavernier.

on sait apprécier un cœur généreux et fidèle! combien alors l'obscure et pauvre Nixa m'étoit chère!..... « Ma bonne Nixa, lui dis-je, vous avez été charmante dans votre jeunesse, je le vois, j'en suis certain ; mais gardez-vous de croire que vous ayez inspiré jadis un sentiment comparable à celui que j'éprouve pour vous : non, Nixa, l'amour le plus violent ne peut valoir une telle amitié ; ah! pour connoître toute la sensibilité d'une ame reconnoissante il faut être aimé par un infortuné dont on est l'unique consolation! — Oui, seigneur, reprit Nixa, et c'est ce que je pensois autrefois lorsque, sans asile et sans ressource, je fus recueillie et protégée par vous... » A ces mots, je saisis la main de Nixa, et je la pressai avec transport contre mon cœur ; j'étois profondément touché : il est si doux de s'entendre rappeler un bienfait par l'objet qui nous console! « Oui, lui dis-je, ma chère

Nixa, je donnerois ma vie, désormais inutile, pour vous rendre la jeunesse; et néanmoins, quand je songe à quel point je vous aime, je trouve du charme à penser que nous ne sommes plus depuis long-temps l'un et l'autre dans l'âge brillant des passions; je m'énorgueillis de la puissance et de la pureté de mes sentimens pour vous, et je jouis de notre amitié comme on jouit de la vertu. »

» Je n'affectai point aux yeux de Nixa un courage que je n'avois pas; je lui laissai voir combien le cruel abandon de mes proches et de mes faux amis m'affectoit vivement. « Vous connoissez maintenant cette troupe infidèle, me répondit Nixa, vous devez la mépriser : doit-il vous en coûter de l'oublier? — Mais, Nixa, repris-je, parmi ces ingrats, il en est qui me furent si chers!..... il en est plusieurs que j'aime depuis leur enfance! je les regardois comme mes enfans!.... Je

ne me repens point du bien que je leur ai fait ; mais ces tendres sollicitudes, ces alarmes, ces inquiétudes, tant de soins, tant de veilles qui ont usé ma vie, puis-je ne pas les regretter ! Que de souffrances vaines et perdues ! elles n'inspirèrent jamais de reconnoissance. Ah ! Nixa, les blessures d'un cœur paternel ne se ferment point ; l'indignation qui guérit toutes les autres, les envenime encore, parce qu'elle n'est dans ce cas qu'un étonnement douloureux que chaque réflexion et tous les souvenirs rendent plus vif et plus affligeant..... »

» Nixa me plaignit, et la compassion de l'amitié véritable élève et fortifie l'ame la plus abattue. Sur le soir, les deux esclaves de Nixa dressèrent une petite table, sur laquelle on posa notre souper frugal. Je me mis à table vis-à-vis de Nixa, qui renvoya ses esclaves. Je regardois tristement les mets champêtres que l'on m'offroit ; je ne man-

geois point, et Nixa me le reprocha. « Nixa, lui dis-je, la solitude et la vie pastorale me paroîtront délicieuses avec vous, mais je dois vous avouer que j'ai le malheur de n'aimer ni le lait, ni les noix, et que le pain bis me fait mal à l'estomac. — Hé bien ! dit Nixa en souriant, je vais vous donner un autre souper : tout est possible à l'amitié. » A ces mots, elle touche la table, et figurez-vous ma surprise, en voyant les vases de terre se métamorphoser en vaisselle d'or, et la table se couvrir des mets les plus recherchés ! Immobile d'étonnement, je levai les yeux, et au lieu de la vieille Nixa, je vis une femme majestueuse, d'une beauté éclatante et vêtue magnifiquement ; je reconnus une fée bienfaisante, je me prosternai. La belle et savante Nixa me fit relever, me rassura avec la bonté la plus touchante, et m'obligea de me remettre à table ; elle me dit qu'elle ne répondroit à

mes questions que lorsque nous aurions soupé, ce qui, comme vous pouvez le croire, ne fut pas long. Alors Nixa, prenant la parole, satisfit ma curiosité par le récit suivant :

« Vous n'ignorez pas, mon cher Uglan, dit-elle, que les fées n'ont point de reines; mais que, soumises comme de simples mortelles à la puissance des hommes, elles ont un souverain qui les régit avec une autorité suprême. Ma conduite a toujours été pure; je n'ai jamais employé mon art qu'à faire du bien; mais j'aimois la gloire, je voulus me distinguer; je fis des choses éclatantes, je fixai sur moi l'attention; c'étoit exciter l'envie. Je m'attirai la haine des autres fées; on cabala contre moi; je méprisai l'injustice, et j'en fus la victime; on me calomnia auprès du roi des génies, et dans un moment d'erreur et d'indignation, il prononça contre moi cet arrêt fatal : « *Je veux*, dit-il, *que l'orgueilleuse Nixa, sous*

les traits d'une vieille, soit dépouillée durant six ans de ses richesses, de sa baguette et de tout son pouvoir. »

« A peine cette sentence irrévocable eut-elle été prononcée, que je me trouvai transportée dans la place publique d'une ville inconnue. Le charme funeste qui venoit d'anéantir ma beauté, ma fortune et mes talens, n'agissoit ni sur mon esprit, ni sur mon ame. Je m'armai de courage; mais que pouvoit faire une pauvre vieille sans protecteur, dans une terre étrangère? D'ailleurs, je n'avois pas la moindre industrie; notre baguette nous tient lieu de tout, et la facilité de faire, avec son seul secours, des ouvrages charmans et des choses surprenantes, nous porte à négliger entièrement d'exercer nos facultés naturelles; et je connus alors combien on a tort de dire *adroite comme une fée;* car, privée de ma baguette, rien n'égaloit ma maladresse.

Il me fut impossible de me placer, même dans les derniers emplois d'esclaves ; personne ne vouloit se charger d'une pauvre vieille femme, forcée d'avouer qu'elle n'étoit point robuste, qu'elle craignoit le travail, et qu'elle ne savoit ni coudre, ni filer. Je fus réduite à mendier ; et après avoir éprouvé, pendant plus d'un an, tout ce que l'abandon et la misère ont de plus déplorable, je vous rencontrai, mon cher Uglan, et je retrouvai le bonheur. Il y a huit jours que ma pénitence est finie. Le roi des génies ayant reconnu mon innocence, m'a offert de punir mes ennemis ; mais j'aurois bien peu profité du malheur, si je désirois la vengeance. Eclairée par l'infortune, je fuirai désormais l'éclat, je ne ferai plus de prodiges qu'incognito ; je vivrai dans l'obscurité jusqu'à ce que, par mon art, j'aie trouvé le secret merveilleux de faire de grandes choses sans exciter l'envie. »

« Après ce récit, la sage Nixa me demanda quels étoient les vœux que je formois; elle m'offrit de me faire roi ; ce que je refusai sans hésiter. « Grande fée, lui dis-je, j'ai plus de soixante ans; j'ai servi ma patrie durant quarante années avec un zèle infatigable, et, pour prix de mon dévouement, je n'ai trouvé que de l'ingratitude : je crois qu'il m'est permis de désirer le repos et l'indépendance. Je hais le faste et la représentation ; daignez m'assurer un sort paisible ; je vivrai dans la solitude, loin de mon pays que je dois fuir pour éviter d'être persécuté ; mais que je puisse soulager la misère du petit nombre d'infortunés que je rencontrerai.... — Et les pauvres vieilles femmes, interrompit Nixa en souriant ; il est bien juste que je vous procure les moyens de les secourir. Tenez, Uglan, continua la fée en me présentant une petite bourse, cette bourse contient cinq pièces d'or, qui se

renouvelleront chaque jour, si, comme je le crois, vous venez de me parler avec sincérité. » A ces mots, la fée me prit par la main; la chaumière, le village, tout disparut, et nous nous trouvâmes dans une espèce de désert, dans des landes remplies de bruyères. « Ah! m'écriai-je, nous ne sommes plus dans la Suzianne! — Non, dit la fée, ce terrain inculte vous fait connoître que vous n'êtes plus dans le pays que vous avez rendu si florissant; mais en marchant toujours devant vous, à deux lieues d'ici, vous trouverez une jolie ville, dont les habitans sont hospitaliers. Adieu, mon cher Uglan, je veillerai toujours sur vous, et nous nous reverrons. » En prononçant ces paroles, la fée disparut. Je me trouvai seul, je soupirai; malgré les dons et les promesses de la fée, je regrettai la chaumière et la bonne vieille Nixa: une protectrice ne vaut pas une amie.

« Je voyageai pendant deux ans;

ensuite je résolus de me fixer dans ce lieu : j'achetai ce jardin ; il n'étoit alors qu'une pépinière très-touffue, composée d'arbres étrangers de toute espèce. Un matin, je me levai avec le jour, dans le dessein de faire abattre une partie de ces arbres, pour former dans mon jardin des allées et des bosquets. Comme je m'enfonçois dans l'épaisseur de ce taillis, j'entendis un léger bruit derrière moi ; je me retournai, et ma joie fut extrême en apercevant la bienfaisante Nixa. Elle me demanda si la bourse qu'elle m'avoit donnée contenoit toujours les cinq pièces d'or. « Oui, répondis-je, tous les soirs elle est vide, et tous les matins j'y retrouve ce que j'ai dépensé la veille. — Cela me prouve, dit Nixa, que vous êtes raisonnable et vertueux. La bourse est intarissable pour l'homme sage et charitable ; mais elle ne peut se renouveler pour le fastueux, le prodigue et l'avare. Désormais, mon cher Uglan, pour-

suivit la fée, la bourse chaque jour contiendra deux cents pièces d'or. — Non, non, m'écriai-je, tant de bonnes têtes ont été tournées par de grandes richesses, que je ne crois pas la mienne à l'abri de ce danger; laissez-moi, je vous en conjure, dans mon heureuse médiocrité; c'est la situation où l'on peut le plus facilement conserver la modération et la vertu : en est-il de plus désirable ?.... — Vous êtes donc parfaitement satisfait de votre sort ? demanda la fée. — Oui, répondis-je, et rien ne manqueroit à mon bonheur, si je pouvois oublier les ingrats que j'aime encore malgré moi. Mes nuits sont paisibles; car le sommeil n'est troublé que par les passions ou par les remords. Durant le jour, quand je m'occupe des pauvres dont je prends soin, et quand je me livre à l'étude, je suis heureux; mais dans mes momens de loisirs et de repos, de tristes souvenirs viennent m'affliger; je regrette

mon pays et les ingrats qui m'ont abandonné ; je regrette des illusions trop chères, et ce temps passé sans retour où je me croyois aimé... — Hé bien! dit Nixa, je vais vous délivrer de ce tourment. » A ces mots, étendant sa baguette d'or sur l'arbre le plus élevé de la pépinière, elle produisit mon bon tulipier, chargé de ses fleurs et avec son nid, tel qu'il est aujourd'hui. « Arbre superbe, dit-elle, sois le chef-d'œuvre de mon art ; créé par la reconnoissance et par l'amitié, tu seras la récompense de la vertu..... que l'homme juste puisse seul reposer avec délices sous ton ombrage ; qu'il trouve dans ton sein l'oubli de ses peines et le souvenir de tout ce qui peut lui plaire et le charmer ; qu'il ne s'y rappelle que les preuves d'amitié qu'il a reçues, les bienfaits dont il fut l'objet, les bonnes actions des autres, et le bien qu'il a fait lui-même. Mais repousse loin de toi le vice et la folie ; que

les méchans, les ingrats, les ambitieux, les hypocrites, les prudes et les coquettes, ne jouissent jamais de ton abri paisible et de tes doux parfums (1); que, par l'effet inévitable d'un charme invincible, ils ne puissent respirer librement sur tes branches fleuries; qu'ils ne s'y retracent que les humiliations qu'ils ont éprouvées, leurs revers les plus désolans et les succès de leurs rivaux; qu'ils y perdent l'espérance, et qu'ils y soient accablés d'inquiétudes, de regrets et de remords. Adieu, mon cher Uglan, poursuivit la fée; quand vous serez triste et mélancolique, montez dans votre tulipier. »

« Depuis ce jour mémorable, je suis le plus heureux des hommes. J'abattis les arbres qui entouroient mon tulipier; je le découvris à tous les yeux, et je soutins que cet arbre merveilleux

(1) Le bois, l'écorce et les fleurs de cet arbre, ont des odeurs suaves et différentes.

avoit toujours été là, caché par l'épaisseur du taillis. Dans l'espace de huit ans, j'ai fait sur plusieurs personnes l'épreuve du tulipier magique, et vous êtes le seul, mon cher Zéïneb, que je n'y aie pas vu suffoquer au bout de deux minutes. Tous les autres ont senti d'abord une espèce d'engourdissement, un invincible ennui, qui se manifestoient par des bâillemens redoublés; ensuite leur oppression devenant insupportable, ils étouffoient, et il falloit se hâter de les arracher de cet arbre si funeste pour eux, et dans lequel nous nous trouvons si bien. »

Lorsque le vieillard eut terminé son récit, Zéïneb émerveillé, confondu de tout ce qu'il venoit d'entendre, fut quelque temps sans pouvoir reprendre l'usage de la parole. Enfin il recouvra la faculté de s'exprimer; il fit plusieurs questions sur l'arbre miraculeux; et contant à son tour son histoire, il dit au sage Uglan qu'il aimoit la belle

Canzade, veuve d'un riche marchand d'Ipsar (ville capitale du royaume), et qu'il devoit l'épouser. « Vous méritez bien d'être aimé, reprit Uglan, mais je connois de réputation la belle Canzade ; on dit qu'elle est vaine, ambitieuse, et peut-être ne vous épouse-t-elle que par le désir de paroître et de briller à la cour. Croyez-moi, mon fils, avant de rien conclure, amenez-la dans ce jardin, et faites-la monter dans le nid du tulipier. — Je hais les épreuves, repartit Zéïneb. — Et moi aussi, dit Uglan ; je me garderois bien de vous proposer la même chose pour vos amis : si je vous donnois toute mon expérience dans ce genre, ce seroit vous ôter la jeunesse, ou du moins ce qu'elle a de plus doux : la sagesse est salutaire à toutes les époques de la vie, mais la parfaite connoissance des hommes ne vaut rien à votre âge. Enfin, si Canzade étoit votre femme, je ne permettrois jamais qu'elle mît le pied dans mon

jardin ; vous n'êtes encore que son amant, et le lien que vous voulez former est d'une telle importance, que vous devez, sans balancer, soumettre Canzade à une épreuve dont elle se tirera à votre satisfaction, si sa vie a été pure, et si elle n'est ni coquette ni ambitieuse. — Mais, reprit Zéineb, avec des mœurs irréprochables et un excellent caractère, ne peut-elle pas avoir eu quelques mouvemens de vanité ? L'arbre est-il sans indulgence pour des torts passagers et pour des inconséquences ? — Point du tout, répondit Uglan ; c'est une femme qui en combiné le charme : auroit-elle négligé les nuances ? Si Canzade n'a rien d'essentiel à se reprocher, si elle n'est coupable que de quelques étourderies, de quelques fautes légères, elle n'éprouvera dans le tulipier qu'un malaise peu marqué qui se dissipera promptement, et que vous excuserez sans peine. — Allons, s'écria Zéineb,

je m'y décide; demain je vous amènerai Canzade. » En effet, le jour suivant, la belle veuve vint avec Zéïneb se promener dans le jardin d'Uglan : elle admira le tulipier; et, sans y être invitée, elle s'empressa de monter dans l'intérieur de l'arbre : Zéïneb l'y suivit. « Ah! ciel! dit Canzade en s'asseyant dans le tulipier, quelle odeur forte et désagréable !... » Cette exclamation fut suivie de deux ou trois bâillemens précipités : ce début étoit effrayant. Zéïneb se troubla, et ce fut la première fois qu'un homme vertueux s'émut et souffrit dans le tulipier. » Je n'en puis plus, reprit Canzade, j'étouffe, hâtons-nous de sortir d'ici. » En disant ces mots, elle se lève précipitamment, et franchissant l'escalier, elle se retrouva dans le jardin. Zéïneb, désespéré, se persuada cependant que Canzade, par une délicatesse ordinaire dans les femmes, s'étoit exagéré sa souffrance, et que si elle eût persisté à rester dans l'arbre,

ce mal-aise se seroit bientôt dissipé. Il la rejoignit ; Canzade s'attendrit en remarquant l'altération de sa physionomie, qu'elle attribua à l'inquiétude qu'il venoit d'éprouver sur sa santé. « Rassurez-vous, lui dit-elle en riant, cela est passé ; ce n'étoit rien autre chose que l'odeur des fleurs de cet arbre, qui m'est absolument contraire ; je suis à merveille à présent ; mais véritablement j'ai souffert une oppression, une angoisse inexprimables.... — Non, reprit Zéïnab, avec un peu plus de courage vous auriez pu vaincre ce léger mouvement. — Comment ! *léger mouvement !* s'écria Canzade ; vous imaginez que c'étoit une affectation pour me rendre *intéressante* ? pouvez-vous me soupçonner d'un artifice de quelque genre qu'il puisse être ? ne connoissez-vous pas la simplicité de mon caractère ? Je vous l'ai dit souvent, il est bien heureux pour moi que je n'aie ni un dé-

faut dominant, ni un tort réel à me reprocher, car je n'aurois pu vous les déguiser..... — Hé bien, interrompit Zéïneb, revenez avec moi dans le tulipier. — Comment? — Oui, je vous en conjure, je l'exige. — Voilà une singulière fantaisie! — Ah! Canzade, si vous m'aimez, tâchez de vaincre votre répugnance ou surmontez-la, daignez me la sacrifier..... — Quelle étrange fantaisie! — C'est un caprice, j'en conviens; mais si je vous suis cher, cédez-y. » En disant ces paroles, il saisit Canzade par le bras, et l'entraînant vers l'arbre, il la décida, à force d'instances, à y remonter. Le vieillard voulant être témoin de cette dernière scène, y entra avec eux. A peine Canzade fut-elle dans le nid de fleurs, qu'elle se mit à bâiller avec une violence qui auroit dû ôter tout espoir à Zéïneb; cependant il se flattoit encore: il étoit éperduement amoureux. « Je vous proteste, mon cher Zéïneb, dit

Canzade, que je suis au supplice.... — Calmez-vous, répondit Zéïneb; un peu de courage et de patience, et cela va passer. — Au contraire, reprit Canzade, cela redouble, et ce mal affreux m'inspire une tristesse..... des idées noires.... Ah!... je perds tout-à-fait la respiration.... O Zéïneb! arrachez-moi d'ici.... je me meurs. » A ces mots, le visage de Canzade se couvrit d'une pâleur effrayante; Zéïneb répétoit toujours, *attendez encore.* « Eh quoi donc! s'écria le vieillard, voulez-vous la voir expirer? » En effet, Canzade perdoit connoissance. Uglan la prit dans ses bras, et la porta dans le jardin, il la posa sur un banc; elle rouvrit aussitôt les yeux, et les tournant vers Zéïneb consterné : « Hé bien, lui dit-elle, après ceci me soupçonnerez-vous maintenant d'artifice? Je vous assure qu'il me seroit impossible de vous donner une idée de ce que j'ai souffert.... Les fleurs de cet arbre sont

véritablement du poison pour moi.... Zéïneb, je me flatte qu'une autre fois vous me croirez... Vous ne me dites rien ? il me semble que je mérite bien un remerciement, et que vous devez être content de moi. » A ces mots, Zéïneb tressaillit, ses yeux se remplirent de larmes; et ne pouvant dissimuler son trouble, il s'éloigna brusquement sans répondre un seul mot.

Canzade fut excessivement choquée d'une conduite en apparence si bizarre; elle demanda des explications, n'en obtint point, et se brouilla sans retour avec Zéïneb. Ce dernier auroit eu beaucoup de peine à se consoler, sans le secours du tulipier; mais on perdoit dans cet arbre tous les souvenirs fâcheux, et Zéïneb y passa presque toutes ses journées pendant plusieurs mois. Uglan chérissoit Zéïneb ; et sentant que sa fin approchoit, il lui déclara qu'il vouloit lui léguer son jardin, afin de lui assurer la possession du

tulipier. En effet, le bon vieillard ne vécut que trois mois après avoir fait cette donation. Quelques heures avant de mourir, il se fit porter dans cet arbre chéri où l'homme juste se rappeloit toutes ses bonnes actions : avec de tels souvenirs, ses derniers momens furent remplis de douceur; il expira dans les bras de Zéïneb, qui le regretta et le pleura avec toute l'affliction du fils le plus tendre et le plus reconnoissant.

Cependant Zéïneb, entièrement guéri de sa passion pour Canzade, devint amoureux de la jeune Zelphira, qui partagea ses sentimens. Zelphira, âgée de dix-huit ans, étoit vive et piquante; tout en elle annonçoit, sinon la candeur de la première innocence, du moins la franchise d'un caractère noble et généreux; mais elle avoit une étourderie inquiétante, et Zéïneb, devenu défiant, lui fit subir l'épreuve du tulipier. Lorsqu'elle y fut entrée, il

s'empressa de lui demander comment elle se trouvoit là. « Mais, dit-elle, vous m'aviez vanté avec enthousiasme cette espèce de petit bosquet, et je vous avoue que je n'en rafole pas..... — Comment! y souffrez-vous?....—Non, pas précisément. — Que sentez-vous? — Je ne sais.... quelque chose de vague.... d'indécis.... » Zelphira prononça ce dernier mot en faisant un léger bâillement.... « A ce que je vois, dit Zéïneb d'un ton chagrin, c'est de l'ennui que vous éprouvez? — Avec vous? répondit Zelphira, cela est impossible; c'est, je crois, l'odeur de ces fleurs qui m'a porté à la tête; mais cela se passe. — Ah! ma chère Zelphira! s'écria Zéïneb transporté de joie, combien cet arbre me devient cher!....—En effet, il est joli. — Nous y passerons notre vie; où peut-on être mieux? — Au grand air : on est ici dans un espace si resserré!.... — Cependant vous ne vous y déplaisez pas?

— Non, mais j'aime mieux votre jardin. » Zéïneb n'étoit pas assez exigeant pour en demander davantage; il prit la résolution d'épouser Zelphira; mais un mois avant le jour fixé pour leur mariage, une révolution terrible renversa le roi du trône, et dispersa tous les courtisans. Les uns furent forcés d'abandonner leur patrie, les autres, persécutés avec barbarie, périrent sur des échafauds ou languirent dans les prisons; Zéïneb, séparé de Zelphira, fut privé de sa liberté pendant cinq ans. Au bout de ce temps, devenu libre, il retourna dans sa petite maison, qui n'étoit plus voisine alors que d'un palais désert et délabré; mais il retrouva son tulipier; il y vit avec attendrissement un nid de tourterelles: c'étoit pour un amant un heureux présage. En attendant le retour de Zelphira, il passoit les journées entières et une partie des nuits dans le petit bosquet de fleurs où l'on oublioit tous les

crimes. Zelphira, par attachement pour Zéïneb, n'avoit point quitté le royaume; elle vivoit dans une chaumière; elle avoit eu le bonheur de conserver sa fortune, et de contribuer à la délivrance de son amant. Elle n'ignoroit pas que Zéïneb étoit entièrement ruiné; mais aussi généreuse que fidèle, elle vint lui offrir sa main; Zéïneb, pénétré de reconnoissance, mit à ses pieds le nid de tourterelles; il lui confia son secret le plus important, et, sans lui proposer de monter dans le tulipier, il lui découvrit les propriétés de cet arbre merveilleux. Cette confidence rendit Zelphira rêveuse; cependant, après quelques réflexions: « Venez, Zéïneb, lui dit-elle, allons achever cet entretien dans le tulipier. » Cinq ans d'absence donnoient un grand prix à cette proposition; Zéïneb enchanté tombe aux genoux de Zelphira, qui le relève, et s'appuyant sur son bras, s'achemine

en soupirant vers le tulipier. Zelphira avoit naturellement une démarche légère ; mais dans ce moment elle marchoit avec une sorte de pesanteur : elle monta lentement l'escalier.... et quand elle fut assise dans le tulipier, Zéïneb ne vit pas sans quelque frayeur son front s'obscurcir, et le vif incarnat de ses joues s'effacer.... Ils gardèrent un moment le silence ; ensuite Zelphira prenant la parole : « Zéïneb, dit-elle, d'une voix un peu entrecoupée, je suis sûre de ne jamais étouffer dans cet arbre.... mais.... une conscience irréprochable n'empêche pas d'être mal à son aise sur une branche fragile.... cette manière d'être assise n'est ni sûre ni commode ; enfin, ajouta-t-elle en riant, j'aurai toujours peur ici..... — Vous avez tort, s'écria Zéïneb, charmé de voir qu'elle reprenoit sa carnation naturelle.—Non, non, reprit-elle, cet arbre ne vaut rien en ménage, abattons-le, et nous élèverons à la place

un temple que nous consacrerons à la bonne foi et à la confiance. — Abattre cet arbre, chef-d'œuvre de l'art d'une puissante fée!.... — Il fut créé pour un vieillard, et non pour de jeunes époux.... — Combien il est devenu précieux depuis la révolution; on y peut oublier tout ce qu'on a vu!... — A l'amertume de vos souvenirs, vous pouvez opposer la constance de Zelphira. — Vous me consolerez de tout, je le sais; mais n'exigez point ce cruel sacrifice. Quoi! craignez-vous donc l'avenir? — Non sans doute; mais, sans redouter cet arbre, je ne l'aime pas. — Donnez-moi une bonne raison de cette répugnance. — Je m'en garderai bien. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il me déplaît. Je hais la magie. — Oui, la magie noire.... — Celle-ci n'est pas si blanche que vous le pensez.... demandez à toutes les femmes.... — Celles qui ressemblent à Canzade seront de cet avis; mais vous!.... vous,

ma Zelphira, si généreuse, si pure!.... — Ah! Zéïneb, regardez là-bas ce palais silencieux et détruit! nous l'avons vu si florissant!.... — Vous vous outragez. Je suis plus équitable, l'avenir ne sauroit m'inquiéter.... — Hé bien, brûlons donc le tulipier. — Ce n'est point pour vous éprouver que je veux le conserver; je vous promets de ne jamais vous y faire monter. — Et si je n'y montois pas chaque jour, ou du moins de temps en temps, seriez-vous bien tranquille? — Je le crois. — Cela est impossible; et comme il m'est infiniment plus agréable de causer et de rêver sur un banc de gazon ou dans un fauteuil, je persiste dans ma demande. — Cette aversion est étrange. Ce bel arbre ne vous fait aucun mal.... — Qu'importe? je songe à celui qu'il peut faire. — Il n'est sévère que pour les personnes vicieuses. — *Sévère;* dites-vous? il les suffoque. La *sévérité* est un peu forte. Enfin, si vous n'abattez

pas cet arbre redoutable, renoncez au mariage; un célibataire peut seul le posséder sans inconvénient. — J'ai promis au respectable Uglan de le conserver toujours. — Adieu donc. » En disant ces mots, Zelphira se leva brusquement, et s'élança hors de l'arbre; Zéïneb y resta, et par le charme attaché au tulipier, n'étant plus distrait par la présence de Zelphira, il tomba dans une douce rêverie qui lui fit oublier cette scène désagréable. Le lendemain il voulut, mais en vain, se raccommoder avec Zelphira; la craintive et prévoyante Zelphira fut inflexible. Zéïneb profita de ses conseils; il renonça à l'hyménée, afin de conserver sans danger le tulipier qu'il avoit refusé de sacrifier à l'amour. Il resta quelques années encore enfermé et caché dans le creux de son arbre; il y seroit encore, si des prodiges plus éclatans que ceux de Nixa ne l'eussent arraché à ses rêveries. Un génie bien-

faisant répandit tout-à-coup sur Ipşar un charme heureux qui fit oublier tous les maux passés, qui éteignit toutes les haines, qui réunit tous les vœux pour la durée du repos et du bonheur recouvré. Zëineb aujourd'hui peut sortir de son arbre sans redevenir malheureux; et lorsqu'il y retourne, il y porte de nobles, de grands souvenirs qui lui rendent plus chères et plus intéressantes la solitude et ses rêveries.

LES SAVINIES,

OU

LES DEUX JUMELLES.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MADAME DE L*******.

C'est à la sensibilité,
A la douce délicatesse;
C'est aux graces, à la finesse,
Aux talens enchanteurs, surtout à la bonté,
Que je veux offrir mon ouvrage;
Sans doute c'est à vous qu'appartient cet hommage.
Je n'oserois le proclamer,
Ce nom si pur.... O mon amie!
Je connois votre modestie,
Je dois craindre de l'alarmer.
Qu'importe, après tout, ce mystère?
Ah! sans effort je puis me taire;
Vous dépeindre, c'est vous nommer.

LES SAVINIES.

Similissima coppia e che sovente
Esser solea cagion di dolce errore.
Gerusalemme liberata, T. Tasso.

Si l'amour s'allume et s'exalte au milieu de la pompe et de l'éclat des sociétés brillantes, l'amitié fidèle naît et se fortifie sur-tout dans le calme de la solitude, et parmi les nations les plus rapprochées de la nature par la simplicité de leurs mœurs. Si deux êtres vertueux, confondant leur existence, ont pu parvenir à s'identifier l'un avec l'autre, une passion fragile ne fut point la cause de ce touchant phénomène; il fallut, pour le produire, le sentiment qui, pouvant naître dès l'enfance, s'enflamme dans la jeunesse, s'affermit dans l'âge mûr, et se prolonge jusqu'au tombeau. C'est au sein de l'inno-

cence que la sympathie et l'habitude ont dû former une telle union dans une retraite obscure, loin du théâtre éclatant et dangereux où l'amour-propre et toutes les passions tumultueuses se disputent les préférences, et s'envient les applaudissemens. Que résulteroit-il de cette amitié parfaite? des peines inévitables et déchirantes, mais des émotions de l'ame à la fois pures et délicieuses, et les sentimens les plus délicats et les plus généreux que le cœur humain puisse éprouver. Tel est le tableau dont je veux tracer l'esquisse. Qu'importe qu'il ne soit pas sous mes yeux? l'imagination et la sensibilité, pour bien peindre, peuvent se passer de modèles: le cœur n'inspire rien d'idéal, il ne sauroit inventer; il devine, il découvre; et si ce récit peut toucher, il est vrai.

Au fond du canton le plus sauvage de la Suisse, à Schindelingue, lieu pittoresque, entouré de bois, de collines,

et coupé par des torrens qui se précipitent des montagnes, on voit encore des ruines d'un château situé sur les bords du lac Laverzer : le voyageur qui parcourt la route d'Einsideln à Zug, ne manque jamais de s'arrêter dans cette solitude, dont l'aspect a quelque chose de frappant. Le château n'est inhabité que depuis peu d'années; chacun de ses vestiges offre encore un souvenir intéressant : on y trouve partout le nom, toujours deux fois répété, de *Savinie;* il fait tout l'ornement d'un cabinet délabré, dont les peintures à fresque présentent, dans tous les panneaux, ces mêmes noms entrelacés ensemble, et couronnés de fleurs : ils sont aussi tracés sur l'écorce de presque tous les arbres; on aperçoit encore, dans l'enceinte qui formoit les jardins, des treillages brisés, couverts de pampres, qui s'étendent sur un banc de pierre portant cette inscription : *Bosquet des Savinies.* Le voyageur attendri aime à

suivre la trace de ces êtres inconnus qui s'aimèrent, et qui vécurent dans ce lieu sauvage. Leur asile, abandonné, dévasté, n'annonce que trop que *les Savinies* n'existent plus; mais on cherche, avec une douce émotion, les monumens champêtres de leur tendresse. A l'extrémité du parc on rencontre une jolie fabrique en ruines; une inscription apprend que c'étoit le *Temple du Bonheur*, élevé par *les Savinies:* trois statues en décoroient jadis l'intérieur; il ne reste plus que les piédestaux, sur lesquels on lit ces noms: *l'Innocence*, *la Jeunesse*, *l'Amitié*. Ce *Temple* ruiné *du Bonheur* conduit à une allée de saules, au bout de laquelle se trouve un tombeau;.... c'est celui *des Savinies*. Leurs cendres réunies reposent sous un rocher couvert de mousse, qui s'élève sur le bord du lac, et qui se réfléchit sur la surface de l'onde..... Deux peupliers furent plantés jadis, le même jour, sur ce rivage : ces deux arbres

jumeaux sont tellement inclinés l'un vers l'autre, que leurs branches flexibles s'entrelaçant ensemble, forment une espèce de dais au-dessus de la tombe ; ce rocher mélancolique n'est point un écueil, le nautonier de ces pays agrestes ne craint point d'en approcher, et souvent, en le découvrant, il s'oriente sur ces bords déserts : les pâtres de la contrée y trouvent un doux abri, ils se reposent sur la cime du rocher ; là, garanties des ardeurs du soleil par l'ombrage des peupliers, ils dominent la plaine, et, suivant de l'œil leurs troupeaux, ils peuvent veiller sur eux... Et moi aussi, dans mes pénibles voyages, j'ai rêvé sur *le rocher des Savinies ;* j'ai pleuré sur leur tombeau, et j'ai recueilli, dans les chaumières dispersées de Schindelingue, la tradition intéressante qui forme le fond de cette histoire.

Antonia naquit à Genève ; elle eut une sœur aînée qui, seule, obtint l'af-

fection de sa mère : victime de cette injuste prédilection, Antonia passa la plus grande partie de sa jeunesse dans la douleur et dans les larmes. Un parent de sa mère, vivement touché de sa situation, devint son unique confident. Mulsain (c'étoit son nom) venoit rarement à Genève; il attendoit toute sa fortune d'un oncle établi et fixé à Schindelingue, et Mulsain passoit dans cette solitude la plus grande partie de sa vie. Antonia fut entièrement sacrifiée à l'établissement de sa sœur, qui fit un riche mariage. Peu d'années après, la malheureuse Antonia perdit sa mère, et elle se trouva, à vingt-trois ans, orpheline, sans fortune, sans mentor, mais non sans consolation : il lui restoit un ami. Mulsain accourut, il essuya ses larmes; il lui offrit mieux que de l'amour, une estime parfaite, une fidèle amitié. Antonia accepta sa main, et elle partit avec joie pour aller s'ensevelir à jamais dans les rochers de Schinde-

longue. L'aspect de ce lieu sauvage n'attrista point son cœur; le vieil oncle la reçut avec transport, il lui dit : « Vous régnerez ici, et vous serez aimée. » Ce bon solitaire savoit parler aux femmes; et que pouvoit desirer de plus celle qui n'avoit jamais été qu'une étrangère sous le toit maternel?

Ludvil (on appeloit ainsi l'oncle de Mulsain) étoit un vieux célibataire de soixante ans; l'indolence, la paresse et la douceur, formoient le fond de son caractère; il aimoit par-dessus toutes choses le repos et la paix; il n'avoit jamais voulu se marier, dans la crainte de perdre une partie de sa tranquillité. Quoiqu'il fût incapable d'affectation et de fausseté, il étoit l'homme du monde que l'on jugeoit le plus mal : presque toutes les apparences en lui étoient trompeuses; on le croyoit philosophe, parce qu'il vivoit depuis dix ans dans une retraite absolue, et il ne s'y étoit fixé que par nonchalence; il s'y trou-

voit bien, il y restoit. Il avoit l'air sérieux et réfléchi; on le prenoit pour un profond penseur, et il n'avoit médité de sa vie : on pensoit même, en le voyant au milieu de ses rochers et sur les rives de son lac, qu'il avoit quelque chose de romanesque dans le caractère; mais il ne cherchoit les torrens et les ruisseaux que pour jouir de leur fraîcheur; il ne s'oublioit sur les tapis de verdure que pour se reposer et pour dormir. Peu susceptible d'éprouver un attachement véritable, il avoit une aménité et une sorte d'indulgence qui le faisoient passer pour le vieillard le plus sensible. Il ne grondoit point, c'eût été une fatigue; il aimoit mieux pardonner sans explication, que s'émouvoir ou s'ennuyer : un infortuné venoit-il l'implorer, il se hâtoit de le secourir, et sur-tout afin de s'affranchir d'une sensation pénible. On ne se doutoit pas qu'il fût le plus exigeant de tous les hommes; il paroissoit ne dominer

personne, et il enchaînoit tout ce qui l'approchoit : si on le quittoit, il ne se plaignoit point ; mais il avoit l'air si attristé, et quand on revenoit, il étoit si heureux, qu'on se reprochoit la plus courte absence. Il étoit dangereux d'avoir pour lui une attention nouvelle ; il s'en montroit si touché, il en parloit tant, et avec des expressions de reconnoissance qui marquoient si clairement qu'il étoit persuadé qu'on ne manqueroit pas de la renouveler, qu'il n'étoit guère possible d'avoir le courage de tromper son espérance. Enfin, par la disposition de son humeur, il avoit naturellement trouvé un grand secret, celui d'embellir et de cacher l'égoïsme sans dissimulation, et de maîtriser tous ceux qui l'entouroient, non-seulement sans autorité, mais en se faisant chérir.

Ludvil vit arriver Antonia avec une joie sincère : sa gouvernante vieillissoit et devenoit infirme ; ses soins, que l'on regrettoit, alloient être rendus par une

jeune nièce reconnoissante. En effet, le château prit tout à coup un nouvel aspect; il parut plus riant, plus animé; on y trouva subitement plus d'ordre et de propreté; un certain air d'élégance y fit sentir l'influence d'une *maîtresse de maison;* on voyoit, en y entrant, qu'une femme *l'habitoit.* Le vieil oncle étoit mille fois mieux servi, mieux soigné, et chaque jour il répétoit l'éloge d'Antonia; il félicitoit son neveu d'avoir su faire un si bon choix. Au bout de quelques mois, Antonia devint grosse. Douée d'une extrême sensibilité, n'ayant jamais connu l'amour, Antonia desiroit avec ardeur des enfans; elle sentoit d'avance qu'elle les aimeroit passionnément; elle se proposoit d'établir entre eux la plus parfaite égalité; car elle se rappeloit avec amertume tout ce qu'elle avoit souffert de l'injustice de sa mère.

Sur la fin de l'automne de la même année, Antonia mit au jour deux jolies

petites jumelles qui se ressembloient si parfaitement, que l'on fut obligé, dès le moment de leur naissance, de leur mettre une marque différente pour les distinguer l'une de l'autre. Quand elles furent habillées, on les déposa toutes les deux dans les bras de leur mère, qui, un instant après, se trouva seule avec elles. Alors, les regardant avec un sentiment inexprimable de joie et de tendresse : « Innocentes créatures, dit-elle, le ciel, exauçant tous mes vœux, vous a formées pour être aimées également. Ah! je veux à jamais me tromper en vous regardant, et vous confondre dans mon cœur! Je veux que les lois même ne puissent accorder à l'une de vous la plus légère préférence..... J'abolis en vous ce droit d'aînesse qui me fut si funeste.... » En disant ces paroles, Antonia arracha les rubans qui servoient à distinguer l'aînée de la cadette : on arriva dans cet instant, et Antonia déclara qu'ayant changé plu-

sieurs fois de place ses enfans, elle ne savoit plus quelle étoit l'aînée. Le père et l'oncle s'étonnèrent et murmurèrent. Antonia laissa croire qu'elle n'avoit fait qu'une étourderie ; elle fut un peu grondée ; mais la chose étant sans remède, on prit bientôt son parti là-dessus.

Antonia, fidèle à son système d'égalité, voulut que ses filles portassent le même nom. On lui représenta qu'alors on n'auroit aucun moyen de distinguer l'une de l'autre ; elle répondit que c'étoit tout ce qu'elle desiroit. Comme elles étoient nées le 19 octobre, on les appela toutes deux *Savinie*, nom de la sainte du jour de leur naissance. Le même sein, le sein maternel, nourrit à la fois les deux jumelles ; elles furent tellement élevées à s'aimer, qu'elles devinrent inséparables, et que si l'une pleuroit, l'autre aussitôt fondoit en larmes. Cet instinct de la nature et de la sensibilité se manifestoit chaque jour

d'une manière plus touchante; le temps et l'âge ne firent qu'accroître une amitié exaltée par tous les soins d'Antonia, et fortifiée par l'habitude et par la conformité d'inclinations et de caractères. Tout entre elles étoit commun, leurs joujoux, leurs vêtemens, et même leurs punitions et leurs récompenses. Accusoit-on l'une d'avoir fait une faute, la mère punissoit au hasard celle qui se trouvoit sous sa main; et l'enfant, ne fût-elle pas la coupable, ne réclamoit point contre le châtiment; on l'avoit accoutumée à penser qu'elle ou sa sœur c'étoit la même chose : dans ces occasions, elle n'imaginoit pas qu'il fût raisonnable de dire *ce n'est pas moi;* et d'ailleurs, si l'on mettoit sa sœur en pénitence, elle se trouvoit aussi punie qu'elle. Rien ne pouvoit exciter leur jalousie; elles adoroient leur mère, et quoique cette dernière sût parfaitement les distinguer l'une de l'autre, malgré leur extrême ressemblance, elle feignoit

toujours de les confondre ensemble, et de ne jamais chercher à les reconnoître. Si elle en caressoit une, elle disoit : « Je sais bien que je tiens *une Savinie* sur mes genoux, mais j'ignore laquelle : que m'importe, puisque je les chéris également? » L'une avoit plus de mémoire et annonçoit plus d'esprit; on ne leur fit jamais sentir que l'on s'en aperçût : souvent celle qui apprenoit mieux récitoit la leçon de sa sœur; et c'étoit non-seulement sans artifice, mais elle disoit avec naïveté : « Elle n'a pas pu apprendre sa tâche, je l'ai apprise de plus; ainsi cela est égal; » et l'on en convenoit. Antonia, seulement, disoit à l'autre : « Applique-toi donc aussi, afin de rendre quelquefois à ta sœur le même service. » Cette exhortation suffisoit pour donner la plus vive émulation; et les progrès, des deux côtés, furent tels que la tendresse maternelle pouvoit les désirer. Elles se ressembloient si parfaitement, que l'on ne pouvoit faire l'éloge

de la figure de l'une, sans louer celle de l'autre. Elles avoient exactement le même son de voix : écouter chanter l'une avec plaisir, c'étoit les applaudir toutes deux. Elles s'identifièrent si bien ensemble, que les méprises continuelles dont elles étoient les objets, n'eurent bientôt plus le pouvoir de les amuser et de les surprendre : ce n'étoit plus pour elles des erreurs ; il leur sembloit que ne faire d'elles qu'une seule personne, ce n'étoit pas se tromper : le *moi*, entre elles, devint non-seulement inusité, il fut presque entièrement oublié. Antonia leur donna toutes les superstitions de sentiment qui pouvoient accroître encore leur affection mutuelle ; et plusieurs maladies qu'elles eurent ensemble, ne leur laissèrent aucun doute sur la réalité de la *sympathie* physique. L'imagination et la sensibilité fortifièrent en elles ces illusions. Celle qui voyoit sa sœur se heurter ou tomber,

croyoit sentir, et sentoit en effet la commotion du coup : les souffrances ainsi que les plaisirs devinrent des liens de leur amitié, et elles parvinrent par la suite à se persuader entièrement qu'un seul et même fil composoit la trame de leur vie, et qu'indépendamment des regrets et de la douleur, la mort de l'une entraîneroit celle de l'autre, par une loi mystérieuse et irrévocable de la nature. Cette singulière existence charmoit Antonia, effrayoit quelquefois Mulsain, et confondoit Ludvil, qui n'avoit jamais vécu que pour lui-même : « Je n'y comprends rien, disoit-il. — Ah! qu'elles sont heureuses! s'écrioit Antonia. — Mais, répondoit le sage Mulsain, que deviendront-elles si le sort un jour les sépare?.... Hélas! comment s'alarmer quand on jouit avec délices du bonheur le plus pur et le plus légitime? La prévoyance peut-elle s'allier avec une

extrême sensibilité? Ah! sans doute, les femmes doivent se laisser guider par les hommes; eux seuls, en effet, possèdent la sagesse : celui qui peut toujours calculer et bien voir est fait pour gouverner l'autre. »

Antonia étoit la plus heureuse des mères et des épouses; Mulsain l'aimoit tendrement : ils se suffisoient à eux-mêmes; ils vivoient dans la plus parfaite union. Mais le vieux Ludvil étoit souvent mécontent depuis la naissance *des Savinies;* on étoit moins occupé de lui; Antonia consacroit une grande partie de son temps à l'éducation de ses filles : ces dernières donnoient toutes les préférences de sentiment à leur mère et à Mulsain; une espèce de jalousie sans aucune sensibilité tourmentoit en secret le vieillard. On lui prodiguoit toujours de tendres soins, mais il en vouloit d'exclusifs; il devenoit sombre, chagrin; il connoissoit enfin combien l'égoïsme répand d'humiliation sur la

vieillesse. Qu'est-ce qu'un être près de finir, un être qui a perdu sa force, ses agrémens, ses talens, et qui, ne pouvant se contenter d'une douce affection, et d'un juste tribut de reconnoissance, de respect et de vénération, veut encore être toujours préféré, et que tout se rapporte à lui?

Cependant les deux sœurs atteignirent leur seizième année : elles avoient une beauté aussi touchante que régulière; leur ressemblance étoit toujours aussi frappante; les mêmes traits, la même taille, le même son de voix, les rendoient si semblables que, jusqu'alors, l'œil seul d'une mère avoit pu les distinguer l'une de l'autre. Cependant, en les regardant et en les comparant avec une extrême attention, on s'apercevoit que l'une des deux étoit plus belle, et qu'elle avoit plus de grace encore que sa sœur; sa figure entière étoit un chef-d'œuvre de la nature, un tableau parfait dont la seconde ne pa-

roissoit être qu'une charmante copie : cette différence étoit trop délicate pour frapper des yeux vulgaires ou des indifférens. Elevées dans une profonde solitude, elles n'avoient encore vu que leurs parens, des domestiques et de sauvages villageois ; on les avoit regardées sans songer à les comparer. Si elles eussent vécu dans le monde, elles n'auroient eu ni les mêmes caractères, ni les mêmes sentimens ; on eût déjà répété mille fois à chacune, en particulier, qu'elle étoit la plus aimable et la plus jolie ; et chacune aurait fini par le croire, ou du moins par le desirer. Mais, dans leur simplicité touchante, la plus légère idée de rivalité n'avoit jamais pu s'offrir un moment à leur esprit : elles étoient dans cet âge où les attachemens passionnés ont toute la naïveté de l'enfance, et toute l'énergie, toute la généreuse sensibilité de la jeunesse. Oh ! qu'il est doux d'aimer avec une heureuse inexpérience, lors-

qu'on ne croit encore ni à l'inconstance, ni à l'ingratitude! Les Savinies se chérissoient avec une parfaite sécurité : décidées à ne jamais se quitter, elles pensoient que la mort même ne pourroit les séparer, puisqu'elles croyoient que la vie de l'une, même physiquement, dépendoit de celle de l'autre; cette idée produisoit en elles un effet qui avoit quelque chose de magique; car l'attachement à la vie et à sa propre conservation, cette espèce d'égoïsme indestructible, n'étoit en elles que la cause la plus puissante d'un intérêt réciproque et d'un dévouement sans bornes. Elles ne pouvoient mutuellement s'inspirer de la reconnoissance : ce noble sentiment est-il nécessaire à l'amitié? peut-il même s'allier avec une véritable sympathie? On croit ne rien devoir tant qu'on aime, on sent qu'on a tout payé; et quelle reconnoissance pourroient produire les bienfaits et les actions les plus touchantes qui ne sau-

roient étonner, et qu'on n'a jamais regardés comme des efforts pénibles ou comme des sacrifices? Les deux jumelles s'aimoient comme on s'aime soi-même; et l'une, en exposant ses jours pour sauver ceux de sa sœur, eût pensé n'agir que pour elle-même, et n'eût en effet cédé qu'à un mouvement irrésistible. Elles se connoissoient si bien, elles avoient des sentimens si parfaitement semblables, que, sur les choses et sur les personnes, elles ne se demandoient plus leur opinion, elles la savoient toujours d'avance : leur confiance mutuelle n'avoit plus de mérite; elles se devinoient trop facilement pour qu'il leur fût possible de se rien cacher. Toujours ensemble, elles ne pouvoient se quitter un moment sans peine, et se trouver séparées sans inquiétude; l'une des deux, sans sa sœur, n'auroit pu goûter un amusement : loin de jouir d'un beau spectacle, elle n'eût fait que le desirer; sa sœur ne

le voyoit pas !..... Un de leurs grands plaisirs étoit d'aller passer les belles soirées d'été sur le rocher qui prit leur nom, et qui se trouvoit situé sur le bord du lac Laverzer. Antonia, dès les premiers jours de son arrivée à Schindelingue, avoit admiré ce rocher couvert de mousse et de verdure, et dont le sommet offroit une espèce de plate-forme sur laquelle deux personnes pouvoient être commodément assises. On découvroit de là une vue ravissante ; d'un côté l'œil se reposoit sur des prairies charmantes, et de l'autre on dominoit le lac dans toute son étendue ; il baignoit le pied du rocher. Antonia et Mulsain passèrent là souvent des heures délicieuses, et, le jour de la naissance des deux jumelles, Antonia leur consacra ce rocher qu'elle aimoit ; elle fit planter auprès, sur la rive, deux peupliers, et l'on grava sur le roc le double nom de *Savinie*. Les deux sœurs embellirent ce lieu champêtre que la

piété filiale et l'amitié leur rendoient si cher : des rosiers et des lilas formèrent une espèce de couronne autour du rocher; une guirlande de pampre et de chèvre-feuille unit les deux peupliers; et, tous les jours de la belle saison, ces deux arbres protecteurs, doux emblême de la tendresse fraternelle, furent ornés des fleurs les plus fraîches, cueillies dans les jardins et dans les champs; le rocher lui-même fut jonché de feuilles de roses : on dévastoit sans pitié le parterre et la prairie pour le décorer; il ne représentoit plus qu'un prodigieux monceau de fleurs; on l'auroit pris alors pour le trône de Flore. Là, passant des heures entières, les Savinies s'entretenoient de leur bonheur, et formoient d'innocens projets, non pour un avenir éloigné, on n'y pense point quand on est heureux, mais pour le lendemain ou pour le reste de la soirée. Souvent elles chantoient des romances; elles aimoient aussi à con-

templer dans le lac leurs figures semblables, représentées comme dans un miroir sur la surface d'une eau pure et tranquille ; quelquefois l'une des deux seulement, se penchant en avant et se voyant dans l'onde, disoit en souriant : « Ma sœur, je te regarde. — Oui, répondoit l'autre en l'embrassant, oui, c'est bien moi. »

Tous les jours, l'une ou l'autre Savinie, alternativement, faisoit une lecture au vieux Ludvil ; pendant ce temps, celle qui ne lisoit pas se promenoit dans les jardins par l'ordre d'Antonia. Un matin, la jeune Savinie, durant la lecture faite par sa sœur, étoit assise au bord d'un grand bassin d'eau ; elle regardoit un enfant, fils du jardinier, qui jouoit à trente pas d'elle, lorsque tout-à-coup elle le vit tomber dans le bassin, qui n'avoit que trois pieds d'eau de profondeur, mais dans lequel un enfant, dans sa quatrième année, se seroit infailliblement noyé,

si, avec la rapidité de l'éclair, Savinie ne se fût élancée dans le bassin, et n'eût saisi l'enfant au moment où la mère, saisie d'effroi, accouroit pour le secourir. Savinie mit l'enfant dans ses bras; et la mère, pénétrée de reconnoissance, tomba baignée de larmes à ses pieds, en s'écriant : « O ma bonne demoiselle ! que je sache à qui je dois la vie de mon enfant !.... — Quoi ! répondit Savinie, ne sais-tu pas que je suis une *des Savinies ?*..... — Oh ! pardonnez-moi; mais on ne sait jamais laquelle ; donnez-moi un signe pour vous reconnoître et pour vous distinguer de votre sœur....—De ma sœur ! et pourquoi ? — Pour connoître celle qui m'a rendu mon enfant. — Eh ! ma sœur ou moi, n'est-ce pas la même chose ? — Mais pas du tout pour moi. » Cette réponse parut si extraordinaire à Savinie, qu'elle n'y vit que de la simplicité ; elle sourit. « Ma bonne Maria, dit-elle, sois bien assurée que nulle

différence ne peut exister entre les *Savinies*. — Mais c'est vous toute seule qui avez sauvé mon enfant. — Ma sœur à ma place l'eût sauvé de même. — Pourtant c'est vous que je dois aimer. — Ainsi donc tu dois aimer ma sœur. — Pas tant que vous. — Je vois que je ne pourrai jamais te faire entendre raison; mais, écoute, si tu n'aimois pas ma sœur autant que moi, tu ne me paroîtrois qu'une ingrate. — O mon Dieu! je suis si reconnoissante!..... — Dans ce cas, tu aimeras également les Savinies. — Ma chère demoiselle, si, au lieu de vous jeter à l'eau pour mon enfant, vous m'aviez fait du mal, devrois-je en vouloir à votre sœur? — Tu fais là un bien mauvais raisonnement; est-ce que nous pouvons *faire du mal?* est-ce que nous sommes méchantes? — O Dieu! non..... mais enfin, si l'une des deux, si votre sœur l'étoit?... — Hé bien, nous ne serions plus *les Savinies*, nous serions deux personnes dif-

férentes. » Comme elle disoit ces mots, elle se trouvoit à la porte du château, où elle se hâta d'entrer pour aller quitter ses vêtemens mouillés.

Dans l'une des plus belles soirées de l'été, les deux sœurs, assises sur leur rocher, furent témoins d'une scène pantomime qui les toucha vivement. Il y avoit vis-à-vis du rocher, sur l'autre rive du lac, une chaumière isolée, ombragée de tilleuls et entourée d'un joli jardin : les Savinies connoissoient les propriétaires de cette habitation; c'étoit une vieille veuve avec ses deux petites-filles, dont l'une, qui venoit de se marier, devoit ce jour même quitter le rivage, sa patrie, pour aller s'établir à vingt lieues de là, dans le village de son nouvel époux. Les Savinies aperçurent de loin, mais distinctement, la veuve, son gendre et ses filles, qui sortoient de la petite cabane, et qui s'avançoient lentement sur le bord du lac, où la nacelle qui devoit transpor-

ter les deux époux chez eux étoit attachée au tronc desséché d'un vieux saule. La grand'mère et ses filles s'embrassoient en pleurant : la jeune sœur de la nouvelle mariée, au moment de la séparation, s'élança dans le bateau pour serrer encore une fois contre son sein la compagne chérie qu'elle alloit perdre : enfin il fallut se quitter, le bateau s'éloigna de la rive ; la jeune mariée, baignée de larmes, tendoit les bras vers les premiers objets de sa tendresse, et vers la paisible chaumière où restoit son berceau, et, livrée à l'inconstance des lacs orageux de ces contrées, elle abandonnoit le doux asile où s'écoulèrent dans l'innocence les années les plus heureuses de sa vie, pour aller chercher un pays inconnu avec le saisissement d'une vague inquiétude sur un avenir incertain.... Ce spectacle émut profondément les Savinies. « Hélas ! dit l'une des deux, que je la plains, cette infortunée que l'on

arrache ainsi de la demeure maternelle! O ma sœur! que deviendrions-nous si l'on nous séparoit?... — Peux-tu nous comparer à des sœurs qui ne sont pas jumelles? quel est le barbare qui voudroit nous séparer? — Nous n'avons qu'une même destinée : si nous changeons d'état, le même jour, le même autel recevra nos sermens, et nous ne quitterons jamais le toit paternel. »

Comme elle disoit ces paroles, elle aperçut de loin une barque qui voguoit de leur côté : le temps étoit orageux et la barque agitée, car un vent assez fort venoit de s'élever (1). Bi[illegible] on distingna dans cette nacelle batelier, et un jeune hom[illegible] tournure agréable et bien mis. Cependant le ciel s'obscurcissoit et se couvroit de nuages d'un rouge foncé, d'où

(1) Les lacs de la Suisse sont très-dangereux; des bateaux y périssent souvent.

s'échappoient des éclairs qui, répétés dans le lac, sembloient s'y prolonger et le sillonner d'une lumière éclatante et rapide. Les eaux, en réfléchissant les couleurs tranchantes des cieux et la forme ondulée des nuages, offroient l'aspect effrayant d'une mer de feu, dont les vagues, horriblement agitées, paroissoient devoir engloutir ou consumer la barque fragile qu'elles portoient. Les Savinies faisoient des vœux ardens pour le salut de ce petit bateau : pénétrées de frayeur et de la plus tendre compassion, toutes les deux en même temps se mirent à genoux pour implorer le ciel en faveur de ces infortunés près de périr.... Sans leur attitude suppliante, on les auroit prises pour les divinités protectrices de ces rives sauvages.... Tout à coup le vent redoublant avec impétuosité, la barque chavira à cinq cents pas du rocher..... Les Savinies poussèrent de lamentables cris; mais elles virent aus-

sitôt le jeune homme, qui nageoit parfaitement, reparoître sur l'onde : alors l'une des deux descendit rapidement du rocher pour aller chercher du secours ; l'autre resta afin d'inviter l'étranger à venir se reposer dans leur château. Cependant l'inconnu, près d'atteindre le rivage, retourna la tête derrière lui, et voyant que le vieux batelier n'avoit plus la force de nager, il fut à son secours, le saisit par le bras, ne le quitta plus, et jouit du double bonheur d'échapper à un grand danger et de sauver son semblable. Il prit terre au pied du rocher. La tremblante Savinie, transportée de joïe, fit une touchante exclamation ; l'étranger leva les yeux.... Quelle fut sa surprise en apercevant la plus charmante personne qu'il eût jamais vue, sur ce trône majestueux de fleurs qui paroissoit suspendu sur le lac!.... Il mit un genou en terre, et Savinie, avec toute l'ingénuité de l'innocence et toute la

sensibilité de l'intérêt le plus tendre, lui tendit les bras : elle sourioit, et ses pleurs inondoient encore son visage.... « Être céleste ! s'écria l'étranger, tes larmes coulent pour moi ; ah ! ce sont tes vœux qui m'ont sauvé.... » Dans ce moment, l'autre Savinie accourut sur le rivage avec des domestiques et ses parens, qui, inquiets de leurs filles durant cet orage, étoient venus les chercher. Savinie les avoit rencontrés à peu de distance du rocher, et elle les amenoit avec elle, en les devançant, car elle couroit avec rapidité. L'étranger, toujours à genoux, avoit les yeux fixés sur la Savinie du rocher ; elle lui parloit, il l'écoutoit avec un sentiment d'adoration, lorsqu'il entendit tout près de lui cette voix si jeune et si douce l'inviter à se rendre au château. Il se lève en tressaillant, et il reste pétrifié d'étonnement en voyant à côté de lui l'autre Savinie.... Il reporta ses yeux sur le rocher ; il

y retrouva la même figure.... O ciel! s'écria-t-il, la nature, contente de son ouvrage, a donc voulu le recommencer une seconde fois, et elle a produit deux chefs-d'œuvre semblables!.... »

Antonia et Mulsain s'approchèrent dans cet instant de l'étranger, qui leur apprit qu'il étoit Génevois, qu'il faisoit, pour son plaisir, le tour de la Suisse, et qu'il se nommoit Valrive. Mulsain connoissoit et estimoit ses parens; il fut charmé de recevoir ce jeune homme, qui avoit les manières les plus nobles et la figure la plus intéressante. On se hâta de se rendre au château, où tous les soins d'une bienfaisante hospitalité furent prodigués à Valrive et au vieux batelier. Cependant Valrive ne se lassoit point de contempler les deux jumelles; il vouloit reconnoître celle qui avoit reçu son premier hommage, et dont il avoit vu couler les larmes; mais il

lui fut impossible de la distinguer de sa sœur, et personne ne pouvoit la lui désigner : on répondoit à ses questions, *qu'elles n'avoient point de surnoms, qu'il n'y avoit point d'aînée*..... Il ne revenoit pas de sa surprise..... On se mit à table; Valrive se plaça vis-à-vis des deux jumelles, et à force de les regarder attentivement et de les comparer, il parvint à découvrir cette légère différence qui se trouvoit entre leurs visages. Charmé de voir enfin que l'on pouvoit faire un choix entre elles, il desira vivement que la plus belle fût la Savinie du rocher.... Il s'approcha d'elle après le souper, et, d'une voix basse et timide, il lui dit qu'il n'oublieroit jamais la sensibilité qu'elle avoit montrée lorsque, *pour la première fois, il l'avoit vue sur le rocher*.... Savinie convint qu'elle n'avoit jamais été plus attendrie. A cette réponse, Valrive tressaille de joie; il retrouve avec certi-

tude celle qu'il cherchoit, et il est sûr de ne plus la confondre désormais avec sa sœur..... Cependant Savinie, par réflexion, lui demande comment il peut deviner que c'est elle qu'il a vue d'abord. « Ah! répondit-il, les yeux peuvent tromper, mais le cœur ne sauroit se méprendre. » A ces mots, Savinie, étonnée, interdite, rougit et garde le silence. Dans ce moment, sa sœur s'avançoit vers elle; Valrive se hâta de parler d'autre chose. Valrive, malgré les fatigues de la journée, passa la nuit entière sans fermer l'œil; il ne pensoit qu'à la Savinie du rocher; il l'aimoit déjà passionnément : faut-il s'en étonner ? il étoit si jeune, et à cet âge, rien ne fait naître promptement l'amour comme une première entrevue singulière et romanesque.

Le lendemain matin, Valrive vit un grand mouvement dans le château; il apprit qu'Antonia s'étoit trouvée fort mal dans la nuit; qu'elle avoit

une grosse fièvre et du délire : il fut trouver le vieillard maître du château, pour lui exprimer combien il seroit affligé de quitter ceux qui l'avoient reçu avec tant de bonté, avant qu'ils fussent rassurés sur un tel sujet d'inquiétude. Ludvil, effrayé déjà de la tristesse répandue dans la maison, fut enchanté d'y garder un jeune homme aimable, qui du moins ne seroit pas profondément affecté de l'état alarmant d'Antonia. Quand on ne partage pas une douleur générale, on éprouve une secrète humiliation et une sorte de désœuvrement plus insupportable peut-être que le chagrin même : il faut s'abaisser à feindre; on reconnoît malgré soi que l'égoïsme a quelque chose de honteux et de vil. Il ne suffit pas alors de le cacher sous des formes aimables, obligeantes ; il faut montrer une vive sensibilité, et l'on a beau s'exercer dans cet art, on ne le possèdera jamais : on envie ceux qui

pleurent sans effort, et on voudroit sourire, afin de paraître naturel; on devient étranger à tous ceux qui sont plongés dans une profonde affliction, on n'entend point leur langage, on ne sait point leur parler, on les importune, on les blesse sans le vouloir; on se trouve tout à coup isolé, et il est affreux de l'être, même parmi les infortunés. Dans cette situation, on est trop heureux de rencontrer un indifférent avec lequel on peut, de temps en temps, se reposer d'une si pénible contrainte. Ludvil accueillit donc de très-bonne grace la demande de Valrive : « Restez avec nous, lui dit-il, vous me charmerez; je suis accablé d'inquiétudes, j'ai grand besoin de me distraire un peu : tous les soirs nous jouerons aux échecs; » car sur-le-champ le vieillard pensa que Mulsain ne feroit plus sa partie, du moins pendant sept ou huit jours, et il admira la Providence, qui, pour le rempla-

cer, avoit fait échouer Valrive sur les bords de Schindelingue.

Cependant les deux sœurs, également attachées à leur mère, étoient enfermées dans sa chambre; et baignées de larmes au chevet de son lit. Elles ne s'occupoient que de leur douleur; elles voyoient cette mère chérie dans un état dangereux, nulle autre idée ne se mêloit à cette accablante pensée; le souvenir de ce jeune étranger qui, la veille, leur avoit paru si aimable, étoit entièrement effacé de leur mémoire. Le médecin qu'on avoit envoyé chercher, vint le soir; il rassura un peu la famille alarmée, en disant qu'Antonia n'étoit point en danger; néanmoins il déclara que la maladie seroit longue; et le lendemain, quoiqu'Antonia n'eût pas encore repris toute sa connoissance, il la trouva beaucoup mieux, et il répondit de sa vie. Alors les Savinies se rappelèrent le jeune étranger; elles apprirent avec joie qu'il étoit toujours dans le château.

Celle qu'il aimoit le rencontra l'après-midi; il la regarda fixement, et en cherchant à la reconnoître, il lui parla d'Antonia avec une extrême sensibilité. Savinie, profondément attendrie, l'écoutoit en silence, et ses pleurs coulèrent doucement sans qu'elle s'en aperçût. « Ah! c'est elle, s'écria Valrive; je la reconnois à ces larmes touchantes... c'est la Savinie du rocher.... c'est celle que j'ai vue pleurer pour moi!... — Ma sœur pleureroit de même en vous écoutant. — Ah! je ne veux toucher que vous..... » Ces mots firent palpiter le cœur ingénu de Savinie; c'étoit la première fois qu'elle éprouvoit une sensation agréable, en se voyant préférée à sa sœur : ce mouvement si nouveau ne l'étonna point, elle ne le remarqua pas. La jeunesse ne réfléchit point quand elle est vivement émue; toute entière au sentiment qui l'anime, elle oublie alors tous les autres : souvent on l'accuse à tort d'inconstance; une impres-

sion nouvelle ne détruit pas en elle les impressions déjà reçues ; mais elle en suspend l'effet : à seize ans, avec une telle ignorance, une ame sensible et une imagination exaltée, tous les mouvemens du cœur sont passionnés, et le premier enchantement de l'amour peut facilement affoiblir celui de l'amitié.

Valrive, éperduement amoureux, confia le soir même son secret à Ludvil, qui s'étonna qu'il eût pu choisir entre deux objets si semblables. Valrive étoit riche, indépendant, âgé de vingt-cinq ans et son maître. Ludvil l'assura qu'il obtiendroit sans peine le consentement de Mulsain et d'Antonia ; mais que ce seroit à condition de se fixer à Schindelingue. Le vieillard, pour l'intérêt de ses plaisirs, le desiroit vivement lui-même, et Valrive s'y engagea. Ludvil lui dit encore qu'il falloit trouver un mari pour l'autre Savinie, parce qu'Antonia vouloit absolument marier ses deux filles en même temps. Valrive ré-

pondit qu'il avoit un cousin-germain, son ami intime, jeune, aimable, maître de sa fortune et sans engagement, et que d'avance il répondoit de lui.

Le jour suivant, Antonia se trouva si bien que, contre l'attente même du médecin, elle fut en état de se lever et de passer la journée sur une chaise longue; mais elle étoit d'une foiblesse extrême; et quoiqu'elle eût toute sa connoissance, elle n'avoit pas encore repris sa mémoire, et elle ne conservoit qu'une idée très-confuse de tout ce qui s'étoit passé depuis quelques jours. Elle dormit durant presque toute l'après-midi, et les Savinies passèrent ce temps chez Ludvil avec Mulsain, le médecin et Valrive : ce dernier vit aisément que celle qu'il aimoit partageoit ses sentimens; mais il ne s'aperçut pas qu'il avoit produit la même impression sur le cœur de sa sœur. Les deux jumelles étoient si étroitement unies, que l'amour ne pouvoit atteindre l'une sans

blesser l'autre; elles ignoroient jusqu'au nom de la passion qui les séparoit; elles ne se firent point de confidence, mais elles ne s'entretenoient que de Valrive : accoutumées à penser toujours de même, elles ne s'étonnoient point d'avoir la même opinion et le même langage; elles parloient de Valrive avec enthousiasme, et elles ne s'en aimoient que mieux; car jamais elles n'admirèrent davantage la conformité qui se trouvoit entre leurs goûts et leurs sentimens; jamais cet accord si rare ne leur avoit paru si bien fondé. Elles étoient également satisfaites de l'objet qui les intéressoit : celle qui n'étoit pas préférée pouvoit se faire à cet égard une dangereuse illusion : souvent Valrive se méprit en la voyant, et même lorsqu'il la reconnoissoit, il ne pouvoit jeter sur elle un œil indifférent; elle lui retraçoit ces traits si chéris, il la regardoit comme on contemple le portrait d'un objet adoré :

on le trouve toujours moins charmant que l'original, mais il enchante encore. Si sa sœur étoit absente quelques momens, Valrive aussitôt se rapprochoit d'elle et lui parloit, ne fût-ce que pour entendre le son de sa voix; cette voix si douce pénétroit jusqu'au fond de son cœur; alors sans rien feindre, il exprimoit par son ton et par sa physionomie un amour qu'il n'éprouvoit pas, et sans le vouloir il trompoit, il séduisoit l'innocence et la sensibilité.

La santé d'Antonia se rétablit beaucoup plus promptement qu'on ne l'avoit espéré: au bout de quelques jours elle fut en parfaite convalescence. Ludvil lui fit part, ainsi qu'à Mulsain, des propositions de Valrive; le vieillard, qui souhaitoit ce mariage, assura même que la Savinie demandée avoit de l'inclination pour Valrive. « Et l'autre? reprit Antonia avec inquiétude. — Oh! répondit Ludvil, nous avons un mari pour elle, un parent de Valrive qui

veut se marier, et qui cherche une femme bien jeune, bien innocente, et assez raisonnable pour préférer la campagne à la ville. Valrive est certain qu'il recevra avec transport la main de notre Savinie, car il lui a écrit à ce sujet, et il a reçu sa réponse. Ce jeune homme n'osoit espérer tant de graces avec tant de simplicité; il ne demandoit point de fortune, et il en trouvera; enfin, épouser la sœur de la femme de son ami, met le comble à son bonheur. » Antonia et Mulsain promirent de donner leur consentement aussitôt qu'ils auroient interrogé leur fille. Cette dernière, aimée de Valrive, étoit aussi la Savinie qu'Antonia préféroit en secret, quoiqu'elle eût pour l'autre une vive affection : elle sut gré à Valrive d'avoir choisi celle qui n'étoit distinguée de sa sœur que par des nuances si délicates, et pensa que pour cette fois l'amour étoit aussi clairvoyant que la tendresse maternelle.

Antonia, le jour même, consulta ses [illegible], qu'elle entretint séparément. Celle qui devoit épouser Valrive montra beaucoup de surprise, de saisissement et de joie; ensuite, tout à coup elle s'écria : *Et ma sœur!* Antonia répondit qu'on lui destinoit pour époux un jeune homme charmant, parent de Valrive et son ami. Antonia ajouta qu'il arriveroit incessamment, et que les deux sœurs se marieroient le même jour. L'autre Savinie pâlit et resta pétrifiée, quand on lui annonça le mariage de sa sœur et le sien. « Du moins, dit-elle, si Valrive avoit un frère jumeau!.... » Antonia comprit tout le sens de ce mot naïf; mais elle se persuada qu'une impression si nouvelle s'effaceroit aisément, et que ce cœur, si neuf encore, s'attacheroit avec la même facilité à l'époux qu'on lui destinoit. La jeune infortunée répondit avec une douceur et une soumission qui ressembloient à la tranquillité. An-

tonia s'y méprit; elle n'avoit jamais connu l'amour. Les paroles furent réciproquement données et reçues. Valrive se jeta aux pieds de sa chère Savinie; il lui fit entendre pour la première fois le langage passionné de l'amour, et l'on n'y répond jamais mieux que lorsqu'on ne l'a jamais parlé. Cette soirée fut pour tous les deux un véritable enchantement. Valrive demanda à *sa promise* (1), la permission de l'appeler désormais *Léonie* (il s'appeloit *Léon*) : « Car, ajouta-t-il, mon épouse et notre sœur ne peuvent plus porter le même nom : toujours réunies l'une et l'autre par la même tendresse, il faut néanmoins que l'on puisse maintenant les désigner.... — Le permets-tu? dit l'une des jumelles en se tournant vers sa sœur. — Ah! répondit la triste Savinie, ne te donnera-t-on pas

(1) C'est ainsi qu'on appelle, en Suisse et en Allemagne, celle qu'on doit épouser.

bientôt un nom plus cher? — Aucun nom ne peut m'être plus cher que celui de *Savinie*. — Ah! déjà l'on ne te désigne plus qu'en disant, *celle qui est aimée de Valrive!*... Appelle-toi *Léonie*.... » En disant ces mots, elle baissoit ses yeux qui se remplissoient de larmes. Sa sœur ne s'aperçut pas de son trouble; elle regardoit Valrive, elle ne voyoit que lui, et elle accepta le nom de *Léonie*, que depuis cet instant tout le monde lui donna. Il fut convenu que Valrive partiroit sous peu de jours pour Genève, avec Mulsain, pour aller chercher des papiers nécessaires, et son ami qu'il devoit amener à Schindelingue. En attendant, Valrive passoit les journées entières auprès de Léonie. Tous les matins, afin de pouvoir la reconnoître de loin, il lui donnoit un gros bouquet qu'elle attachoit sur son sein, et Savinie, qui aimoit les fleurs, ne voulut plus en porter. Elle fuyoit sa sœur sous

prétexte de la laisser en liberté causer avec son amant. Elle éprouvoit le supplice affreux d'une double jalousie; elle aimoit Valrive, mais elle chérissoit Léonie : ce premier sentiment de son cœur étoit en elle le plus profond et le plus vrai; elle envioit le bonheur de sa sœur, et cependant elle eût mieux aimé mourir que de le troubler; elle s'affligeoit sur-tout de voir Léonie toute entière à l'amour, se passer d'elle, et lui préférer l'objet d'un attachement si nouveau. Enfin il lui semblpit que sa sœur étoit perdue pour elle, que tous les liens d'une amitié si tendre étoient brisés; elle se trouvoit seule et délaissée; et, pour comble de maux, elle se reprochoit comme un crime son penchant involontaire pour Valrive, et elle étoit forcée de cacher ses peines et d'apprendre à dissimuler.

Un jour, assise sur un banc, dans le parterre, elle aperçut la jardinière qui passoit; elle l'appela, et la faisant

placer à côté d'elle : « Écoute, ma bonne Maria, lui dit-elle, ma sœur m'avoit défendu de te dire à laquelle de nous tu dois la vie de ton enfant; mais à présent tout est changé.... je puis te révéler ce secret. — Hé bien, parlez; je serai si heureuse de le savoir!.... Je vous aimerai toujours toutes deux; mais celle qui a sauvé mon enfant!.... — Ah! oui, c'est celle-là qui est née pour être aimée! c'est ma sœur.—Votre sœur? et comment la reconnoîtrai-je? — On ne me confondra plus avec elle... ma sœur s'appelle Léonie! il n'y a maintenant qu'une Savinie, ou, pour mieux dire, il n'y en a plus!.... — Votre sœur a beau changer de nom, on la prendra toujours pour vous.... — Non, Maria, nous ne nous ressemblons plus à présent.... tu la reconnoîtras au bouquet qu'elle porte toujours, et sur-tout à sa gaieté, à ses vives couleurs. — Des couleurs! vous en aviez toutes deux de si belles!.... mais c'est vrai que vous n'êtes

plus si vermeille. — Enfin, Maria, je veux que tu connoisses ta bienfaitrice. Je pouvois autrefois te laisser ton incertitude.... l'une ou l'autre, c'étoit la même chose.... aujourd'hui je dois céder à Léonie toute ta reconnoissance... aujourd'hui, me taire seroit un vol!.... Cependant ne lui dis pas que j'ai parlé, peut-être en seroit-elle fâchée; tu pourras le lui dire un jour quand elle sera mariée; jusque-là garde-moi le secret. » En disant ces paroles, Savinie se leva, et continuant sa promenade solitaire, elle sortit du jardin. Sa rêverie la conduisit sur le bord du lac : elle monta sur le rocher; elle jeta les yeux sur l'autre rive, et elle aperçut sur le seuil de la chaumière la petite fille de la vieille veuve, qui s'entretenoit gaiement avec un jeune pâtre assis à ses pieds sur une pierre : le berger paroissoit oublier ses chèvres qu'il avoit amenées là sans songer à leur subsistance, et qui, dispersées sur cette plage sablonneuse,

y cherchoient en vain leur nourriture ordinaire. « Cette jeune fille, dit Savinie, est déjà consolée de l'absence de sa sœur, et moi je ne m'accoutumerai jamais à penser, à rêver, à vivre sans la mienne!.... Oh! qui m'eût dit qu'une amitié si tendre deviendroit un tourment pour moi! qui m'eût dit que je viendrois sur *le rocher des Savinies* gémir et me plaindre sans ma sœur, et m'affliger d'une peine qu'elle ignore!... Voilà sa place : elle étoit là; depuis notre enfance elle y fut à mes côtés.... maintenant m'y voilà seule! et quand elle y viendroit encore, ce ne seroit plus ma Savinie : ces peupliers ne sont plus notre emblême, ce rocher n'est plus le nôtre, c'est celui de Léonie; oui, c'est le sien!.... C'est là que Valrive la vit pour la première fois; c'est là qu'il jura de n'aimer qu'elle. Je ne suis plus ici qu'une étrangère; je n'ornerai plus de fleurs ce lieu jadis si cher; mais tous les jours, en secret,

j'y reviendrai pleurer encore.... O toi, dont l'existence sera toujours attachée à la mienne, ô ma sœur! peux-tu te croire heureuse quand je souffre? Faut-il t'exprimer mes douleurs pour t'en instruire? ne sais-tu plus me deviner!.. Il est vrai que, dans les premiers momens d'une extrême surprise, je n'ai point partagé ton bonheur; ce mouvement contre la nature a-t-il donc rompu les nœuds de la sympathie qui nous unissoit! Non, il n'est pas possible; non, mon cœur n'est point changé: le tien pourroit-il l'être?... » En faisant ces tristes réflexions, la malheureuse Savinie mit ses deux mains sur son visage inondé de pleurs : elle ne vouloit plus voir les objets qui l'entouroient, ni la jeune fille et le pâtre qui paroissoient s'entretenir de leurs amours, ni le lac, qui lui rappeloit trop vivement le souvenir touchant du naufrage de Valrive, ni le rocher et le siége de mousse que sa sœur n'occupoit plus.

Elle étoit ensevelie dans une rêverie douloureuse et profonde, lorsqu'elle entendit marcher sur le rivage : c'étoit Valrive qui cherchoit Léonie; il crut la voir en apercevant Savinie en larmes sur le rocher; il pensa qu'elle s'attendrissoit en se retraçant leur première entrevue, il tombe à genoux; Savinie tressaille en disant : « Éloignez-vous, ce n'est pas elle. » Valrive étonné monte sur le rocher, s'assied à côté d'elle et la questionne avec un tendre intérêt. Savinie, vivement émue de l'erreur qu'elle a causée et du regard si passionné qu'elle a recueilli, ne répond d'abord que par des larmes; ensuite elle dit qu'elle est inquiète de son avenir, qu'elle a des craintes sur l'époux inconnu qu'on lui destine. Valrive répète avec enthousiasme l'éloge de son ami. « Vous m'avez déjà fait tous ces détails, dit Savinie; votre ami sans doute est aimable et vertueux, mais saurai-je lui plaire? m'aimera-t-il? —

Ce doute peut-il être sincère? — Ah! je dois l'avoir!... — Ma chère Savinie, vous serez adorée.... — Vous ne sauriez me le persuader!.... » Valrive voulut encore reparler de son ami; Savinie soupira, ne l'écouta plus; et se levant, elle descendit avec lui du rocher.

Deux jours après, Valrive partit avec Mulsain. Ce départ accabla Léonie. Savinie, ne partageant que trop ce qu'elle éprouvoit, crut ne sentir que sa douleur....; mais ses peines s'adoucirent en retrouvant sa compagne. Léonie s'affligeoit avec une véhémence qui finit par causer une sorte d'effroi à Savinie, et qui la blessa. « Ma sœur, lui dit-elle, tu pleures comme je pleurerois si l'on nous séparoit. — Ah! répondit Léonie, ne compare notre amitié à nul autre sentiment. — Cependant tu te désespères, et Savinie est près de toi.... Comme il a changé notre destinée, cet étranger qui te fait verser tant de larmes!... — Quel nom tu lui donnes!...

Celui que j'aime est-il un étranger pour toi?...—J'étois si heureuse avant de le connoître!... Hé bien?—Hé bien, te suis-je toujours aussi chère?» A cette question inattendue, la surprise la plus douloureuse se peignit sur tous les traits de Léonie. « Grand Dieu! s'écria-t-elle, ma sœur ne sait plus lire dans mon ame! elle a besoin de m'interroger, elle doute de moi, elle m'accuse! .... elle est jalouse de mes sentimens pour Valrive!.... Écoute, je l'aime, en effet, ce jeune homme dont je pleurai la mort avant d'avoir pu distinguer sa figure, dont j'admirai le généreux courage avant de savoir son nom: ce jeune homme vertueux et sensible que j'ai vu se plonger dans les flots, exposer ses jours pour sauver ceux d'un pauvre batelier, je l'aime; mais s'il falloit, pour ton bonheur, pour ta tranquillité, te sacrifier mon amour, je renoncerois à Valrive, sans doute avec douleur, et cependant sans

mérite et sans effort. En faisant tout pour toi, je ne ferai jamais que céder à un mouvement irrésistible, que me soumettre à la nécessité....—O ma sœur! interrompit Savinie en se jetant dans ses bras, pardonne!... je sens enfin combien je suis coupable...» Ses sanglots lui coupèrent la parole. Léonie voulut en vain la consoler; plus elle montroit de tendresse, plus elle augmentoit l'amertume de ses remords. Savinie pensoit avec horreur qu'elle étoit en secret la rivale de cette sœur si chérie et si digne de l'être; qu'elle passeroit sa vie avec celui qu'elle ne pouvoit aimer sans crime, et qu'elle le compareroit sans cesse à l'époux qu'elle acceptoit avec tant de répugnance. Enfin, le comble du malheur pour elle étoit de se trouver forcée de cacher un secret à Léonie. « Quoi! disoit-elle, je dissimule avec ma sœur, je la trompe! elle me découvre toujours son ame toute entière, et moi,

je n'ai plus de confiance en elle!.... hélas! elle peut me laisser lire dans son cœur, ce cœur si pur n'a rien à déguiser.... : elle peut avoir toujours la même franchise... Quoi! ma sœur a des vertus que je n'ai plus! l'éloge de ma sœur ne sera plus le mien! que dis-je? il me fera rougir, il m'accablera! je me dirai : Nous ne nous ressemblons plus! »... En se livrant à ses rêveries douloureuses, Savinie répandoit des torrens de larmes : le chagrin qui la dévoroit altéra si sensiblement sa santé, qu'Antonia et Léonie s'alarmèrent vivement de sa pâleur et du changement de sa figure : on la questionna; elle répondit que l'attente de l'arrivée d'un époux qu'elle ne connoissoit pas, lui causoit une inquiétude insurmontable. On écrivit à Mulsain et à Valrive pour presser leur retour; mais des affaires particulières qui se multiplioient, les retenoient malgré eux. Cependant Savinie, consumée par une

langueur secrète, dépérissoit chaque jour; elle avoit perdu le sommeil; et, toujours couchée près de sa sœur, elle attendoit avec impatience que Léonie fût endormie, afin de donner un libre cours aux pleurs qu'elle avoit retenus durant la journée. Un matin, au lever de l'aurore, Léonie fut réveillée par le bruit du tonnerre et d'un vent impétueux : les deux sœurs se levèrent, et quand cette violente tempête fut calmée, elles sortirent, traversèrent le jardin, et elles entrèrent dans l'allée qui conduisoit sur les bords du lac. En jetant les yeux sur le rocher, un mouvement involontaire et superstitieux les fit frémir en même temps.... Le vent avoit rompu les deux peupliers plantés le jour de leur naissance : les cimes superbes de ces arbres chéris, que les deux sœurs avoient vu croître, reverdir, s'élever à la même hauteur et s'entrelacer ensemble, maintenant, réunies encore dans ce désastre, ne

tenant plus au tronc que par l'écorce, retomboient dans le lac, et, desséchées et flétries, plongeoient tristement dans les eaux ! Savinie se jeta dans les bras de Léonie. « O ma sœur ! s'écria-t-elle, quel funeste présage !.... — Pourquoi s'en effrayer ? répondit Léonie ; n'annonce-t-il pas un même sort ?... » En disant ces paroles, elle s'assit au pied du rocher ; elle étoit pâle et tremblante. Après un long silence, les deux sœurs se soutenant mutuellement, et n'osant se parler, reprirent lentement le chemin du château ; elles entrèrent dans le jardin, et Savinie se trouva si foible et si fatiguée, qu'elle fut obligée de s'arrêter dans le petit pavillon bâti pour les deux jumelles, et auquel on avoit donné le nom de *Temple du Bonheur*. Savinie et sa sœur se reposèrent sur un banc, et Savinie, levant languissamment les yeux, tressaille en les fixant sur l'inscription du temple. « *Le bonheur !* dit-elle..... » A ces mots elle

s'arrêta; ses yeux se mouillèrent de pleurs.... « Mais, reprit-elle, ce lieu fut bien nommé : oui, nous avons goûté le bonheur.... »

« O ma sœur! dit Léonie, y pourrois-tu renoncer, quand je suis toujours la même, et quand tout nous donne la certitude heureuse de ne jamais nous séparer?.... Qu'importe le changement de notre destinée? nous nous aimons, nous ne nous quitterons point..... Que se passe-t-il dans ton cœur oppressé? Tu gémis! penses-tu pouvoir souffrir seule?.... En te taisant tu ne peux que m'ôter mes droits; mais tu ne saurois m'empêcher de sentir, de m'affliger, de succomber au chagrin, de mourir avec toi...— Ah! c'en est trop, s'écria Savinie en se précipitant aux genoux de sa sœur, connois donc ma foiblesse, mon crime et mes remords !... Cette Savinie, qui voudroit avec joie s'immoler pour toi si tu pouvois lui sur-

vivre, cette Savinie, cette moitié de toi-même, entraînée par un sentiment inconnu, dans un moment d'égarement, a séparé son existence de la tienne... elle envia ton bonheur, elle fut ta rivale !... Le croiras-tu ? quand tu bénissois ton sort, je gémissois sur le mien ; quant tu remerciois le ciel.... ô monstrueuse impiété ! je murmurois ; quand je te voyois heureuse, je pleurois.... En rompant l'accord que la nature établit entre nous, je me suis arrachée à moi-même ; ce prodige affreux a brisé mon cœur, a consumé mes jours flétris... mon funeste amour s'est éteint dans mes larmes ; il m'a suffi, pour en triompher, de le comparer à mon amitié pour toi : il ne m'en reste plus qu'un douloureux étonnement, des remords dont rien ne pourra jamais me délivrer. » A ces mots, suffoquée par ses pleurs, elle cesse de parler en pressant avec force contre sa poitrine les genoux de sa

sœur, que la surprise et la douleur rendoient immobile ; enfin, relevant Savinie et la serrant dans ses bras : « Hé bien, dit-elle d'un ton ferme, je l'abjure, ce sentiment qui a troublé ta vie ; je ne le verrai plus, cet étranger dont la présence a désuni nos pensées et nos vœux ; je renonce à l'hymen...—

« Que dis-tu, juste ciel ! interrompit Savinie ; veux-tu me réduire au désespoir ?.... Ah ! qu'il vienne, ce généreux, ce sensible Valrive ! il n'est plus à mes yeux qu'un tendre frère...., et je m'unirai sans peine à son ami ; ton bonheur sera le présage du mien. Eh ! ne pourroit-il pas m'en tenir lieu ? » Savinie s'exprimoit avec toute la véhémence du sentiment le plus vrai : Léonie ne doutoit pas de sa sincérité ; mais ce triste entretien venoit de lui ravir sans retour toute sa tranquillité. Savinie d'abord se sentit soulagée d'avoir tout révélé à sa sœur ; ensuite, remarquant l'insurmontable mélan-

colie et l'abattement de Léonie, elle se repentit d'avoir parlé, et ce regret cuisant la jeta dans le désespoir. Privée de repos, d'espoir et de consolation, l'infortunée succomba tout à coup à ses maux ; son sang s'alluma, une fièvre ardente la mit en peu de jours sur le bord du tombeau. La malheureuse Antonia envoya un courrier à Genève ; Mulsain et Valrive, remplis de douleur et d'effroi, accoururent. Léonie, pâle, échevelée, silencieuse, restoit depuis deux jours immobile, assise auprès du lit de sa sœur ; elle ne versoit pas une larme, ne proféroit pas une parole : elle ne rompit ce silence effrayant que pour interdire à Valrive l'entrée de la chambre de sa sœur, et pour refuser de le voir.

Savinie avoit toute sa connoissance, et ne s'abusoit pas sur son état : dès le jour où l'on fit appeler un médecin, elle voulut remplir tous les devoirs que, dans cet état, la religion prescrit

aux protestans. L'idée de la mort étoit pour elle doublement affreuse ; elle pensoit qu'elle entraîneroit avec elle Léonie dans la tombe.... Un soir, le médecin donnant pour la première fois de l'espérance, Mulsain exigea d'Antonia qu'elle iroit dans sa chambre se reposer quelques heures, et l'on força Léonie de se coucher auprès de sa sœur. Elle se mit au lit, et Savinie la conjurant de fermer les yeux et d'essayer de dormir : « Que crains-tu, dit Léonie, de la fatigue que je puis avoir ? ne sais-tu pas que si tu guéris, je guérirai ? — Oh ! par quel intérêt puissant tu m'attaches à la vie !.... Pourrois-je sans frémir envisager la mort !... Que la suite en est horrible !... Quoi ! je serois condamnée à mourir toute entière !.... Et mon père, ma mère et Valrive, que deviendront-ils ?.... Nos parens ne pourroient nous survivre, tu le sais.... Ainsi donc, à mon dernier soupir, je me dirai : la

tombe où je descends va recevoir encore tout ce que j'aime. Ah ! c'est voir en expirant l'univers se dissoudre!... » La garde-malade interrompit ce funeste discours ; elle s'approcha du lit en rappelant aux deux sœurs qu'elles avoient promis de se taire. Savinie se calma ; Léonie prit sa main dans les siennes, et, glacée par le saisissement et la douleur, elle ferma les yeux et feignit de dormir. Au bout de deux heures, elle sentit la main défaillante de Savinie presser doucement la sienne.... Il y avoit dans ce mouvement une expression de foiblesse et de sentiment qui fit frissonner Léonie.... C'étoit le dernier témoignage d'une amitié si parfaite ; c'étoit un dernier adieu !... La main de Savinie se roidit et se glaça ; Léonie pousse un cri terrible ; elle se soulève, entr'ouvre le rideau, et, à la pâle lueur de la lampe de nuit, elle voit Savinie mourante!.... Au cri déchirant de Léonie, Savinie

entr'ouvre les yeux ; Léonie recueille son dernier regard, et, croyant mourir avec elle, l'infortunée s'évanouit au moment où sa sœur expire.

En reprenant l'usage de ses sens, Léonie se trouva dans la chambre et dans les bras de sa mère. Son père étoit à ses pieds ; elle regarde tout ce qui l'entoure avec un stupide étonnement. « Quoi ! dit-elle, j'existe encore !... » Son père prit la parole pour combattre le préjugé, devenu si funeste, qui persuadoit que la mort de sa sœur entraîneroit inévitablement la sienne ; Léonie retomba sur le sein de sa mère, et ne l'écouta pas. Quand il eut cessé de parler, se soulevant avec effort : « Dans nos jours heureux, dit-elle, nous avons souvent desiré que notre tombeau fût placé au pied du rocher qui porte notre nom.... Hier encore.... *elle* exprima le même vœu !... Je demande que sa dernière volonté soit exécutée.... » On le promit. Alors

Léonie prenant dans ses foibles mains celles de Mulsain et d'Antonia : « Promettez-moi, dit-elle, d'essayer de vivre..... Vous serez deux encore !..... — Promets donc, reprit Mulsain, de vaincre ta douleur pour ta mère; elle pourra, pour toi, surmonter la sienne : veux-tu mettre le comble à ses maux?... — Ah! dit Léonie, c'en est fait déjà !... ne m'a-t-elle pas pleurée en la perdant !..... » On fit coucher Léonie dans la chambre d'Antonia, elle se prêta sans résistance à tout ce qu'on exigea d'elle; mais, touchante et seconde victime d'une sensibilité exaltée, elle étoit frappée de mort..... Elle ne se plaignit point, ne parla plus, et ne montra qu'une seule volonté inébranlable, celle de ne jamais revoir Valrive. Cependant, comme elle n'avoit point de fièvre, et qu'elle consentoit à prendre de la nourriture, on espéra que sa jeunesse, la tendresse de ses parens, et l'amour, pourroient, avec le temps,

la rattacher à la vie. Afin que rien ne lui retraçât l'image de sa malheureuse sœur, on couvrit toutes les glaces, on cacha tous les miroirs de toilette. Elle voulut savoir le jour des funérailles de Savinie, et le lendemain au soir elle se leva, elle essaya de marcher dans la chambre. Elle ouvrit la fenêtre qui donnoit sur le jardin, elle jeta de sinistres regards sur le pavillon des *Savinies*. « Maintenant, dit-elle, l'allée des saules qui conduit du *temple du Bonheur* au *rocher* aboutit à un tombeau !..... Voilà toujours le terme inévitable de la félicité humaine, *un tombeau !*..... Nous l'aurons atteint promptement..... » Dans l'intention d'arracher Léonie pour quelque temps d'un séjour où tout lui rappeloit son malheur, on avoit décidé que l'on partiroit pour Genève aussitôt qu'elle pourroit se lever : elle ne s'y opposa point ; elle consentit à partir le lendemain ; elle témoigna seulement le

desir d'être dans une voiture séparée, seule avec sa mère, et l'on convint qu'elle voyageroit ainsi. Sur le soir, le médecin ayant prescrit un bain pour Léonie, elle desira le prendre tard, et elle voulut absolument coucher dans un cabinet voisin, afin de ne pas troubler le repos d'Antonia. On craignoit tant de la contrarier dans l'état où elle étoit, que l'on cédoit sur-le-champ à toutes ses volontés. Une femme-de-chambre s'enferma avec elle pour y passer la nuit. Léonie se coucha très-tard; la femme-de-chambre, pour lui donner les boissons ordonnées par le médecin, ne se mit au lit qu'une heure avant le jour; Léonie tira ses rideaux, et aussitôt que la femme-de-chambre fut profondément endormie, elle se leva doucement, elle passa dans ses bras une robe de mousseline blanche, sortit du cabinet, descendit un petit escalier dérobé, et se trouva dans le jardin. Le jour commençoit à poindre.

Tout ce qu'on revoit, tout ce qu'on entend pour la première fois, après un grand malheur, paroît d'une affreuse nouveauté; on n'éprouve plus les mêmes impressions, et l'on se rappelle des souvenirs déchirans. Dans une profonde affliction, ainsi que dans l'âge de la décrépitude, on voit toujours les objets tels qu'ils sont, on peut juger encore, et c'est un tourment de plus : ils n'inspirent que des regrets, on a perdu la faculté de jouir; et quand ce changement ne se fait point par gradation, quand il n'est pas opéré par le temps, il est terrible; cette révolution soudaine est accablante.

La douce fraîcheur de l'air du matin, le jour naissant, le ramage des oiseaux, le bruit des torrens qui environnoient le château, produisirent sur Léonie les plus douloureuses sensations. Elle trouvoit toujours la nature aussi belle; mais son charme même n'avoit plus pour elle qu'une

amertume affreuse..... Elle frémit en entrant dans l'allée des saules.... A quelques pas du rocher, elle éprouva un tel saisissement, qu'elle fut obligée de s'arrêter et de s'appuyer contre un arbre; elle apercevoit le tombeau !..... Il étoit au pied de la roche, du côté et sur le bord du lac; une large pierre portant une inscription, et un jeune cyprès nouvellement planté, l'indiquoient..... Le rocher ne présentoit plus qu'un aspect lugubre; il n'offroit que de tristes débris de son ancienne parure, il n'étoit plus orné de guirlandes : on y voyoit encore des rosiers, mais flétris et desséchés par l'orage, et les deux peupliers, dépouillés de leurs rameaux, n'ombrageoient plus le siége de mousse des *Savinies*..... Cependant Léonie s'avance en chancelant; elle approche du tombeau, elle y touche, elle tressaille; sa tête s'égare; elle fixe avec horreur ses yeux sur le rocher; elle croit percer la pierre, et

découvrir dans l'obscurité de la tombe le cercueil de Savinie !..... « C'est donc ici, dit-elle d'une voix étouffée, que tu reposes pour toujours !..... Mais ici même, ton ame immortelle répond encore à la mienne !..... Parle ..... je t'écoute..... » Dans ce moment, Léonie aperçoit près d'elle, du côté du lac, une figure fugitive à moitié cachée, qui lui paroît enveloppée d'un linceul blanc, et qui semble sortir de la tombe; c'étoit son image réfléchie dans les eaux..... Elle frémit; et se penchant vers le lac, elle croit, en se regardant, voir sa sœur pâle, défaillante, les yeux éteints et fixes, telle qu'elle la vit dans les derniers instans de son agonie..... « Dieu ! la voilà ! dit-elle.... O ma Savinie ! ô ma sœur ! tu me tends les bras, tu m'appelles..... ah ! je vais te rejoindre.... » A ces mots, elle retombe sur le rocher; il lui semble qu'une puissance invisible l'entraîne dans le tombeau de sa sœur !..... Ses yeux se

ferment..... la mort l'environne et la frappe..... son sang, glacé par le saisissement et par la douleur, ne circule plus dans ses veines.... elle exhale son dernier soupir. Peu d'instans après, Valrive, qui venoit tous les matins pleurer sur le rocher, arrive et découvre cet horrible spectacle! Cette Léonie qu'il vit pour la première fois dans ce lieu même, cette touchante Léonie, embellie alors par toute la fraîcheur de la jeunesse et tout le charme de la sensibilité, est maintenant décolorée, froide, inanimée!.... Cependant son front, obscurci par les ombres de la mort, offre encore l'empreinte de la candeur et de la modestie, et l'on trouve toujours sur son visage l'expression angélique de la douceur et de la bonté. Valrive, dans le premier mouvement de son désespoir, se seroit précipité dans les eaux de ce lac où il avoit pensé périr, de ce lac un instant avant si cher à son amour. Mais

il se flatte qu'il sera possible peut-être de rappeler Léonie à la vie; il [illegible] dans ses bras, pour la porter au château, celle qui dut être son épouse : durant le chemin il la baigna de larmes, en faisant retentir l'écho des rochers et des montagnes de ses cris lamentables; mais il ne rendit aux infortunés parens de Léonie qu'un corps glacé par la mort, et qui fut déposé dans la tombe de Savinie..... Valrive disparut de Schindelingue et de la Suisse, et n'y revint jamais. La malheureuse Antonia suivit de près ses deux filles au tombeau, avec le remords déchirant d'avoir exalté follement leur attachement mutuel : elle connut, mais trop tard, que les sentimens passionnés les plus pures ont leur danger, ainsi que toutes les affections de l'ame que la raison ne modère pas. Mulsain ne put survivre long-temps à tous les objets de sa tendresse, enlevés par la mort si promptement et d'une maniere si tra-

gique. Ludvil, seul et délaissé, mourut d'ennui. S'il eût vécu davantage pour les autres, sa vieillesse auroit été plus heureuse, et il auroit eu sans doute un ami pour lui fermer les yeux.

Puisque nous sommes mortels, n'aimons pas comme les Savinies....; mais, sur-tout, puisque nous avons besoin d'appui et de société, ne ressemblons point à Ludvil.

SAINCLAIR,

ou

LA VICTIME

DES SCIENCES ET DES ARTS.

SAINCLAIR,

OU

LA VICTIME

DES SCIENCES ET DES ARTS.

TOUJOURS des lectures ! s'écrioit avec humeur le jeune Sainclair ; toujours des vers et de la musique ! toujours des dissertations savantes, et jamais un instant de conversation ! Oui, mon cher Duval, ma patience est à bout, je n'y puis plus tenir. — Quoi ! reprit Duval, toi qui as fait de si bonnes études, et qui m'as toujours montré tant de goût pour les beaux arts, comment ne sais-tu pas apprécier le bonheur d'avoir une famille si distinguée par l'esprit et par les talens ? — Hé bien, mon ami,

il n'existe pas dans toute la ville de Toulouse un intérieur de maison plus mortellement ennuyeux que celui-ci. — Combien tu m'étonnes ! tu sais que lorsque nous étions au collége, nous avions l'un et l'autre à cet égard une opinion bien différente ; tu répétois toujours qu'il étoit bien heureux pour un orphelin d'avoir le baron d'Elbach pour oncle et pour tuteur. — J'aime et je révère mon oncle, et je ne puis parler de mes petits chagrins particuliers qu'au compagnon de mon enfance et de ma première jeunesse, et à mon meilleur ami. Je n'ai même pas cru devoir me permettre, durant notre longue séparation, de t'en dire un seul mot dans mes lettres ; ainsi c'est moins une confidence volontaire que je te fais, qu'un aveu que tu m'arraches. — Mais n'es-tu pas amoureux de ta cousine ? Ce mariage seroit si convenable ! ton oncle le desiroit.... — Sans doute, au fond, j'ai de l'inclination pour Clé-

mence.... — En effet, elle est si charmante!... — Oui, pour les étrangers.... — Comment? — Mon ami, elle a dans cette ville une brillante réputation à soutenir; elle ne songe qu'à l'augmenter; si tu savois combien cette ambition rend une femme insupportable dans l'intérieur d'un ménage! Par exemple, elle te charme dans un concert lorsqu'elle chante et qu'elle joue du piano; tu jouis alors du fruit du travail, et moi j'ai supporté tout l'ennui de l'étude. J'ai entendu pendant des jours entiers déchiffrer et barbouiller, et répéter sans fin l'ariette qui te ravit. D'ailleurs, mon ami, personne ici ne cause; on étudie, on disserte, on récite. — Mais le frère de Clémence, ton cousin Ovide, est un si bon garçon!..... — Oui, grace au ciel, il n'a jamais pu sentir la mesure d'un vers, malgré le nom fameux qu'il reçut en naissant; mais ils en ont fait un botaniste; en outre, c'est le plus impi-

toyable joueur de violon !..... et nous couchons dans la même chambre. Figure-toi qu'il m'est impossible de lire ou d'écrire une heure de suite, avec ce maudit violon dans l'oreille. Ainsi le matin, avant de dîner, je descends dans le salon, j'y trouve Clémence à son clavecin, et tout occupée de sa musique, ou bien elle est enfermée dans sa chambre pour composer sans distraction l'air et les paroles d'une romance ; ma tante, de son côté, fait des traductions et des romans ; mon oncle, enseveli dans son cabinet, médite profondément sur l'antiquité. Pendant ce temps j'erre tristement dans la maison. Enfin on se rassemble pour dîner ; les convives ; tous beaux esprits, arrivent ; on parle littérature ; chacun ne songe qu'à briller ; on ne trouve dans ces entretiens ni variété ni naturel, ni gaieté. Je sais d'avance tout ce qu'on dira, tous les complimens mutuels qu'on se fera, tous les

traits satiriques qui seront lancés contre les auteurs dont on envie les succès. En sortant de table, commurément, Ovide et moi, nous disparaissons pour aller nous promener. En fuyant le bel esprit, je suis poursuivi par la science. J'ignore s'il est vrai qu'Ovide soit, comme on le prétend, le plus grand botaniste du Languedoc ; mais je puis assurer qu'il en est certainement le plus impétueux. Rien ne l'arrête ; il grimpe jusqu'au sommet des arbres pour arracher un lichen qui le tente ; il gravit les montagnes, il se précipite dans les marais, il m'y entraîne. Hier, il pensa me noyer dans un étang ; il s'agissoit de conquérir un nénuphar le plus commun du monde, mais qu'il prenoit de loin pour le *lotus* des anciens..... Essoufflé, couvert de limon, harassé, excédé, je rentre, et c'est pour assister à des lectures !..... Des fragmens traduits de l'anglais par ma tante, des digressions savantes de mon oncle, des vers de

ma cousine.... Ovide, en sa qualité de botaniste, a l'heureux droit de s'endormir impunément; mais on exige de moi une attention soutenue. Il faut vaincre le sommeil, étouffer les bâillemens, cacher l'ennui, il faut écouter!.... Voilà ce que ma tante appelle nos petites réunions de famille..... — Ton oncle a réellement un grand fond savoir; du moins on peut s'instruire en l'écoutant...—Mon oncle est sans doute un savant très-érudit et très-laborieux; mais croirois-tu qu'après quarante ans d'études, il n'a pas encore eu l'idée que l'application utile de la science doive être comptée pour quelque chose? Tout travail lui paroît admirable, lorsqu'il n'est possible de le faire qu'en sachant parfaitement le grec et le latin. Tout ouvrage est solide à ses yeux, lorsque toutes les pages en sont chargées de citations grecques et latines. Quel éloge dans la bouche de mon oncle que ces paroles: Cet homme connoît bien l'an-

tiquité ; cela veut dire, cet homme est rempli d'esprit, de goût et de génie.... Que penseroit-on d'un architecte qui, sur des fondemens de pierre et de marbre, ne bâtiroit qu'un édifice de paille et de roseaux? Tels sont la plupart des savans; tel est surtout mon oncle. Quels écrits a-t-il publiés? Des réflexions sur le *Thau* des Égyptiens (il s'agit de savoir si ce Thau étoit ou n'étoit pas une clé); un discours sur l'*aorasie*, c'est-à-dire, l'invisibilité attribuée par la fable aux dieux du paganisme; une dissertation sur le *nectar* et l'*ambroisie*; une autre dissertation sur la statue du gladiateur, qui, selon lui, ne représente pas un gladiateur, etc., etc. Je crois qu'après avoir traité tant de graves sujets, il pense avoir épuisé tout ce que l'antiquité peut offrir de plus important; aussi, depuis quelque temps, il se rabat sur le moyen âge; il nous a lu, ces jours-ci, deux traités, l'un sur les *mon-*

noies bractéates, et l'autre sur les *reines pédauques*. — Les reines pédauques?.... et sur quel peuple ont-elles régné? — Ignorant, comment ne sais-tu pas que les *reines pédauques* sont les statues gothiques qui représentent des femmes dont l'un des pieds finit en forme de patte d'oie? — Où voit-on cela? — Au portail de quelques vieilles églises. On a beaucoup écrit pour expliquer cette bizarrerie, et mon oncle, après bien des veilles et des recherches, s'est hautement déclaré pour ceux qui reconnoissent dans cette figure la reine sainte Clotilde..... — Il croit que sainte Clotilde avoit des pattes d'oie? — Il ne voit dans ces pattes que des symboles de vigilance. — Pauvre Sainclair! en effet, d'après ce tableau de famille, je conçois que ta journée ne s'écoule pas d'une manière fort agréable. Quoi! jamais d'entretiens familiers, jamais d'effusions de cœur?.... — Eh! mon dieu,

je ne puis me plaindre de leurs sentimens, on me parle avec toute franchise, mais on n'est occupé que du desir de se faire un nom, et la confiance la plus intime ici ne peut jamais dévoiler que les craintes, les espérances et les illusions de l'amour-propre. — Cependant Clémence a du penchant pour toi, j'en suis certain. — Je le crois aussi, mais j'ai un rival bien redoutable.... — Et qui donc? — Versillac. — Un pédant ridicule; le jeune homme le plus dénué d'agrémens, et le plus ennuyeux?.... — Mais il vient de remporter aux jeux floraux un prix de poésie. »

Ce n'étoit point sans raison que Sainclair redoutoit un rival qui venoit d'obtenir la violette d'or; objet, depuis plusieurs siecles, d'une si vive émulation pour tous les jeunes poëtes toulousains. Clémence, au fond, aimoit Sainclair; cependant la gloire littéraire étoit à ses yeux d'un tel prix, qu'elle ne

croyoit faire qu'une action noble et raisonnable, en lui sacrifiant son inclination et ses engagemens. Sainclair étoit aimable et vertueux; mais elle lui trouvoit tant de défauts inexcusables! Il écoutoit si froidement les productions les plus charmantes; il étoit si peu susceptible d'enthousiasme pour les vers! D'ailleurs, que pouvoit-on attendre d'un jeune homme de vingt-deux ans, qui, avec de l'esprit et de l'instruction, n'avoit pas encore fait imprimer une seule page, tandis que Versillac, du même âge, avoit déjà recueilli ses *œuvres*, en rassemblant ses madrigaux, ses fables, ses énigmes, ses charades et ses épîtres, dispersés dans plusieurs journaux, et sur-tout dans l'*Almanach des Muses?* Enfin il n'étoit que trop présumable que Sainclair, avec son insouciance et sa paresse, ne deviendroit jamais un personnage célèbre; ainsi Clémence, autorisée par ses parens à choisir un

époux, étoit au fond du cœur décidée en faveur de Versillac ; et sa mère, qui n'aimoit point Sainclair, la fortifioit chaque jour dans cette résolution.

Cependant Sainclair, malgré sa pénétration et ses craintes, conservoit beaucoup plus d'espérance qu'il n'en montroit à son ami. Le baron d'Elbach, en autorisant formellement l'inclination mutuelle de sa fille et de son neveu, leur avoit dit, à la vérité, qu'ils ne devoient pas se regarder l'un et l'autre comme irrévocablement engagés, parce qu'il vouloit qu'ils eussent le temps de faire à cet égard les plus sérieuses réflexions; mais Clémence avoit fait à Sainclair l'aveu de ses sentimens, et il ne connoissoit pas encore tout le pouvoir de l'amour-propre : c'est une chose que l'expérience seule peut apprendre aux gens modestes et sensibles. Sainclair prit la résolution de cacher à Clémence ses inquiétudes et sa jalousie, persuadé

que le meilleur parti étoit de montrer une confiance sans bornes et une parfaite sécurité. Dans ces entrefaites, l'ami de Sainclair reçut de Paris une lettre qui l'embarrassa beaucoup, et qu'il s'empressa de communiquer à Sainclair. On lui mandoit que l'on sollicitoit pour lui un emploi honorable et lucratif, et l'on ajoutoit que cette grace dépendant d'un homme en place, passionné pour la littérature, ne seroit accordée qu'à celui qui remporteroit le prix proposé par l'académie. « Hé bien, dit Sainclair, c'est l'éloge d'un grand homme, il faut le faire. — Te moques-tu, reprit Duval? — Point du tout.... — Moi faire un éloge académique! — Pourquoi pas? Tant de gens qui ne te valoient pas ont eu du succès dans ce genre! veux-tu t'y distinguer? — Comment? — Sois naturel et raisonnable. Tu paroîtras bien neuf. — Je n'ai, par malheur, que l'espèce de mérite qu'il faudroit pour bien

remplir cette place. Jamais je ne l'obtiendrai; car je sens que je ferois un très-mauvais discours oratoire. — Essaie-le du moins. — Tu seras donc mon censeur, et tu me diras la vérité?— Oh! tu peux y compter. » Cette assurance détermina Duval; il se mit à écrire avec ardeur; et au bout de trois semaines, il apporta son travail à Sainclair, en lui déclarant qu'il trouvoit lui-même son éloge détestable; il avoit raison, et Sainclair n'en disconvint pas; mais tirant de son porte-feuille un petit manuscrit : « Mon ami, lui dit-il, j'ai de mon côté travaillé sur le même sujet : veux-tu m'entendre à ton tour? » A ces mots, Sainclair, déployant son manuscrit, fit une lecture d'une demi-heure, qui causa le plus vif enthousiasme à Duval. « J'imagine, dit Sainclair, que tu devines facilement que je n'ai fait cet ouvrage que dans l'espoir de t'être utile; donne-moi ma récompense en y mettant ton nom. » A

cette proposition, Duval se récria avec toute la chaleur que peut inspirer une juste délicatesse. « Cette espèce de tromperie, reprit Sainclair, est sans doute une indigne action, quand elle est produite d'un côté par un intérêt mercenaire, et de l'autre par une vanité puérile. Mais tous les dons de l'amitié sont honorables; il ne s'agit point ici d'amour-propre; tu n'as pas l'ambition de conquérir une palme académique; tu desires obtenir une place que tu remplirois avec honneur, et qui te mettroit au rang des citoyens utiles. S'est-on jamais fait scrupule en affaires de signer un mémoire rédigé par un autre, toutes les fois qu'on n'a pas eu la capacité de le faire? Je te propose une supercherie beaucoup plus innocente; car tu n'aurois besoin du secours de personne, s'il ne falloit montrer que l'instruction nécessaire pour bien exercer l'emploi que tu vas solliciter; on a la bizarrerie

de ne demander que des talens tout à fait étrangers à cet emploi, ce n'est pas tromper que satisfaire au caprice, quand tu possèdes tout ce que la raison seroit en droit d'exiger. — Mais comment pourrois-je recevoir les éloges que cet ouvrage m'attireroit? — Comme tous les auteurs devroient recevoir les complimens qu'on leur fait, avec embarras, et en tâchant de les abréger.— Non, je ne me résoudrai jamais à te dérober la célébrité que cet ouvrage te donneroit. — Mon ami, ne crois donc pas que la célébrité littéraire puisse s'acquérir si facilement. Pour se faire un beau nom parmi tant de noms estimables et brillans, un premier effort, quelque heureux qu'il puisse être, ne suffit pas; il faut consacrer sa vie à l'étude : ce dévouement est au-dessus de mes forces. Mes goûts et mon caractère m'en rendent absolument incapable; ainsi je n'obtiendrai jamais une grande réputation. — Mais songes-tu

que ce seul succès décideroit Clémence en ta faveur? — Je n'épouserai jamais une femme qui se donneroit à moi par vanité. Si Clémence est capable de sacrifier à son goût pour la célébrité l'homme qu'elle aime depuis son enfance, sois certain que je ne la regretterai pas. » Sainclair fit beaucoup d'autres raisonnemens qui déterminèrent Duval à recevoir l'ouvrage et à le donner comme sa propre production. Peu de jours après, Duval partit pour Paris; il envoya l'éloge historique à l'académie; et il reçut le prix d'une voix unanime. Ce succès, qui eut beaucoup d'éclat, fit sa fortune; il obtint la place que ses amis sollicitoient pour lui. Alors, transporté de joie et de reconnoissance pour son ami, il demanda un congé de deux mois, afin d'aller à Toulouse lui faire part de son bonheur. Le lendemain de son arrivée à Toulouse, le frère de Clémence lui dit en confidence que sa sœur étoit entière-

ment décidée à épouser Versillac, et qu'elle le déclareroit incessamment. A cette nouvelle, Duval crut devoir agir à l'insu de son ami. Il obtint de Clémence un entretien particulier. Un homme, qui venoit de remporter un premier prix décerné par la première académie du royaume, devoit être favorablement écouté. Clémence avoit pris pour lui la plus haute estime; elle le reçut dans son cabinet de musique, et là, Duval commença par exiger d'elle un secret inviolable sur ce qu'il alloit dire, en ajoutant qu'il desiroit sur-tout que Sainclair ne sût jamais l'aveu qu'il alloit lui faire. Ce début émut et surprit beaucoup Clémence: elle imagina que Duval alloit lui faire une déclaration d'amour, et calculant rapidement que la célébrité acquise à Paris est infiniment plus glorieuse que la plus brillante renommée de province, elle méditoit déjà confusément une rupture avec Versillac, lorsque

Duval lui déclara sans détour que Sainclair étoit le véritable auteur du discours qui venoit d'être couronné à Paris. « Maintenant poursuivit-il, préférez-vous un pédant sans génie à l'homme modeste et généreux qui possède un tel talent?.... » A ces mots, Clémence, gardant le silence, parut réfléchir; ensuite, prenant la parole: « Oui, dit-elle en soupirant, je n'en suis point surprise; Sainclair a pu vaincre sa paresse pour l'amitié; il n'en feroit pas tant pour la gloire!..—Enfin n'êtes-vous pas charmée de ce discours?...—Ah! sans doute, mais on ignorera toujours qu'il en est l'auteur.... » Ce mot découvroit une profondeur de vanité qui révolta Duval; il se leva, et prenant brusquement congé de Clémence, il disparut.

Clémence épousa Versillac; elle fut enivrée de gloire le jour de ses noces, on épuisa dans les *épithalames*, et dans les couplets chantés à table, toutes

les allusions, sinon les plus neuves, du moins les plus flatteuses que l'on puisse tirer de la mythologie. Clémence fut comparée à Sapho, aux Muses, dont elle réunissoit tous les talens; son heureux époux fut désigné sous le nom de Pindare, et même sous celui d'Apollon. On ne manqua pas d'appeler sa mère *Minerve*. La fable n'offrant point d'antiquaires, de commentateurs et de glossateurs, l'éloge du baron présentoit plus de difficultés; mais comme il étoit vieux, presque aveugle, et qu'il savoit parfaitement le grec, on en fit un Homère. Le jeune Ovide d'Elbach fut traité plus légèrement; cependant on lui dit que s'il n'eût pas surpassé Tournefort et Linné, il auroit eu tout le talent du poëte dont il portoit le nom.

Ces vers ingénieux causèrent à Clémence le plus vif attendrissement: quels titres d'immortalité!.... Toutes ces louanges devoient être imprimées dans l'*Almanach des Muses*, et même

dans le *Mercure;* on alloit connoître à Paris tous les merveilleux talens de cette illustre et savante famille..... Au milieu d'un tel triomphe, comment se repentir d'avoir sacrifié le penchant de son cœur à la gloire?

Cependant Sainclair, beaucoup plus indigné qu'affligé, partit pour Paris avec Duval. Pendant la route, les deux amis s'entretinrent de leurs projets pour l'avenir. Sainclair dit qu'il étoit décidé à se marier promptement: « Mais certainement, ajouta-t-il, je n'épouserai point une femme célèbre. Je veux une jeune personne, douce, aimable, modeste, qui n'ait aucun talent brillant, et par conséquent aucune prétention *à la gloire;* cela ne sera pas bien difficile à trouver. — Il ne faut pas croire, reprit Duval, que ce soit une chose aussi commune que tu te l'imagines. Nous sommes parvenus à un tel point de *perfectibilité*, que chacun, à Paris, a son genre de réputation plus

ou moins étendue ; toute femme est citée avec un éloge particulier, ou dans sa société, ou dans son quartier, ou dans la ville entière. — Je n'épouserai que celle dont on ne parlera point du tout. — Voilà une idée gothique, et tout à fait passée de mode. — Je veux vivre obscurément dans mon intérieur, dans un petit cercle, et beaucoup à la campagne : je veux être heureux dans mon ménage. Que ferois-je d'une femme célèbre ? Quand je serois malade et qu'elle me soigneroit, je croirois qu'elle prépare un article pour un journal (car ne recueille-t-on pas tous les beaux traits des personnes vivantes ?)—Oui, et des traits qui naturellement devroient être si complètement ignorés, qu'il est permis de soupçonner que les héros et les héroïnes ont l'obligeance de fournir à leurs historiens ces matériaux secrets. — Que ferois-je donc d'une telle femme ? Je frémirois quand je la verrois

écrire ; je soupçonnerois toujours un roman sur le tapis. Je voudrois que ses talens ne servissent qu'à l'agrément de sa famille ; je voudrois que ses aumônes fussent secrètes ; je lui dirois que la publicité dans ce genre ne convient qu'aux personnes d'un rang éminent, qui sont faites pour donner de grands exemples.... — Cependant, mon ami, la célébrité a ses avantages ; on pourroit aujourd'hui, comme les princes, se marier par procuration ; la réputation des femmes fait connoître tout leur mérite, et lorsqu'elles sont jolies, on a leurs portraits au Salon, et même on a pu examiner leur figure entière très-légèrement drapée. Enfin, si l'on a le malheur de perdre une femme célèbre, on jouit du plaisir de la voir renaître et briller sur les théâtres avec Mlles Fanchon, Sophie Arnould, Julie, etc. L'on a la consolation de lire son éloge dans les journaux et dans les dictionnaires historiques. — Tout cela

ne me séduit pas; je veux découvrir et choisir celle qui recevra ma foi, je ne veux pas que la renommée me l'indique. — En cherchant une femme à la fois aimable et obscure, tu ne trouveras que des petits monstres de laideur et de bêtise. » Sainclair prit ce discours pour une plaisanterie; il conçut par la suite qu'il n'étoit pas tout à fait dépourvu de vérité.

Duval demeuroit à Paris, chez ses parens; mais la place qu'il venoit d'obtenir l'obligeant à chercher un appartement plus spacieux, il fut convenu qu'il prendroit, avec Sainclair, une maison à la Chaussée-d'Antin. Sainclair, en attendant, alla se loger dans une auberge. Il arriva le soir; il étoit fatigué, ayant passé les deux nuits précédentes, et il se hâta de se coucher. Il alloit s'endormir, lorsqu'il entendit à travers le mur de son alcove des cris aigus, et tous les accens de la douleur et de la plus violente colère. Il écoute,

et d'après quelques mots entrecoupés qu'il recueille, il juge qu'il a pour voisin un malade dans le délire d'une fièvre chaude. Sainclair espère qu'un accès si terrible épuisera bientôt les forces du malade, et que l'accablement va succéder à cette véhémente frénésie ; mais il fut cruellement trompé dans son attente. Les éclats de voix, les gémissemens, et tous les élans de la fureur et de la rage se prolongèrent jusqu'à cinq heures du matin ; alors le bruit cessa tout à coup. Sainclair imagina que l'infortuné malade succomboit à la violence de cet état affreux, et qu'il venoit d'exhaler son dernier soupir ; il lui souhaita de bon cœur le repos éternel, en pensant que lui-même alloit enfin en goûter un de quelques heures. Dans cet instant l'auberge retentit du son éclatant d'une clarinette ; et le joueur matinal de cet instrument se trouvoit malheureusement logé dans un cabinet qui touchoit

à la chambre de Sainclair; forcé de renoncer au sommeil, le pauvre Sainclair se leva, bien décidé à changer de logement. Il apprit que l'homme qu'il avoit cru malade d'une fièvre chaude, se portoit parfaitement bien, et étoit un jeune acteur qui, devant débuter le lendemain dans la tragédie d'Andromaque, avoit répété les fureurs d'Oreste, durant la plus grande partie de la nuit. Sainclair, maudissant plus que jamais les beaux arts, se promit de quitter le jour même le quartier bruyant du Palais-Royal. Il se rappela qu'un homme de robe de ses parens lui avoit offert de le loger; il l'avoit refusé, parce que cet homme grave et taciturne étoit mortellement ennuyeux; mais en réfléchissant qu'après tout on doit bien dormir où l'on s'ennuie, Sainclair trouva que pour le moment ce logement au Marais, près de l'Arsenal, lui convenoit mieux que tout autre. « Du moins, dit-il, je serai là

tranquille; mon hôte, occupé d'études sérieuses, et renfermé dans son cabinet, ne troublera pas mon repos. » Rempli de cette douce idée, Sainclair, après le dîner, se rendit dans la rue Neuve Saint-Paul, chez le président de***, qui parut charmé de le recevoir. A huit heures et demie on servit un petit ambigu. « Vous voyez, dit le président, je vis comme nos pères; il y a trois cents ans que dans ma famille on soupe à cette heure-ci.... — Et j'espère aussi, reprit Sainclair, que vos sages ancêtres se couchoient toujours en sortant de table? — Précisément, et c'est aussi ma coutume. — Ah! que cela est vertueux!... — Oui, oui, vertueux, voilà le mot. Avec cette habitude, les mœurs sont toujours parfaites. On n'est ni joueur, ni dissipé; on ne va pas perdre son temps aux spectacles; on a de longues matinées, et l'on suffit à tout. »

Sainclair admira beaucoup ces maximes, sur-tout en allant se coucher

à neuf heures ; il se mit au lit en donnant l'ordre de n'entrer le lendemain dans sa chambre qu'à midi. Il étoit enseveli dans le plus profond sommeil, lorsqu'au point du jour il fut réveillé en sursaut par le bruit effrayant de la plus terrible explosion. Sainclair ne douta pas que le magasin à poudre de l'Arsenal n'eût sauté ; saisi d'épouvante, il se jette à bas de son lit en déplorant les malheurs que cet accident a dû causer dans le quartier. Il sortit précipitamment de sa chambre ; après avoir parcouru rapidement le corridor, il aperçut du haut de l'escalier le président en robe de chambre, qui vint à lui en disant : « Rentrez, rentrez, l'explosion est faite, tout est fini pour aujourd'hui. — Comment pour aujourd'hui? — Oui, par la sottise de mon valet-de-chambre.... — Quoi! c'est votre valet-de-chambre qui est cause....? — Que cela ne vous fâche pas ; on recommencera demain pour

vous.... — Voilà une jolie espérance! mais, de grace, de quoi parlez-vous? — D'une expérience de chimie la plus belle, la plus curieuse.... La détonnation a été terrible, n'est-ce pas? — Ah! vous êtes chimiste!.... — C'est là mon unique passion. Je comptois vous donner le divertissement de cette superbe expérience. Je me faisois un plaisir de vous causer une petite surprise.... — Vous m'en avez causé une très-grande, je vous assure!.... — Mais, je vous le répète, vous n'y perdrez rien, je vous la promets pour demain matin à la même heure, prenez patience. — Cela n'est pas facile. Mais, dites-moi, monsieur le président, croyez-vous que vos ancêtres se couchassent à huit heures du soir pour faire des expériences de chimie dès l'aurore?.... — Oh! point du tout, c'étoit tout bonnement pour aller au Palais à cinq heures du matin: mais songez qu'alors la chimie étoit dans

l'enfance, et que.... » Sainclair n'entendit pas la suite de ce raisonnement; il étoit si en colère qu'il tourna brusquement le dos au président; il regagna promptement sa chambre, en s'écriant: « Allons, les sciences et les arts seront éternellement conjurés contre moi!... »

Sainclair, pour échapper à l'expérience de chimie, avoit le projet de s'évader dans la journée; mais tant de fatigue et de contrariétés lui donnèrent un si violent accès de fièvre, qu'il fut obligé de se remettre au lit. Il envoya chercher un médecin très à la mode alors, dont il avoit entendu parler, même à Toulouse. Le docteur arrive; il entre d'un air froid et nonchalant, s'avance, s'assied au chevet du lit, en disant: « Vous êtes dans un mauvais quartier pour un malade, il faudroit des relais pour venir ici.... voyons votre pouls. » A ces mots, Sainclair, qui souffroit beaucoup, donne son bras, et rend compte de son état....

Le docteur, au lieu de lui répondre, lui demande si cette maison n'appartient pas au président de*** : «Oui, répond Sainclair. — Ah ! je le connois, reprit le docteur, c'est un original qui fait un plaisant usage de son temps et de sa fortune ; il est plus souvent dans son laboratoire que dans son cabinet d'étude. Singulier goût pour un magistrat!... » Le docteur dit cette dernière phrase avec beaucoup de distraction, parce que ses regards s'étant portés sur la cheminée, il y vit deux vieux vilains vases du Japon, et un gros chat bleu de porcelaine de la Chine, qui attirèrent toute son attention; car il étoit connoisseur, et l'un des plus célèbres curieux de Paris ; il possédoit en ce genre tout ce qu'on peut imaginer de plus colifichet, de plus baroque et de plus rare. « Comment ? dit-il, voilà de la porcelaine *craquelée*, on n'en trouve plus....» En disant ces paroles, il se lève, s'approche de la cheminée, tourne et

retourne les vases et le chat, s'extasie sur leur beauté; « Je parie, dit-il, que le président n'attache aucun prix à cela : est-il chez lui? — Je l'imagine. — J'y vais passer; je reviendrai demain. » A ces mots, le docteur sort précipitamment, sans regarder Sainclair, sans lui laisser d'ordonnance, tant le chat bleu l'occupoit exclusivement. « Voilà un joli médecin, dit Sainclair; il lui sied bien de censurer le magistrat chimiste!.... »

Le pauvre Sainclair envoya chercher le modeste médecin du Marais, qui le soigna, le drogua dans toutes les règles, et qui lui donna du moins la consolation de lui faire connoître son mal, en lui apprenant qu'il avoit une fièvre bilieuse. « On auroit dû la bile à moins, disoit Sainclair. » Au reste, le médecin sans réputation, qui ne s'occupoit que de son art, le traita fort bien. Peu de jours après, Sainclair fut en état de se sauver heureusement de

chez le président, qui lui préparoit pour sa convalescence des explosions, des détonnations, enfin une fête chimique qui auroit mis tout le quartier en rumeur.

Ce fut dans ce temps que Sainclair recueillit un héritage aussi considérable qu'inattendu : un parent, qu'il avoit à peine connu, l'instituant son légataire universel, lui laissa en mourant cinquante mille livres de rente. Sainclair, avec beaucoup d'agrémens personnels, une réputation parfaite, de la naissance et une grande fortune, fixa bientôt sur lui l'attention des jeunes personnes à marier, et sur-tout celle des mères. Recherché, accueilli, il se répandit dans le monde, et, parmi tant d'objets nouveaux, un seul attira ses regards, et toucha son cœur. Aussitôt qu'il se trouva seul avec Duval : « Mon ami, lui dit-il, connois-tu Albine? — Albine! n'est-ce pas la fille du comte de Monclar? — Justement. —

Elle va peu dans le monde ; mais je l'ai rencontrée, elle est jolie... — A-t-elle quelque célébrité ? — Oh ! point du tout ; elle est concentrée dans sa famille, elle ne chante point, elle ne joue ni du piano, ni de la harpe, ni de la lyre ; elle n'est point au rang des grandes danseuses..... — Oui, je l'ai vue au bal, on ne remarquoit que sa grace naturelle, sa noblesse et la décence de son maintien. — Tout cela ne donne pas une brillante réputation ; car, dans ce genre, il ne suffit pas de se singulariser, il faut faire des pas savans, il faut savoir se courber en avant, en se tenant en équilibre sur le bout du pied droit, tandis que la jambe gauche s'élève en arrière, aussi haut que le permettent la souplesse, l'étude et le talent. Dans cette attitude, qui semble être celle d'Atalante prête à ramasser la pomme d'or, on montre parfaitement sa jambe, et malheureusement ce n'est pas toujours celle de

la Vénus de Médicis ; mais on est admiré des connoisseurs, qui n'estiment dans la danse que ce qui paroît être le fruit d'un travail opiniâtre..... — Cette espèce de travail est en effet bien estimable. Mais parlons d'Albine, mon ami, c'est elle que j'aime ; voilà la femme qui me convient. — Hé bien, il faut s'adresser à son père ; j'irai lui parler demain. »

Cette démarche de Duval n'eut aucun succès, la main d'Albine étoit promise ; son père avoit donné sa parole ; Albine devoit se marier dans quelques mois. Sainclair en fut profondément affligé. Duval, pour le consoler, lui proposa dans l'espace de quinze jours trois mariages très-avantageux. Sainclair refusa le premier, parce qu'il avoit vu au bal la jeune personne danser avec un grand éclat le pas russe. Une autre étoit la joueuse de piano la plus célèbre du Marais, et malgré la modestie du quartier, elle

étoit aussi vaine de son talent, que si elle eût eu la même réputation dans le faubourg Saint-Germain, ou à la Chaussée-d'Antin; la troisième, riche, aimable et jolie, auroit pu convenir à Sainclair; mais il sut qu'elle chantoit souvent dans des concerts : il l'entendit même dans une de ces nombreuses assemblées, et il crut découvrir que, malgré sa jeunesse, elle étoit asthmatique. On lui apprit que ces fréquentes aspirations, cette manière de respirer, si pénible et si bruyante, étoit un art fait pour montrer de l'ame. Sainclair, qui vouloit que l'expression fût dans l'accent, dans la prononciation et dans le son de voix, trouva ce chant très-défectueux; d'ailleurs, dans ces momens de sensibilité, la chanteuse défiguroit son visage par les mines les plus étranges; elle allongeoit le cou, elle soulevoit ses bras, elle enfloit ses coudes; elle parut odieuse à Sainclair, qui ne voulut plus entendre parler d'elle.

Sainclair, vers ce temps, rencontra une jeune personne de quinze ans d'une figure charmante, qui lui plut tellement qu'il prit sur elle des informations. Il apprit qu'elle étoit, non au couvent, mais dans une maison d'éducation très-brillante qui venoit de se former (1). Il fut à un exercice public de cette pension, afin de l'examiner à son aise; mais là il eut le déplaisir de la voir *couronner* avec pompe en présence de deux cents personnes. Elle remportoit le premier prix de géographie : elle fut applaudie avec transport, beaucoup plus pour sa jolie figure que pour sa science. Elle reçut ces preuves d'admiration avec grace, mais en personne accoutumée à produire de tels effets. « Bon Dieu ! se dit en lui-même Sainclair, si jeune,

(1) Il y a eu en effet, peu de temps avant la révolution, deux ou trois écoles nouvellement établies, et très-renommées.

et déjà familiarisée avec d'éclatans succès ! Après avoir reçu tant de brillans hommages, comment pourroit-elle, par la suite, se contenter de la simple approbation d'un mari !.... Cependant ce couronnement de la jeune personne fut suivi d'une petite scène qui toucha Sainclair. Aussitôt après les applaudissemens, toutes les compagnes de celle qui venoit de recevoir le prix se levèrent, coururent se jeter dans les bras de la victorieuse, l'embrassèrent à plusieurs reprises, et avec une bonne grace qui charma tout le monde. « Assurément, dit Sainclair, l'émulation et la gloire ne produisent pas ici de jalousie. Voilà un charmant spectacle ! »

Après la distribution des prix, on fit de la musique. Sainclair se trouva placé à côté d'une dame auprès de laquelle étoit assise une petite pensionnaire de six ou sept ans : Sainclair lui fit compliment sur la manière remplie de grace et de sensibilité dont elle

s'étoit jetée au cou de la jeune personne couronnée. « Oh ! oui, répondit-elle, c'est qu'on nous a bien fait répéter cela ce matin..... » Sainclair éclata de rire : la dame, mère de cette enfant ingénue, fut très-fâchée de cette indiscrétion. « Consolez-vous, madame, lui dit Sainclair, cette éducation *dramatique* la corrigera certainement du naturel et de la naïveté.» Peu de temps après, Sainclair vit dans un journal la jeune personne couronnée dans cette pension, citée pour un trait de *piété filiale*, et le même jour il lut son nom inscrit sur une liste imprimée de souscripteurs bienfaisans.

Sainclair, déjà fatigué de Paris, fut, au commencement du printemps, passer quinze jours à la campagne. Il y vit une jeune veuve qui s'occupa beaucoup de lui, et qui parvint à l'intéresser vivement. Clotilde (c'étoit son nom) avoit un genre de célébrité qui trouva grace aux yeux de Sainclair.

Elle étoit citée dans sa société comme la femme la plus sensible qui eût jamais existé. Tout la portoit à l'attendrissement ; l'amitié, les arts, le spectacle de la nature ; la lecture d'un drame lui causoit des suffocations ; on fut obligé de l'emporter de sa loge à l'une des représentations de *Misanthropie et Repentir*. Son admiration, de quelque genre qu'elle fût, ne s'exprimoit jamais que par des pleurs. Elle pleura en voyant pour la première fois l'Apollon du Belvédère ; elle pleuroit en regardant fixement la lune ; elle pleuroit en écoutant de la musique instrumentale ; et l'on contoit d'elle qu'étant à l'Opéra, au début de Vestris, elle fondit en larmes en le voyant danser. On s'étonnoit qu'après avoir éprouvé tant de vives émotions, elle eût conservé une santé florissante, et que des yeux condamnés à des *pleurs éternels*, loin d'être éteints, fussent toujours si brillans ; enfin, elle dépei-

gnoit elle-même sa sensibilité, et elle parloit de ses affections avec une éloquence à laquelle un très-joli visage donnoit un charme qui séduisit Sainclair. Dès qu'on est touché, on n'observe plus, on contemple; les ridicules ne sont plus que des singularités piquantes; l'exagération la plus grossière ne paroît être alors que l'exaltation d'une ame supérieure. Clotilde, ayant perdu ses parens dans son enfance, avoit eu pour tutrice et pour gouvernante une sœur d'un autre lit, infiniment plus âgée qu'elle; sa reconnoissance pour cette sœur paroissoit passionnée : il est vrai qu'elle la négligeoit beaucoup, et ne la voyoit guère; mais elle en parloit sans cesse avec une effusion et des attendrissemens qui ravissoient Sainclair. Madame d'Olmène (ainsi se nommoit cette sœur si chérie) se mouroit de la poitrine; et la sensible Clotilde s'aveugloit tellement sur son état, qu'elle alloit dans le grand

monde, aux fêtes et aux spectacles, avec une sécurité parfaite. Ses amis frémissoient en pensant que vraisemblablement elle apprendroit au bal la mort de cet objet de sa plus vive affection; personne n'avoit la cruauté de lui dessiller les yeux : d'ailleurs comment s'y prendre pour l'éclairer à cet égard? Les médecins avoient prononcé l'arrêt fatal; Clotilde ne pouvoit l'ignorer, et elle se persuadoit que les médecins se trompoient entièrement; elle ne croyoit que son cœur et ses espérances. Quelle erreur respectable! quel coup terrible elle alloit recevoir! et comment pourra-t-elle le supporter sans mourir!... Voilà ce qu'on disoit dans la société de Clotilde : le pensoit-on? je n'en crois rien. Dans le monde on est bien rarement dupe de l'affectation; mais on y feint souvent de l'être pour conserver une liaison agréable, ou pour faire admirer sa candeur, ou par malignité, afin de

donner aux autres l'occasion de se moquer d'un ridicule que l'on n'ose critiquer soi-même. Le seul Sainclair étoit de la meilleure foi du monde dans son admiration pour Clotilde ; il n'avoit bien étudié que la pédanterie et les prétentions au bel esprit ; enfin il avoit passé sa vie en province, et il étoit amoureux : ainsi Clotilde, qui de toute manière attachoit tant d'importance à cette conquête, auroit pu la faire à beaucoup moins de frais.

Le jour même où Sainclair devoit quitter, après souper, cette maison de campagne, que la présence de Clotilde lui rendoit si agréable, il y survint une visite qui le troubla beaucoup. Le comte de Monclar, sa fille la charmante Albine, et la baronne de ***, sœur du comte, arrivèrent une heure avant le souper. Albine, en apercevant Sainclair, rougit si prodigieusement, que Sainclair connut, à n'en pouvoir dou-

ter, qu'elle savoit qu'il avoit demandé sa main. Quoiqu'il eût entièrement renoncé à elle, et qu'il crût être amoureux de Clotilde, cette idée lui fit plaisir : il lui étoit doux de penser que du moins elle n'ignoroit pas qu'il l'auroit préférée à toute autre.

Dans le moment où le comte entra dans le salon, quelqu'un de la société contoit une histoire touchante d'une malheureuse famille retirée à Passy, et récemment ruinée par une banqueroute : on reprit cette histoire interrompue par l'arrivée du comte, et le détail de la misère affreuse de cette famille infortunée intéressa vivement tout le monde. Plusieurs fois pendant ce récit, Sainclair regarda Albine, non par curiosité pour observer l'impression qu'elle recevoit, il la devinoit, mais par un mouvement irréfléchi et naturel, pour trouver dans ses yeux l'expression de ce qu'il éprouvoit lui-même. Il ne l'examinoit point, il lui

parloit; sûr d'avance de ses réponses, toujours il rencontra ses regards dans ces momens intéressans; émus l'un et l'autre de la même pitié, ils aimoient à se la voir mutuellement et à se la confier; ils n'attendoient rien de semblable de tout ce qui les entouroit!.... Cette douce sympathie des belles ames, qui n'ont pas besoin de s'étudier pour se connoître et pour s'entendre, est le premier attrait d'un amour véritable.

A la fin de l'histoire, Clotilde, que Sainclair avoit complètement oubliée pendant une demi-heure, se leva, et sortit précipitamment; une minute après on vint dire que Clotilde se trouvoit mal dans le cabinet voisin. La maîtresse de la maison et deux autres amies de Clotilde volèrent à son secours, Sainclair les suivit. On trouve Clotilde languissamment étendue dans un fauteuil, les cheveux en désordre, et la tête appuyée et renversée sur des coussins; elle assure d'un air contraint

qu'elle est bien, très-bien; elle répond d'abord aux marques d'intérêt qu'on lui donne comme une personne importunée des questions; enfin elle avoue que c'est l'histoire de cette famille infortunée qui lui a fait un mal affreux. Elle ajoute qu'elle sent que c'est une foiblesse, qu'elle voudroit la cacher. Ne l'a-t-on pas vu? n'est-elle pas sortie furtivement du salon? Elle finit par dire, comme pour s'excuser, qu'au vrai elle étoit en mauvaise disposition depuis le matin... Tout cela fut joué avec le naturel d'une actrice consommée. Les amies surent à quoi s'en tenir, mais Sainclair n'eut pas un doute. Clotilde, faisant un effort sur elle-même, se leva, s'appuya sur le bras de Sainclair, et l'on rentra dans le salon. Sainclair fut un peu embarrassé d'y reparoître conduisant ainsi Clotilde : il chercha des yeux Albine, elle lui tournoit le dos; il parla pour être entendu, Albine ne retourna pas la tête !.... On

se mit à table; Sainclair se place à côté de Clotilde, et se trouve vis-à-vis d'Albine : mais il n'y eut plus de regards sympathiques; Albine paroissant causer très-gaiement avec ses voisines, ne regarda pas une seule fois Sainclair. En vain lui offrit-il de tout ce qu'on servoit devant lui, Albine refusa toujours d'un ton sec et d'un air distrait, sans jeter les yeux sur lui, et ce bon jeune homme en fut très-choqué. Les gens modestes et timides manquent souvent de finesse. L'amour-propre a le tact si délicat qu'il ne perd jamais rien de ce qui le flatte. Un fat, à la place de Sainclair, auroit facilement vu dans la conduite d'Albine une nuance très-marquée de dépit; il auroit deviné que pendant son absence du salon, elle avoit entendu parler de son amour pour Clotilde. Mais Sainclair ne vit dans les manières d'Albine qu'une sécheresse désobligeante, et il prit de l'humeur. Clotilde ne mangea point, et

dit plusieurs fois à Sainclair qu'elle étoit sûre d'être malade deux ou trois jours. Sainclair le crut; mais comme il n'étoit pas en disposition de l'admirer, il ne trouva ce soir-là qu'un vice effrayant d'organisation dans cet excès de sensibilité. Après le souper, les amies de Clotilde l'entourèrent avec l'air d'un tendre intérêt; elles feignirent de la trouver pâle et changée, enfin elles secondèrent parfaitement ses vues. Ces bons procédés-là se rendent dans l'occasion, et c'est ce qui forme entre certaines femmes toute la sûreté de la société : d'ailleurs on se trahit, on médit, on calomnie, mais on ne se moque jamais de ces grands moyens, car ce seroit se les interdire à soi-même.

A minuit, comme Sainclair se disposoit tristement à partir, on vint lui dire tout haut dans le salon que son cocher étoit ivre mort. « Bon! répondit Sainclair, c'est son état habituel, ce qui ne l'empêche nullement de bien

mener. » On objecta que la nuit étoit obscure, le chemin mauvais, qu'il falloit faire une lieue sur une chaussée étroite entre deux étangs profonds; Sainclair persista. Alors Albine, jusqu'à ce moment silencieuse, prenant tout-à-coup la parole : « Mon Dieu, dit-elle d'une voix émue, ce pauvre cocher, dans un tel état, peut tomber de son siége et se tuer! Il me semble que la seule humanité devroit... » Ici, le comte de Monclar regarda sa fille : elle rougit, et s'arrêta. Sainclair fut extrêmement piqué que tout l'intérêt d'Albine se portât sur le danger que couroit son cocher, et que d'ailleurs elle l'accusât de manquer d'*humanité*; il répondit avec aigreur, que s'il y avoit du danger pour son cocher, du moins il le partageroit... Clotilde et toutes les femmes s'opposèrent au départ de Sainclair, qui toujours outré contre Albine consentit enfin à rester, mais en ne paroissant céder qu'au desir de plaire

à Clotilde. Un quart d'heure après, le comte de Monclar et sa fille partirent. On veilla encore : Sainclair fut sérieux et distrait; on attribua sa tristesse à l'inquiétude que lui causoit la santé de Clotilde, et il fut se coucher très-mécontent de sa soirée, et sur-tout de lui-même.

Le lendemain il partit après le dîner : arrivé à Paris, il s'y trouva désœuvré, ennuyé. Un matin, l'histoire de cette malheureuse famille ruinée lui revint à l'esprit, et il voulut l'aller voir. Il va à Passy, demande la maison de madame Morin; on l'y mène : il entre; il voit dans la cour une voiture, et il reconnoît la livrée du comte de Monclar!.... Très-ému, il monte l'escalier croyant qu'il doit aller jusqu'au quatrième étage; mais on lui dit que depuis deux jours cette famille occupe un appartement plus décent au second, et convenablement meublé par les soins d'une charmante jeune personne.... Il ne de-

mande pas son nom; mais il se rappelle ses regards, et il se dit en lui-même: « Ah! que sa pitié est touchante et sincère!... » Il étoit à la porte de ce nouvel appartement, ne sachant plus s'il devoit y entrer; car il est facile d'aborder, sans être annoncé, des gens dans une extrême détresse; mais quand ils n'y sont plus, il faut des prétextes...; et puis il alloit trouver là Albine, qui ne manqueroit pas de penser qu'il y venoit trop tard!... Comme il hésitoit, la porte s'ouvre; Albine, suivie d'une gouvernante, paroît... Il reste immobile; Albine fait un mouvement de surprise, ensuite elle salue Sainclair, et passe rapidement. Qu'elle lui parut belle! qu'elle avoit bonne grace dans cet habit négligé, en descendant ce petit escalier mal éclairé!... Elle retourna la tête une fois, elle vit Sainclair toujours fixé à cette porte, qui la suivoit des yeux...: elle disparoît. Sainclair, ne la voyant plus, écoute... Il entend la voiture sor-

tir de la cour, il tressaille... Il se décide à voir madame Morin; on lui parlera d'Albine... Il tire le cordon d'une sonnette; une servante vint ouvrir la porte, introduit Sainclair, qui trouve madame Morin non telle qu'on la lui a dépeinte, dans un galetas sans aucun meuble, mais dans un petit appartement parfaitement propre et commode. Il s'approcha d'elle avec l'expression du respect, et lui dit qu'ayant appris ses malheurs, il venoit lui offrir ses services. Madame Morin le remercie, et lui répond qu'elle n'a plus rien à désirer; que le comte de Monclar inspiré, guidé par son angélique fille, est devenu pour elle le protecteur le plus généreux; qu'une pension viagère lui assure une honnête aisance. « J'ai trois filles, poursuivit-elle; mademoiselle de Monclar en a pris une avec elle, qu'elle traite comme sa compagne; elle a placé l'autre dans un couvent dont une de ses tantes est abbesse; et je n'ai

gardé que la plus jeune. M. de Monclar a fait meubler cet appartement. Voilà de la générosité! Mais ce qui est encore au-dessus de tant de bienfaits, c'est la bonté délicate de mademoiselle de Monclar; la reconnaissance même ne peut la peindre.... Si vous saviez, monsieur, quelles sont ses attentions et l'amitié qu'elle me témoigne! comme elle s'oublie ici en causant avec moi!... » Tandis que madame Morin parloit, Sainclair, profondément attendri, considéroit avec intérêt l'ameublement de ce petit salon; il devinoit tous les dons particuliers d'Albine: ce joli déjeûner de porcelaine, cette petite chiffonnière, ce métier à broder, ce serin dans une cage, cette caisse remplie de fleurs, n'étoient sûrement pas des présens du comte de Monclar. Il reconnoissoit avec un trouble inexprimable la main d'une femme bienfaisante, la main d'Albine.... On peut combattre par la raison la séduction des talens et de la

beauté, mais qu'opposer à l'enchantement produit par la réunion de la jeunesse, des graces, et de la vertu? L'on s'applaudit soi-même de l'enthousiasme qu'on éprouve...

Sainclair fut tiré de sa rêverie en entendant dire à madame Morin qu'Albine partoit sous quinze jours pour une terre, et qu'elle y resteroit jusqu'à son mariage. Ce mot fit tressaillir Sainclair; il poussa un profond soupir, et prit congé de madame Morin. Comme il pensa que ses visites pourroient empêcher Albine de revenir aussi souvent, il trouva une tournure polie pour annoncer en s'en allant qu'il ne reviendroit plus. Le lendemain il envoya à madame Morin une charmante table garnie des fleurs les plus belles et les plus rares. Le commissionnaire ignoroit le nom de l'auteur de l'envoi, mais ce nom fut aisément deviné.

Sainclair avoit grand besoin de distraction: il revit Clotilde, qui, par

ses manières et sa conduite, sut lui persuader qu'elle avoit une grande passion pour lui; elle étoit charmante, et bientôt Sainclair parvint à écarter Albine de son souvenir.

Cependant Sainclair ne s'engageoit point, il ne déclaroit même pas ses sentimens; il connoissoit à Clotilde un goût passionné pour un talent qui lui donnoit quelque inquiétude. Clotilde étoit peintre, et peintre avec une grande ambition; elle ne s'amusoit pas à peindre des fleurs, elle composoit en demi-nature à l'huile des sujets mythologiques, et elle prétendoit égaler dans ce genre les femmes les plus célèbres. Elle avoit déjà eu la gloire, par la protection d'un grand peintre, d'exposer quelques tableaux dans les salles du Louvre (car alors on accordoit difficilement cet honneur aux amateurs). Sainclair n'ignoroit pas ce fait; il savoit même que Clotilde travailloit avec ardeur pour la prochaine exposition,

qui devoit avoir lieu dans un mois. Duval, qui ne partageoit nullement l'enthousiasme de Sainclair pour Clotilde, combattoit ouvertement le penchant de son mari. « Enfin, lui disoit-il, malgré ton vœu, tu vas donc épouser une femme célèbre! — Je ne suis pas encore entièrement décidé; mais souviens-toi que ce ne sont pas les arts que je hais; ce qui me déplaît, c'est l'importance que les amateurs attachent à de petits succès et à des talens médiocres; c'est cet amour-propre effréné qui dénature à tel point l'ame sensible des femmes, qu'il est capable de leur faire sacrifier les affections les plus chères... — Crois-tu que Clotilde soit exempte de cet orgueil? — Du moins il n'a pas endurci son cœur; elle sait aimer. La peinture n'est pour elle qu'un délassement. — Si la vanité ne lui tourne pas la tête, il faut donc que ce soit par humilité qu'elle étale ainsi ses tableaux aux regards du pu-

blic, à côté des productions des plus grands maîtres. — Non, elle suit avec une sorte d'indolence un exemple ridicule qui n'est que trop commun aujourd'hui : au reste, mes sentimens pour elle ne changent rien à mes idées particulières sur les amateurs ; mes opinions à cet égard sont toujours aussi sévères. On prétend qu'on doit avoir beaucoup plus d'indulgence pour les amateurs que pour les artistes. Oui, lorsque, dans la société, la seule complaisance les oblige à montrer leurs talens ; mais lorsque d'eux-mêmes ils s'exposent en public, il est naturel d'avoir infiniment plus de sévérité pour eux que pour les artistes. Il y a des places honorables au second et même au troisième rang. Un artiste médiocre peut être fort estimé ; ce n'est point par présomption qu'il se montre en public, c'est une obligation pour lui qui constitue son état, qui fait son existence. Mais l'amateur

qui se produit ainsi, s'il n'est pas justifié par un talent du premier ordre, fait une démarche inconsidérée qui prouve presque toujours une vanité ridicule. D'ailleurs, comment aurois-je le desir de critiquer avec aigreur un mauvais tableau d'un artiste? je sais qu'il ne peut pas le vendre cher, il se rend donc justice : mais l'amateur, qui ne vend pas ses productions, ne peut être éclairé par les offres des acheteurs; et quand je le vois, dans une exposition publique, placer son tableau entre ceux de Guérin et de Gérard, je suis très-tenté de me moquer de lui : tandis que si je trouvois ce même ouvrage dans son cabinet ou dans celui d'un ami, j'en ferois l'éloge avec plaisir. — Ajoutons que les peintres amateurs à grandes prétentions sont toujours un peu soupçonnés de se faire aider dans leurs travaux. — Clotilde est incapable d'une telle supercherie. — Tout le monde ne la juge pas si favorable-

ment. — Elle est trop jolie et trop aimable pour ne pas exciter l'envie. — Tu l'épouseras, j'en suis certain! — Mais... j'y veux réfléchir encore, et je ne balançois pas pour Albine! — Oh! qu'elle te convenoit bien mieux!... — Je ne le sens que trop, et c'est surtout pour me distraire d'un si dangereux souvenir que je voudrois former un autre engagement. — Mais il faudroit faire un bon choix. — Du moins, je te promets de ne rien précipiter. »

Quelques jours après cet entretien, Sainclair apprit à minuit que la sœur de Clotilde venoit de mourir. Clotilde, comme on l'avoit prévu, dans la même sécurité, n'avoit pu recevoir son dernier soupir; elle étoit à la campagne, à six lieues de Paris : le courrier envoyé par la malade, trouva Clotilde jouant la comédie. La maîtresse de la maison, pour ne pas troubler le plaisir de la société, non-seulement se garda bien d'interrompre le spectacle, pour an-

noncer à Clotilde que sa sœur étoit à l'agonie, mais elle résolut de soustraire le courrier jusqu'au lendemain matin ; de sorte que Clotilde ne vit le courrier qui venoit hâter son retour que douze ou quinze heures après la mort de sa sœur. On mandoit tous ces détails à Sainclair ; on ajoutoit que Clotilde étoit livrée au plus violent désespoir. Cette lettre émut vivement Sainclair. Il étoit trop tard pour aller savoir des nouvelles de l'inconsolable Clotilde, et l'affaire la plus importante devoit remplir le lendemain toute la matinée de Sainclair. Avant de se coucher il écrivit à Clotilde que, forcé de partir de grand matin, et de rester presque toute la journée à Saint-Germain, il ne pourroit se présenter chez elle qu'à neuf heures du soir ; mais le lendemain matin, il reçut un billet qui le débarrassoit de l'obligation d'aller à Saint-Germain, et qui lui rendit toute la liberté de sa journée ; alors, à dix heures, il vola chez

Clotilde sans l'en avoir fait prévenir. Clotilde, croyant qu'elle ne le verroit que le soir, ne l'attendoit nullement; mais elle l'avoit mis sur sa liste, et il entra sur-le-champ. On le fit attendre quelques minutes dans le salon; ensuite une femme-de-chambre l'introduisit dans le cabinet de Clotilde; qu'il trouva couchée sur une chaise longue. Il fut touché jusqu'au fond de l'ame en la voyant échevelée, pâle, inanimée (car elle n'avoit point de rouge), tenant d'une main un flacon et de l'autre un mouchoir sur ses yeux; son attitude immobile, le désordre de son ajustement, ses gémissemens et ses sanglots, lui causèrent un saisissement inexprimable; il resta muet pendant quelques instans; et lorsqu'il prit la parole, Clotilde dut connoître à l'extrême altération de sa voix, combien il étoit profondément affecté. Les accens plaintifs de Clotilde devinrent si déchirans, que le bon Sainclair fondit en pleurs.

Cependant il s'aperçut avec effroi que Clotilde ne versoit pas une larme; il n'ignoroit pas combien les *douleurs sèches* sont dangereuses, et il attribua à cette impossibilité de pleurer la suffocation qu'elle éprouvoit; il la conjura vainement de prendre de l'eau de tilleul et de fleur d'orange. « Ah! s'écria Clotilde, il n'est point de remède pour une telle douleur!... Je suis dans l'état où vous me voyez depuis l'instant où j'ai appris mon malheur!... Ce coup de foudre m'a terrassée..... Je n'ai point de larmes, je n'ai pas le besoin de me plaindre, j'ignore même si je souffre, je suis anéantie..... toutes mes facultés sont éteintes, je n'existe plus!..... Ah! laissez-moi dans cette heureuse stupeur, vous ne pourriez m'en tirer sans me précipiter dans le plus violent désespoir!... » A ces mots, Sainclair, pénétré d'attendrissement et d'amour, se jette à genoux en saisissant une des mains de Clotilde : dans ce

mouvement il heurte une petite table qui se trouvoit auprès de la chaise longue, et une palette chargée de couleurs tomba sur les pieds de Clotilde. «Oh! ciel, s'écria Clotilde, une palette que j'aurai sans doute posée là, il y a huit jours! Une palette!..... Par pitié cachez-moi cet objet odieux, il me tue... — Comment? — Une palette!.... — Hé bien? — Une palette!..... C'est elle qui m'apprit à peindre, je n'aimois cet art avec passion que parce que je lui devois ce talent.... — Adorable Clotilde!... — Maintenant la vue d'un chevalet, d'une palette, me rappellent de si douloureux souvenirs!.... C'en est fait, je ne peindrai plus, il me seroit impossible de tenir un pinceau sans mourir..... Hélas! j'avois fini ce tableau qu'elle vouloit que j'exposasse au Salon; il y sera dans quinze jours, je dois ce respect à sa mémoire: mais quel intérêt prendrai-je au succès qu'il peut avoir! elle ne sera plus là pour en jouir!...»

Ce discours porta au comble l'enthousiasme de Sainclair, il prit la fatale palette, dans l'intention de l'aller cacher dans la chambre voisine; mais malheureusement il eut la maladresse de la laisser retomber sur les genoux et sous les yeux de Clotilde. «Ah! Dieu, dit-elle d'une voix languissante, quel mal vous me faites..... Je vous l'ai dit, que je ne pourrois supporter cette vue..... C'étoit ici, dans ce cabinet, à cette même place, qu'elle me voyoit peindre, qu'elle me donnoit mes pinceaux..... Grand Dieu! ce fut elle qui broya ces couleurs! sa main les mit sur cette palette!...Ah! Sainclair!...» A ces mots Clotilde s'évanouit...Sainclair, éperdu, s'élance vers une sonnette, pour demander du secours. Un instant après, la porte s'ouvre; et quelle fut la surprise de Sainclair en voyant accourir le petit jokey de Clotilde, enfant de huit ans, habillé en *zéphyre?* il étoit parfaitement drapé, il avoit des

ailes, et il tenoit une corbeille remplie de fleurs. Son premier mouvement, en entrant dans la chambre, fut de se mettre en attitude, en disant: «Madame veut-elle reprendre la séance?»—Comment! s'écria Sainclair stupéfait, que voulez-vous dire? — Mais oui, reprit l'enfant, madame a peint ce matin, je suis le modèle, et j'ai cru qu'elle alloit continuer la séance, qui n'étoit pas finie, car en me renvoyant elle m'a dit de ne me pas déshabiller: mademoiselle Justine vient de descendre en bas; j'étois dans sa chambre, j'ai entendu la sonnette de madame, et je suis venu.» Le petit zéphyre auroit pu parler plus long-temps sans que Sainclair eût été tenté de l'interrompre; l'étonnement et l'indignation le rendoient immobile; il étoit debout, et placé de manière qu'il cachoit Clotilde à l'enfant, il l'écoutoit et le considéroit en gardant un morne silence!... Clotilde, les yeux fermés, et couchée sur sa chaise lon-

gue, n'étoit pas dans un état moins pénible : l'*évanouissement* n'avoit pas permis de couper la parole à l'imprudent zéphyre, et de le renvoyer précipitamment en inventant une fable : dans l'état léthargique où elle se trouvoit, la ruse, l'imagination, la présence d'esprit, toutes les ressources de l'artifice et du génie, devenoient complètement inutiles : il falloit entendre ce terrible dialogue sans proférer un mot, sans oser se permettre le moindre signe d'impatience ; la fuite même étoit impossible : Sainclair sans doute imaginoit bien qu'elle avoit feint de se trouver mal ; mais il pouvoit croire que cette scène inattendue avoit rendu réel un évanouissement joué d'abord. Enfin, en restant dans cette attitude, elle seroit dispensée de répondre, et dans cette profonde humiliation et ce mortel embarras, c'étoit quelque chose !... Au bout de deux ou trois minutes, Sainclair reprenant la

parole : « Quoi, dit-il, madame a peint ce matin ?—Tenez, répondit l'enfant, voilà encore la palette devant vous sur cette table.... — Elle a peint avec cette palette ?—Vraiment oui, et madame en a deux ; M. G***** a l'autre. —G***** le peintre ?—Justement. — Pour travailler au tableau de madame, je parie ?—Oh ! je ne sais pas. » Le petit jokey prononça ce mensonge avec embarras. « Mon ami, reprit Sainclair, dis-moi la vérité, madame dort, elle ne nous entendra pas.—Madame dort ? — Profondément, tiens, regarde. — Ah ! c'est vrai, c'est qu'elle s'est levée si matin ! — Hé bien, ne mens point, n'est-ce pas que M. G***** retouche les tableaux de ta maîtresse ? Tu peux me l'avouer, car ta maîtresse ne me cache rien ; elle a tant de candeur : si je lui faisois cette question, elle répondroit sans détour. — Il est vrai, reprit l'enfant d'un ton mystérieux, que M. G***** commence et finit tous

les tableaux de madame...» A ces mots, Clotilde ne put s'empêcher de faire un mouvement qui effraya beaucoup l'enfant. » Ah! mon Dieu, dit-il, madame se réveille!...—Non, non, reprit Sainclair, c'est qu'elle fait un mauvais rêve. Mais, dis-moi encore, as-tu reçu comme une confidence ce que tu viens de me dire? — Oh! nenni; madame croit que je ne le sais pas; pourtant je l'ai vu mille fois ; encore à présent M. G***** est enfermé dans la petite galerie, et travaille tout seul au tableau. — Écoute, si par hasard ta maîtresse avoit de l'humeur en se réveillant, et qu'elle te renvoyât, tu n'as qu'à venir chez moi, rue de Provence, à la Chaussée-d'Antin, je prendrai soin de toi, je te mettrai en apprentissage. — Oh! j'aimerois mieux cela que de faire des zéphyres et des amours. C'est si ennuyeux de se tenir trois heures sur un pied, le bras en l'air! Encore l'été, passe; mais, l'hiver dernier, ma-

dame m'a donné une coqueluche terrible. — Comment cela ? — Parce qu'elle me faisoit rester des matinées entières presque tout nud; depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi, je n'avois pour tout habillement qu'une aune de gaze et une guirlande de fleurs, j'étois gelé.... Il n'y a pas d'Amour qui puisse tenir au service de madame... — Je suis de ton avis. — Oh! je vous réponds que c'est une rude fatigue. — Va te reposer dans l'anti-chambre, je te reparlerai encore en m'en allant. Le petit zéphyre sortit en courant, et Sainclair, se retournant vers Clotilde, il la retrouva dans la même attitude, toujours immobile et les yeux fermés. Combien elle lui parut enlaidie!... Sainclair, les bras croisés sur sa poitrine, la considéra froidement pendant quelques instans; ensuite prenant la parole : « Pourquoi, madame, lui dit-il d'un ton glacial, pourquoi perdre ainsi dans l'inaction

un temps si précieux, et dont tous les momens doivent être consacrés à la gloire? Sachez triompher de la douleur qui vous accable, allez retrouver M. G***** pour finir ce tableau qui paroîtra dans quinze jours; vous avez promis à feu madame votre sœur de le livrer à l'admiration du public, *vous devez ce respect à sa mémoire!*..... Ayez donc le courage de reprendre cette palette dont une main chérie a broyé les couleurs, sa vue vient de vous faire évanouir; néanmoins vous avez eu la force de vous en servir; j'attends encore de vous un si noble effort!... Pensez-vous me persuader par votre silence et par votre immobilité que vous ne m'entendez pas? Vous venez de pâlir, et, dans ce moment, je vous vois rougir; vous me répondez malgré vous!... Ah! si l'on peut se corriger de la fausseté la plus honteuse, produite par une vanité déréglée, sortez de cet horrible abaisse-

ment, cessez de vous jouer des sentimens les plus naturels et les plus sacrés, pour donner une célébrité passagère à des productions médiocres, et qui même ne sont pas de vous... Renoncez à des prétentions ridicules, n'ajoutez pas au malheur d'avoir un cœur insensible, le tort volontaire de la plus inconcevable hypocrisie. Adieu, madame, soyez tranquille sur les suites de cette aventure; je vous promets, sinon l'oubli, du moins le secret.» A ces mots Sainclair délivra la malheureuse Clotilde de la plus inconcevable contrainte et de la plus étrange confusion que jamais coquette déçue et déjouée eût encore éprouvée. Il sortit, et trouvant dans l'antichambre le petit jokey toujours habillé en zéphyre, il le prit par la main, le fit monter en voiture avec lui, et l'emmena; car il se doutoit bien que Clotilde, outrée de son indiscrétion, ne le garderoit pas à son service.

Sainclair, après avoir passé si subitement de l'admiration et de l'amour au plus froid mépris, regretta cependant l'illusion qu'il avoit perdue, et fut quelque temps sans vouloir entendre parler de mariage : enfin, un de ses amis proposa une jeune personne riche, d'une famille illustre, élevée dans la retraite par des parens vertueux ; et Sainclair, bien assuré qu'elle n'avoit aucune célébrité, permit à ses amis de faire quelques démarches. Ces premières négociations eurent tant de succès que bientôt il fut question d'indiquer un jour pour l'*entrevue* ; et, le jour fixé, Sainclair se laissa conduire chez le conseiller au parlement, oncle et tuteur de la jeune personne. Sainclair entre dans un beau salon, il avance, et il aperçoit au coin de la cheminée une petite figure sèche, brune, pointue et contrefaite, dont l'éclatante parure rendoit la laideur plus remarquable encore.

Elle avoit sur le front, à un doigt des sourcils, un large diadême, de gros camés blancs : sa gorge, d'une maigreur excessive, étoit surchargée de colliers et de chaînes d'or auxquelles se trouvoient suspendus une trentaine de petits cœurs d'agathe et de cailloux acheté chez Meller, et portés avec vanité, comme des emblèmes ingénieux et flatteurs; sa robe, d'un tissu moëlleux, transparent, et garnie de franges d'argent, dessinoit parfaitement les formes les plus malheureuses, et la taille la plus irrégulière; un gros bouquet de roses complétoit cet élégant costume grec. Cette jeune beauté, dont rien n'avoit pu altérer l'innocence, reçut Sainclair non-seulement sans embarras, mais avec un petit air éveillé qui le confondit; elle devint même bientôt très-vive et très-agaçante, et comme son oncle, pour la faire valoir, la louoit beaucoup sur sa gaieté, elle se livra à de petites folies enfantines

qui achevèrent de glacer le pauvre Sainclair. Elle n'avoit que seize ans, mais l'enfantillage est presque aussi ridicule dans les jeunes peronnes disgraciées de la nature que dans les femmes surannées : la laideur a besoin de raison et de solidité ; et quand la jeunesse est sans fraîcheur et sans graces, on exige d'elle toutes les qualités de l'âge mûr. Sainclair abrégea sa visite, et, en s'en allant, il se ressouvint de la prédiction de son ami Duval, qui lui avoit dit qu'en s'obstinant à chercher dans Paris une jeune personne bien élevée sans aucune célébrité, il ne trouveroit qu'un petit monstre de laideur et de bêtise.

Peu de jours après cette première entrevue, Sainclair partit pour ****, où son régiment étoit en garnison. Il espéra que dans une petite ville de province, à quatre-vingts lieues de Paris, il trouveroit enfin une femme aimable et sans prétentions ; mais en

arrivant à ****, il apprit qu'on venoit d'y établir une petite académie, ce qui lui parut de mauvais augure. En effet il y trouva, avec moins de graces, la même fureur du bel esprit : faute de maîtres, on n'y avoit pas la manie des arts et des talens, mais tous les hommes de la société y étoient, suivant leur génie, poëtes, minéralogistes, naturalistes, économistes, politiques, et presque toutes les femmes auteurs.

Le bruit se répandit bientôt dans la ville que Sainclair cherchoit une femme, et qu'il ne la vouloit ni bel esprit, ni savante, ni artiste. Cette manière de penser parut d'autant plus bizarre, qu'on exagéra beaucoup cette prétendue aversion pour les arts : mais enfin Sainclair étoit aimable et riche; on ne songea qu'à tirer parti de son étrange manie. On vit tout à coup, parmi les jeunes personnes qui n'avoient point encore causé avec Sainclair,

la plus surprenante métamorphose ; elles ne furent plus occupées qu'à dissimuler leur esprit et leur savoir ; elles devinrent toutes d'une modestie parfaite ; elles passèrent subitement de la pédanterie à l'affectation la plus marquée de l'ignorance et de l'ingénuité. Sainclair, qui avoit été repoussé par les prétentions des femmes qu'il avoit rencontrées d'abord dans la société, le fut encore par la niaiserie de celles-ci. Cependant il en distingua une, plus jolie que les autres, qui lui parut avoir beaucoup d'esprit naturel : il causa avec elle ; et la jeune personne, en effet, très-spirituelle, fut d'autant plus aimable qu'elle n'avoit nullement le désir de briller : elle s'aperçut qu'elle plaisoit, et, pour achever d'assurer sa conquête, elle se hâta de déclarer qu'elle détestoit la musique, les arts, la poésie et la lecture. Cette déclaration singulière annonçoit une si malheureuse organisation ou un système

si ridicule, qu'elle refroidit entièrement Sainclair : il répondit sèchement, devint distrait, et bientôt n'écouta plus.

Sainclair quitta cette province sans avoir pris d'engagement ; il y laissa la réputation de l'homme du monde le plus fantasque et le plus inconséquent.

Sainclair, en arrivant à Paris, apprit une nouvelle qui le transporta de joie. Le mariage d'Albine étoit rompu. Cette Albine, pour laquelle il avoit eu un sentiment si tendre, cette modeste et charmante Albine étoit libre. Sainclair vole chez le comte de Monclar, père d'Albine, et demande la main de la seule personne qu'il puisse aimer. Le comte l'accueille parfaitement, et lui fait même entendre qu'il a eu quelque part à l'éloignement qu'Albine a montré pour le mariage qui vient de se rompre. « Mais, poursuivit-il en souriant, vous passez pour un homme

singulier; on prétend que vous ne voulez pas qu'une femme ait des talens, et, il ne faut pas vous tromper, Albine en a beaucoup. — Que me dites-vous? — Oui, Albine dessine bien, elle a une belle voix, elle chante avec beaucoup d'agrément, elle est d'une grande force sur le piano, elle sait parfaitement l'italien et l'anglais, elle aime la littérature et les arts : vous voyez que je ne vous dissimule rien : quand il s'agit d'un tel engagement, il ne faut rien cacher. — Quoi! s'écria Sainclair, Albine possède tous ces talens, et jamais le monde n'en a parlé! — Elle les a cultivés sans prétention; ils ne sont pour elle que de simples délassemens d'occupations plus utiles. — Ah! c'est ainsi qu'ils donnent à une femme tout le charme qu'elle peut avoir, c'est ainsi qu'unis à la touchante modestie, ils embellissent la jeunesse et les graces, ils répandent sur la vie entière le plus doux enchant

tement!.... — Allons, allons, reprit en riant le comte de Monclar, je vois que vous n'êtes pas si bizarre que je le croyois. » A ces mots, il conduisit l'heureux Sainclair aux pieds de l'aimable Albine; les paroles furent données, tout fut irrévocablement fixé dans la soirée même. Il ne s'agissoit plus que d'avoir le consentement du baron d'Elbach, oncle et tuteur de Sainclair; et heureusement il venoit d'arriver à Paris avec Clémence, sa fille, et Versillac, son gendre. Une affaire importante amenoit à Paris cette savante famille, qui n'existoit que pour la gloire. Versillac avoit fait un poëme, mis en musique par sa femme; et comme on destinoit ce poëme à l'impression, et qu'il étoit historique, le baron avoit composé un discours préliminaire plein d'érudition et de louanges du jeune poëte; et qui devoit être placé à la tête de l'ouvrage. L'opéra, reçu, répété, alloit

être joué quand Sainclair demanda et obtint de son oncle le consentement qu'il sollicitoit. Clémence ne vit pas sans émotion son cousin, qu'elle avoit aimé, devenu possesseur d'une grande fortune qui lui assuroit la possibilité de vivre à Paris, théâtre brillant pour les talens supérieurs. Elle se consola en pensant que du moins celle que Sainclair alloit épouser n'étoit qu'un grand parti, et qu'elle n'avoit aucune célébrité; enfin elle imagina qu'il étoit impossible que Sainclair n'éprouvât pas autant de dépit que de regrets, en voyant le succès éclatant d'un opéra dont tous ses parens et tous ses amis regardoient les paroles et la musique comme de vrais chefs-d'œuvre.

Les noces de Sainclair et d'Albine se célébrèrent trois jours avant la première représentation de l'opéra de Commerce et de Versillac. Ce grand jour arrivé, Sainclair, sa jeune épouse, le comte de Monclar, se rendirent

dans la loge que les auteurs leur avoient donnée : Sainclair avoit de mauvais pressentimens sur le succès, qui ne furent que trop justifiés; on trouva unanimement les paroles ridicules et la musique détestable. Il y eut des huées, des sifflemens impitoyables qui n'étoient nullement ceux de l'envie : l'ouvrage ne put aller jusqu'à la fin. Cet événement influa de la manière la plus fâcheuse sur le reste de la vie de Versillac et de Clémence. Ils furent l'un et l'autre les victimes, non des arts, mais des plus folles prétentions et d'un desir effréné de célébrité. Après tant de brillantes espérances, il fallut retourner dans sa province avec la honte accablante d'une chûte complette, incontestable. Le dépit et le chagrin bouleversèrent entièrement l'union des deux époux; ils s'étoient associés pour la gloire seulement, ne voulurent point se partager ensemble l'humiliation du revers; cha-

cun prétendit la rejeter sur l'autre. Clémence soutint que les paroles avoient fait tomber la musique, Versillac protesta qu'avec un bon compositeur ses paroles auroient été aux nues. Le baron, mécontent de perdre son savant discours préliminaire, prit hautement parti pour sa fille. Ainsi cette malheureuse œuvre conjugale devint un affreux sujet de division. Les choses s'aigrirent au point qu'il fallut en venir aux plus fâcheuses extrémités, les deux époux finirent par se séparer sans retour.

Le sort d'Albine fut bien différent; elle sut placer sa gloire dans les choses seulement qui dépendoient de sa volonté, de sa conduite et de ses sentimens; dans l'estime publique, l'union de sa famille, et la tendresse de son mari. Elle goûta jusqu'à la fin de sa vie tout le bonheur que peuvent procurer un attachement légitime, la raison, la paix, la considération du

monde ; et Sainclair, après avoir été, durant sa première jeunesse, la victime des talens et des arts, devint le plus heureux des époux et des pères.

FIN.

TABLE

DES NOUVELLES

CONTENUES DANS LES DEUX VOLUMES.

TOME PREMIER.

	Pages.
Notice historique sur le comte de Corke.	v
Le Comte de Corke, ou la Séduction sans artifice.	1
Trait de la vie de Henri IV.	131
La Jeune Pénitente.	165
Les Amans sans amour.	239

TOME SECOND.

Zumelinde, ou la jeune Vieille.	5
Le Tulipier	43
Les Savinie	87
Sainclair, ou la Victime des sciences et des arts.	167

Fin de la Table.

00102587

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 28 September, 2015